DE

L'ALLEMAGNE

DEPUIS LUTHER.

TROISIÈME PARTIE [1]

On raconte qu'un mécanicien anglais, qui avait déjà imaginé les machines les plus ingénieuses, s'avisa à la fin de fabriquer un homme, et qu'il y avait réussi. L'œuvre de ses mains pouvait fonctionner et agir comme un homme; il portait dans sa poitrine de cuir une espèce d'appareil de sentiment humain qui ne différait pas trop des sentimens habituels des Anglais; il pouvait communiquer en sons articulés ses émotions, et le bruit intérieur des rouages, ressorts et échappemens, qu'on entendait alors, produisait une véritable prononciation anglaise. Enfin cet automate était un gentleman accompli, et pour en faire tout-à-fait un homme, il ne lui manquait plus qu'une ame. Mais cette ame, son créateur

1 Voyez les livraisons du 1er mars et du 15 novembre.

anglais ne pouvait la lui donner, et la pauvre créature, arrivée à la conscience de son imperfection, tourmentait jour et nuit son créateur, en le suppliant de lui donner une ame. Cette prière, qui devenait chaque jour plus pressante, finit par devenir tellement insupportable au pauvre artiste, qu'il prit la fuite pour se dérober à son chef-d'œuvre. Mais la machine-homme prend tout de suite la poste, le poursuit sur tout le continent, ne cesse de courir à ses trousses, l'attrape quelquefois, et alors grince et grogne à ses oreilles : *Give me a soul!*—Nous rencontrons maintenant dans tous les pays ces deux personnages ; et celui-là seul qui connaît leur position respective comprend leur singulier empressement, leur trouble et leur chagrin. Mais quand on connaît cette position particulière, on y retrouve bientôt quelque chose de général ; on voit comment une partie du peuple anglais est lasse de son existence mécanique, et demande une ame, tandis que l'autre partie est mise à la torture par cette demande, et qu'aucune d'elles ne peut trouver la paix au logis.

C'est là une affreuse histoire. C'est une chose terrible quand les corps que nous avons créés nous demandent une ame ; mais une chose plus affreuse, plus terrible, plus saisissante, est d'avoir créé une ame, et de l'entendre vous demander un corps et vous poursuivre avec ce désir. La pensée que nous avons fait naître dans notre esprit est une de ces ames, et elle ne nous laisse pas de repos que nous ne lui ayons donné son corps, que nous ne l'ayons réalisée en fait sensible. La pensée veut devenir action, le verbe devenir chair, et, chose merveilleuse ! l'homme, comme le Dieu de la Bible, n'a besoin que d'exprimer sa pensée, et le monde s'ajuste en conséquence : la lumière ou l'obscurité se fait, les eaux se séparent de la terre, ou bien encore des animaux féroces apparaissent. Le monde est la transfiguration de la parole.

Le vieux Fontenelle disait pour cette raison : « Si j'avais dans ma main toutes les vérités du monde, je me garderais bien de l'ouvrir. » Moi, je pense tout le contraire. Si j'avais toutes les vérités du monde dans la main, je vous prierais peut-être de me couper à l'instant cette main, mais dans tous les cas, je ne la garderais pas long-temps fermée. Je ne suis point né geôlier de pensées ; par Dieu ! je leur donnerais la liberté. Qu'elles se transforment en

faits effrayans, qu'elles se ruent dans tous les pays comme une bacchanale effrénée, qu'elles brisent avec leurs thyrses nos fleurs les plus innocentes, qu'elles fassent irruption dans nos hôpitaux et arrachent de son lit le vieux monde malade..... mon cœur en saignera sans doute, et moi-même j'en souffrirai aussi préjudice; car, hélas ! je fais partie aussi, moi, de ce vieux monde malade, et c'est avec raison que le poète dit : On a beau se moquer de ses béquilles, on n'en marche pas mieux pour cela. Je suis le plus malade de vous tous, et d'autant plus à plaindre que je sais ce que c'est que la santé ; mais vous ne le savez pas, vous, hommes que j'envie! vous êtes capables de mourir sans vous en apercevoir. Oui, beaucoup d'entre mes compatriotes sont morts depuis long-temps, et soutiennent qu'ils commencent à présent même leur véritable vie. Quand je contredis une telle illusion, l'on m'en veut, on m'injurie... et, chose effrayante ! les cadavres se redressent contre moi et m'outragent, et ce qui me blesse encore plus que leurs invectives, ce sont leurs miasmes putrides.... Arrière, fantômes ! je vais parler d'un homme dont le nom seul exerce une puissance d'exorcisme, je parle d'Emmanuel Kant.

On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent quand ils aperçoivent le glaive d'un bourreau. De quelle terreur doivent-ils donc être frappés quand on leur présente la *Critique de la raison pure* de Kant! Ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes.

A dire vrai, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer, et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre, le grand badaud de la rue Saint-Honoré, avait sans doute ses accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide; mais s'agissait-il de l'Être suprême, il essuyait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroirs, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet.

L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant est difficile à écrire, car il n'eut ni vie ni histoire; il vécut d'une vie de célibataire, vie mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue écartée de Kœnigsberg, vieille ville des frontières nord-est de l'Allemagne. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible avec moins de passion et plus de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement qu'il était deux heures et demie, quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui, et se dirigeait vers la petite vallée de tilleuls, qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison que ce fût; et quand le temps était couvert ou que les nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence.

Quel contraste bizarre entre la vie extérieure de cet homme et sa pensée destructive! En vérité, si les bourgeois de Kœnigsberg avaient pressenti toute la portée de cette pensée, ils auraient éprouvé devant cet homme un frémissement bien plus horrible qu'à la vue d'un bourreau qui ne tue que des hommes..... Mais les bonnes gens ne virent jamais en lui qu'un professeur de philosophie, et quand il passait à l'heure dite, ils le saluaient amicalement et réglaient d'après lui leur montre.

Mais si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur dans le domaine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maximilien Robespierre, il a pourtant avec lui quelques ressemblances qui provoquent un parallèle entre ces deux hommes. D'abord nous trouvons chez tous deux cette probité inexorable, tranchante, incommode, sans poésie, toute triviale; et puis tous deux ont le même talent de défiance que l'un traduit par le mot de critique, et qu'il tourne contre les idées, tandis que l'autre l'emploie contre les hommes et l'appelle vertu républicaine. D'ailleurs, ils révèlent tous deux au plus haut degré le type du badaud, du boutiquier.... La nature les avait destinés à peser du café et du sucre; mais la fatalité voulut

qu'ils tinssent une autre balance, et jeta à l'un un roi, à l'autre un Dieu....

Et ils pesèrent exactement!

La *Critique de la raison pure* est l'ouvrage capital de Kant : c'est pourquoi nous en parlerons de préférence; aucun de ses écrits n'a une aussi grande importance. Ce livre parut en 1781; mais, comme je l'ai déjà dit, il ne fut généralement connu qu'en 1789. On ne s'en occupa aucunement à l'époque de la publication. Il n'en parut alors que deux annonces insignifiantes, et ce ne fut que plus tard que l'attention publique fut attirée sur ce grand livre par des articles de Schütz, Schultz et Reinhold. On peut bien attribuer à la forme inusitée et au mauvais style de l'ouvrage cette reconnaissance tardive : quant au style, Kant mérite plus de blâme qu'aucun autre philosophe, surtout quand nous le comparons à son style précédent, qui était meilleur. La collection de ses petites compositions, qui a été publiée dernièrement, contient ses premiers essais, et l'on s'émerveille d'y rencontrer une manière excellente et souvent très spirituelle. Il s'est fredonné ces petits traités pendant qu'il ruminait son grand œuvre. Il me fait l'effet d'un soldat qui sourit en s'armant tranquillement pour un combat où il se promet une victoire certaine. On remarque surtout, dans ces petits écrits, l'*Histoire naturelle universelle* et la *Théorie du ciel*, composées dès l'année 1755; les *Considérations sur le sentiment du beau et du sublime*, écrites dix ans plus tard, ainsi que les *Songes d'un homme qui voit des esprits*, pleins d'une verve excellente, à la manière des essais français. L'esprit d'un Kant, tel qu'il se révèle dans ces opuscules, a quelque chose de tout particulier. L'esprit s'y cramponne à la pensée, et en dépit de sa ténuité, s'élève ainsi à une hauteur satisfaisante. Sans un pareil appui, l'esprit même le plus riche ne saurait réussir; comme une vigne qui manque de soutien, il lui faudrait ramper tristement à terre, et y pourrir avec ses fruits les plus précieux.

Mais pourquoi Kant a-t-il écrit sa *Critique de la raison pure* dans un style si terne, si sec, vrai style de papier gris? Je crois qu'il craignit, après avoir rejeté la forme mathématique de l'école Cartesio-Leibnitzo-Wolfienne, que la science ne perdît quelque chose de sa dignité en s'exprimant d'un ton léger, aimable et ave-

nant. Il lui donna donc une forme raide, abstraite, qui repoussait froidement toute familiarité avec les esprits d'une trempe subalterne. Il voulut s'éloigner fièrement des philosophes populaires d'alors, qui aspiraient à la clarté la plus bourgeoise, et fit parler à sa philosophie une sorte de pesant langage de chancellerie; c'est là que le Philistin se montre tout entier. Peut-être aussi Kant avait-il besoin, pour la filiation rigoureuse de ses idées, d'une langue qui les revêtît d'une netteté aussi sèche, et il n'était pas en état d'en créer une meilleure. Le génie seul a une parole neuve pour une idée neuve. Mais Emmanuel Kant n'était pas un génie. Dans la conscience de cette lacune de son organisation, Kant, tout comme le bon Maximilien, ne fut que plus défiant envers le génie, et il alla même jusqu'à soutenir, dans sa *Critique du jugement*, que le génie n'avait rien à faire dans la science, et il reléguait son action dans le domaine de l'art.

Kant a fait beaucoup de mal par ce style lourd et empesé de son principal ouvrage; car les imitateurs sans esprit le singèrent dans la forme extérieure, et alors naquit chez nous cette absurdité, qu'on ne pouvait être philosophe et bien écrire. Pourtant la forme mathématique ne put, depuis Kant, reparaître davantage dans la philosophie; il a impitoyablement tué cette forme dans la *Critique de la raison pure*. La forme mathématique, disait-il, n'est bonne en philosophie qu'à bâtir des châteaux de cartes, de même que la forme philosophique, dans les mathématiques, ne produit que bavardage; car il ne peut y avoir des définitions en philosophie, comme dans les mathématiques, où les définitions ne sont pas discursives, mais intuitives, c'est-à-dire peuvent être démontrées à l'inspection, tandis que ce qu'on nomme définitions en philosophie n'est présenté que d'une manière hypothétique, par forme d'expérimentation, et que la véritable définition n'apparaît qu'à la fin comme résultat.

Comment se fait-il que les philosophes montrent tant de prédilection pour la forme mathématique? Cette prédilection commence dès le temps de Pythagore, qui désigna par des nombres les principes des choses. C'était une pensée d'homme de génie : tout le sensible et le fini est retranché dans un nombre, et pourtant il indique quelque chose de déterminé, et le rapport de cette chose

à une autre chose déterminée qui, désignée à son tour par un nombre, reçoit ce même caractère d'insensible et d'infini. En cela, le nombre ressemble aux *idées* qui ont entre elles le même caractère et le même rapport. On peut indiquer d'une manière très frappante, par des nombres, les idées telles qu'elles se produisent dans notre esprit et dans la nature, mais le nombre n'est toujours après tout que le signe représentatif de l'idée, et non l'idée elle-même. Le maître a bien encore la conscience de cette distinction, mais l'écolier l'oublie, et ne transmet à d'autres écoliers de seconde main que des hiéroglyphes numériques, des chiffres morts dont personne ne connaît plus le sens vivifiant. Cela s'applique aussi aux autres élémens de la forme mathématique. L'intellectuel, dans son éternelle mobilité, ne permet aucun arrêt, et il se laisse aussi peu fixer par des lignes, des triangles, des carrés et des cercles, que par des nombres. La pensée ne peut être calculée ni mesurée.

Comme ma tâche est surtout de faciliter en France l'étude de la philosophie allemande, je traite toujours plus volontiers de ces difficultés extérieures qui effraient facilement un étranger, quand on ne l'en a pas prévenu. Ceux qui voudraient mettre Kant à la portée du public français, je les avertis surtout qu'ils peuvent retrancher de sa philosophie la partie destinée seulement à combattre les absurdités de la philosophie de Wolf. Cette polémique, qui se fait jour partout, ne servirait qu'à embrouiller les Français et ne leur serait d'aucune utilité. — J'ai entendu dire que M. le docteur Schœn, savant Allemand établi à Paris, s'occupe d'une édition française de Kant. J'ai une opinion trop favorable de la perspicacité philosophique du docteur Schœn, pour juger nécessaire de lui adresser le même avertissement, et j'attends au contraire de lui un livre aussi utile qu'important.

La *Critique de la raison pure* est, comme je l'ai dit, l'ouvrage capital de Kant, et l'on peut en quelque sorte se passer de ses autres écrits, ou du moins ne les considérer que comme des commentaires : on jugera par ce qui suit de l'importance sociale de cette œuvre.

Les philosophes avant Kant ont réfléchi sur l'origine de nos connaissances, et suivi, comme on l'a vu, deux routes différentes,

selon qu'ils ont admis des idées *à priori* ou des idées *à posteriori*; mais la faculté même de connaître, la capacité et les bornes de cette faculté, on s'en était moins occupé. Ce fut la tâche que s'imposa Kant : il soumit notre faculté de connaître à une enquête impitoyable, sonda toutes les profondeurs de cette faculté, et en constata les limites. Il trouva sans doute en résultat que nous ne pouvons rien savoir de beaucoup de choses que nous donnions précédemment comme nos connaissances intimes. C'était très mortifiant; mais il était toujours utile de savoir quelles choses nous ne pouvions savoir. Qui nous met en garde contre un chemin inutile, nous rend autant service que celui qui nous indique la vraie route. Kant nous prouve que nous ne savons rien des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes et par elles-mêmes, mais que nous n'en avons connaissance qu'autant et de la manière qu'elles se réfléchissent dans notre esprit. Nous sommes alors tout-à-fait comme ces prisonniers dont Platon, dans le septième livre de sa République, fait une peinture si affligeante. Ces malheureux, enchaînés par le cou et par la cuisse, de telle façon qu'ils ne peuvent tourner la tête, sont assis dans une prison ouverte par le haut, et c'est d'en haut qu'ils reçoivent quelque lumière; mais cette lumière vient d'un feu dont la flamme s'élève derrière eux, et qui est séparé d'eux par un petit mur. Le long de ce mur marchent des hommes qui portent toutes sortes de statues, images de bois et de pierre, et qui parlent entre eux. Les pauvres prisonniers ne peuvent voir ces hommes qui ne sont pas de la hauteur du mur ; et des statues qui dépassent cette élévation, ils ne voient que les ombres qui se promènent sur la muraille en face d'eux. Ils prennent alors ces ombres pour les objets eux-mêmes, et, trompés par l'écho de leur prison, croient que ce sont les ombres qui parlent entre elles.

La précédente philosophie, qui allait furetant partout pour amasser sur toutes choses des indices et des faits qu'elle classait ensuite, prit fin à l'apparition de Kant. Celui-ci ramena les recherches dans les profondeurs de l'esprit humain, et s'enquit de ce qui s'y passait. Ce n'est pas sans raison qu'il compare sa philosophie à la méthode de Copernic. Autrefois, quand on laissait tranquille la terre autour de laquelle on faisait tourner le soleil, les calculs astronomiques ne concordaient pas toujours très bien.

Alors Copernic fit rester le soleil immobile et tourner la terre autour du soleil, et sur-le-champ tout s'arrangea à merveille. Jadis la raison, comme le soleil, courait autour du monde des faits, pour les éclairer de sa lumière. Mais Kant fait demeurer en place la raison, et le monde des faits tourne autour et s'éclaire à mesure qu'il arrive à portée de ce soleil intellectuel.

Ce peu de mots, par lesquels j'ai indiqué la tâche de Kant, suffit pour faire comprendre que je regarde comme la partie la plus importante, comme le point central de sa philosophie, la section de son livre où il traite des *phénomènes* et des *noumènes*. Kant fait en effet une différence entre les apparitions des choses et les choses elles-mêmes. Comme nous ne pouvons rien savoir des objets qu'autant qu'ils se manifestent à nous par leur apparition, et que les objets ne se montrent pas à nous comme ils sont en eux-mêmes et par eux-mêmes, Kant a nommé les objets tels qu'ils nous apparaissent, *phénomènes*, et *noumènes* les objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Nous ne pouvons donc connaître les choses que comme *phénomènes*, et non comme *noumènes*. Les derniers sont purement problématiques : nous ne pouvons dire ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas. Le mot *noumènes* n'a été opposé à celui de phénomènes que pour pouvoir parler des choses au degré où elles sont reconnaissables pour nous, sans occuper notre jugement de celles qui lui sont inaccessibles. Kant n'a donc point, comme plusieurs maîtres que je ne veux pas nommer, distingué les objets en phénomènes et en noumènes, c'est-à-dire en choses qui existent et en choses qui n'existent pas pour nous. Ce serait là un véritable Bull irlandais en philosophie. Il n'a voulu exprimer qu'une donnée de limites. Dieu est, selon Kant, un noumène. Par suite de son argumentation, cet être idéal et transcendental, qu'on avait jusqu'alors nommé Dieu, n'est qu'une supposition. C'est le résultat d'une *illusion* naturelle. Oui, Kant démontre comment nous ne pouvons rien savoir sur ce noumène, sur Dieu, et comme toute preuve raisonnable de son existence est impossible. Les paroles de Dante, *Lasciate ogni speranza*, nous les inscrivons sur cette partie de la *Critique de la raison pure*.

Je crois qu'on me dispensera volontiers d'expliquer cette partie où il traite des argumens de la raison spéculative en faveur de

l'existence d'un Être suprême. Quoique la réfutation de ces argumens ne tienne pas beaucoup de place et ne vienne que dans la seconde moitié du livre, elle est amenée de loin avec la plus grande prévoyance, et rentre dans les points culminans de l'ouvrage. Elle se rattache à la *Critique de toute théologie spéculative*, et c'est là que s'évanouissent les derniers fantômes des déistes. Je dois remarquer que Kant, en attaquant les trois sortes de preuves de l'existence de Dieu, c'est-à-dire la preuve ontologique, la cosmologique et la physicothéologique, peut détruire les deux dernières plus facilement que l'autre. J'ignore si ces dénominations sont connues ici, et je cite en conséquence le passage de la *Critique* où Kant en formule la distinction :

« Il n'y a de possibles que trois sortes de preuves de la raison spéculative en faveur de l'existence de Dieu. Toutes les routes qu'on peut prendre pour atteindre ce but commencent ou à l'expérience déterminée et à la propriété particulière du monde sensible reconnue par cette expérience, et s'élèvent de là, selon les lois de la causalité, jusqu'à la cause suprême en dehors du monde ; ou bien elles s'appuient à une expérience indéterminée, par exemple, à une existence quelconque ; ou enfin elles font abstraction de toute expérience, et concluent, tout-à-fait *à priori*, de pures idées à l'existence d'un Être suprême. La première preuve est la preuve physico-théologique, la seconde la cosmologique, et la troisième l'ontologique. Il n'en existe pas et il n'en peut exister davantage. »

Après une étude souvent reprise du livre principal de Kant, j'ai cru reconnaître que la polémique contre ces preuves de l'existence de Dieu s'y montre partout, et j'en parlerais longuement si je n'étais retenu par un sentiment religieux. Il me suffit de voir quelqu'un discuter l'existence de Dieu, pour sentir en moi une inquiétude aussi singulière, une oppression aussi indéfinissable que celle que j'éprouvai jadis à Londres, quand, visitant New-Bedlam, je me vis seul et abandonné par mon guide au milieu d'une troupe de fous. Dieu est tout ce qui est. Douter de lui, c'est douter de la vie elle-même ; ce n'est pas moins que la mort.

Autant la discussion sur l'existence de Dieu mérite le blâme, autant est louable la méditation sur la nature de Dieu. Cette méditation est un véritable culte; notre ame se détache du périssable

et du fini, et arrive à la conscience de l'amour inné et de l'harmonie de l'univers. Cette conscience émeut l'homme sensible dans la prière ou dans la contemplation des symboles sacrés. Le penseur en est pénétré dans l'exercice de cette sublime faculté de l'esprit que nous appelons raison, et dont la destination supérieure est de rechercher la nature de Dieu. Les hommes spécialement religieux s'occupent de ce problème pendant toute leur vie; ils en sont secrètement tourmentés dès l'enfance, dès les premières incitations de la raison. L'auteur de ces pages se rappelle avoir éprouvé de bonne heure les élans de cette religiosité originelle qui ne l'a jamais abandonné depuis. Dieu fut toujours le commencement et la fin de toutes mes pensées. Si je me demande maintenant : Qu'est-ce que Dieu? quelle est sa nature? je me disais, lorsque j'étais enfant : Comment est Dieu? quel air a-t-il? Et alors j'ai pu regarder pendant des journées entières dans les profondeurs du ciel, et j'étais tout chagrin le soir de n'avoir jamais vu la très sainte figure de Dieu, mais seulement de grises et sottes charges de nuages. Je fus tout déconcerté par les leçons de l'astronomie, qu'alors, dans la période des lumières, on n'épargnait même pas aux petits enfans, et ne cessai de m'ébahir en pensant que toutes ces myriades d'étoiles étaient des globes aussi gros, aussi beaux que notre globe terrestre, et qu'un seul Dieu planait au-dessus de ce pêle-mêle de mondes. Je me rappelle qu'un jour, en songe, je vis Dieu, tout en haut, dans le dernier lointain. Il regarda avec un air satisfait du haut d'une petite fenêtre du ciel. C'était une bonne figure de vieillard avec une petite barbe de juif, et il répandait une foule de grains qui, en tombant du ciel, s'épanouirent dans l'espace infini, prirent un accroissement immense, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus de véritables mondes rayonnans, resplendissans et peuplés, chacun aussi gros que le nôtre. Je n'ai jamais pu oublier cette figure, et j'ai souvent revu en songe l'aimable vieillard jetant du haut de sa petite fenêtre céleste la semence des mondes. Je le vis même une fois remuer et serrer les lèvres comme notre servante quand elle jetait de l'orge aux poulets. Mais je ne pus voir que les grains, qui s'étendaient en tombant en mondes éclatans. Quant aux grands poulets qui attendaient peut-être quelque part le bec ouvert, pour se repaître des mondes, je ne pus les apercevoir.

Tu ris de mes grands poulets, cher lecteur; mais cette idée enfantine n'est pas encore trop éloignée de celle des déistes les plus avancés. Pour donner une idée d'un Dieu extra-mondain, l'Orient et l'Occident se sont épuisés en hyperboles puériles. Mais l'imagination des déistes s'est tourmentée sans succès de l'infini de l'espace et du temps. C'est ici que se montre leur impuissance, la faiblesse de leur idée cosmogonique, de leur explication de la nature de Dieu. Nous n'éprouvons donc pas grand'peine à voir condamner cette idée; mais cette peine, Kant la leur a fait réellement éprouver, en détruisant leurs preuves de l'existence de Dieu. Et lors même que la preuve ontologique serait sauvée, le déisme ne s'en trouverait pas mieux; car cette preuve serait aussi profitable au panthéisme. Pour me faire mieux comprendre, j'ajouterai que la preuve ontologique est celle que Descartes a employée, et que long-temps auparavant, au moyen-âge, Anselme de Canterbury avait exprimée sous la forme d'une prière. On peut même dire que saint Augustin a déjà employé la preuve ontologique dans le second livre de l'ouvrage *de libero arbitrio*.

Je m'abstiens, comme je l'ai dit, de tout développement populaire de la polémique de Kant coutre ces preuves; je me contente d'assurer que, depuis ce temps, le déisme s'est évanoui dans le domaine de la raison spéculative. Cette nouvelle funèbre aura peut-être encore besoin de quelques siècles pour être universellement répandue..... mais nous avons, nous autres, pris le deuil depuis long-temps. *De profundis*.

Vous croyez peut-être que nous n'avons plus qu'à rentrer chez nous! Il nous reste, parbleu! à voir encore une pièce; après la tragédie vient la farce. Emmanuel Kant a jusqu'ici pris la voix effrayante d'un philosophe inexorable, enlevé le ciel d'assaut, et passé toute la garnison au fil de l'épée. Vous voyez étendus sans vie les gardes-du-corps ontologiques, cosmologiques et physico-théologiques de Dieu; lui-même, privé de démonstration, nage dans son sang; il n'est plus désormais de miséricorde divine, de bonté paternelle, de récompense future pour les privations actuelles; l'immortalité de l'ame est à l'agonie..... On n'entend que râle et gémissemens.... Et le vieux Lampe, spectateur affligé de cette catastrophe, laisse tomber son parapluie; une sueur d'angoisse et de

grosses larmes coulent de son visage. Alors Emmanuel Kant s'attendrit, et montre qu'il est, non-seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit, et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin :

« Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme.... Or, l'homme doit être heureux en ce monde;.... c'est ce que dit la *raison pratique*..... Je le veux bien, moi.... que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu. » En conséquence de ce raisonnement, Kant distingue entre la *raison théorique* et la *raison pratique,* et à l'aide de celle-ci, comme avec une baguette magique, il ressuscite le Dieu que la raison théorique avait tué.

Peut-être bien Kant a-t-il entrepris cette résurrection, non pas seulement par amitié pour le vieux Lampe, mais par crainte de la police. Aurait-il agi par conviction? A-t-il, en ruinant toutes les preuves de l'existence de Dieu, voulu nous montrer combien il est triste pour nous de ne rien savoir sur Dieu? Il fit à peu près en cela comme mon ami westphalien, qui brisa toutes les lanternes de la rue de Grohnd, à Goettingue, et, dans l'obscurité, nous fit un long discours sur la nécessité pratique des lanternes qu'il avait lapidées d'une manière théorique, pour nous montrer que sans leur lumière bienfaisante nous n'y pouvions rien voir.

J'ai déjà dit qu'au moment où elle parut, la *Critique de la raison pure* ne fit aucune sensation : ce ne fut que plusieurs années après, quand quelques philosophes eurent écrit des explications de ce livre, qu'il excita l'attention publique. En l'an 1789, il ne fut plus question d'autre chose en Allemagne que de la philosophie de Kant, et elle eut alors, pour le fond et pour la forme, ses commentaires, chrestomaties, interprétations, appréciations, apologies, etc., etc. Il suffit de jeter un regard sur le premier catalogue philosophique venu : la foule innombrable des écrits dont Kant fut alors l'objet témoigne suffisamment du mouvement intellectuel auquel ce seul homme avait donné naissance. Ce fut chez les uns un enthousiasme écumant, chez les autres un chagrin amer, chez beaucoup une anxiété béante sur l'issue de cette révolution intellectuelle. Nous eûmes des émeutes dans le monde de la pensée aussi bien que vous autres dans le monde matériel, et nous nous échauf-

fûmes à la démolition du vieux dogmatisme autant que vous à l'assaut de la Bastille. Il n'y eut plus guère non plus que quelques invalides qui défendirent le dogmatisme, la philosophie de Wolf. C'était une révolution, et les horreurs n'y manquèrent pas. Dans le parti du passé, ce furent les bons chrétiens qui s'émurent le moins de ces horreurs. Ils allèrent même jusqu'à en souhaiter encore davantage, afin que la mesure pût se remplir, et la contre-révolution s'accomplir plus promptement comme réaction nécessaire. Il y eut chez nous des pessimistes en philosophie comme chez vous en politique. Il y eut même des pessimistes qui poussèrent l'aveuglement au point de se figurer que Kant s'entendait secrètement avec eux, et qu'il n'avait renversé toutes les preuves philosophiques de l'existence de Dieu que pour faire comprendre au monde qu'on ne peut jamais arriver par la raison à la connaissance de Dieu, et qu'on doit alors s'en tenir à la religion révélée.

Kant donna cette grande impulsion aux esprits, moins encore par le fond de ses écrits que par l'esprit critique qui y régnait, et qui s'introduisit dès-lors dans toutes les sciences. Toutes les disciplines en furent saisies; même la poésie ne fut pas à l'abri de cette influence. Schiller, par exemple, fut un puissant kantiste, et ses vues artistiques sont imprégnées de l'esprit de la philosophie kantiste. Les belles-lettres et les beaux-arts se ressentirent de la sécheresse abstraite de cette philosophie. Par bonheur, elle ne se mêla pas de la cuisine.

Le peuple allemand ne se laisse point facilement émouvoir; mais quand on l'a une fois poussé dans une route, il la suivra jusqu'au bout avec la constance la plus opiniâtre : ainsi nous nous montrâmes dans les affaires de religion, ainsi nous fûmes en philosophie. Avancerons-nous d'une manière aussi persévérante en politique?

L'Allemagne fut entraînée par Kant dans la voie philosophique, et la philosophie devint une cause nationale. Une belle troupe de grands penseurs surgit tout d'un coup du sol allemand comme évoquée par une formule magique. Si la philosophie allemande trouve un jour, comme la révolution française, son Thiers et son Mignet, cette histoire offrira une lecture aussi remarquable : l'Allemand la lira avec orgueil, et le Français avec admiration.

Parmi les disciples de Kant domina de bonne heure Johannes Gottlieb Fichte.

Je désespère presque de donner une idée exacte de l'importance de cet homme. Chez Kant, nous n'avons eu à examiner qu'un livre; ici, indépendamment du livre, il nous faut encore tenir compte de l'homme : dans cet homme, la pensée et la volonté ne font qu'un, et c'est dans cette gigantesque unité qu'elles agissent sur le monde contemporain. Nous n'avons donc pas seulement à examiner une philosophie, mais encore un caractère qui en est comme la condition; et pour comprendre leur double influence, il faudrait retracer toute la situation de cette époque. Quelle tâche immense! On nous excusera sans doute pleinement si nous ne donnons ici que des indices superficiels.

Il est d'abord très difficile de donner une idée de la pensée de Fichte. Nous rencontrons ici des difficultés toutes particulières; elles naissent, non pas seulement du fond, mais de la forme et de la méthode, deux choses qu'il nous importe le plus d'expliquer aux étrangers. Commençons donc par la méthode de Fichte. Il emprunta dans les premiers temps celle de Kant; bientôt cette méthode se changea à cause de la nature du sujet. Kant n'eut à produire qu'une critique, c'est-à-dire quelque chose de négatif, et Fichte eut bientôt un système, par conséquent une chose positive. Ce défaut de système entier fit qu'on refusa plus d'une fois à la philosophie de Kant le titre de philosophie. En ce qui touchait Kant lui-même, on eut raison, mais non pas à l'égard des kantistes qui tirèrent des traités de leur maître des matériaux pour une quantité suffisante de systèmes. Dans ses premiers écrits, Fichte demeura, comme je l'ai dit, entièrement fidèle à la méthode du maître, au point qu'on put attribuer à celui-ci son premier traité, qui parut anonyme. Mais comme Fichte produit plus tard un système, il entre avec ardeur dans la passion de la construction, et quand il a construit tout le monde, il commence avec la même opiniâtreté à démontrer ce qu'il a construit. Qu'il construise ou qu'il démontre, Fichte manifeste une passion pour ainsi dire abstraite. Ainsi que dans son système, la *subjectivité* domine bientôt dans son enseignement. Kant, au contraire, étend la pensée devant lui, en fait l'analyse, la dissèque jusque dans ses fibrilles les plus menues, et

sa *Critique de la raison pure* est en quelque sorte l'amphithéâtre anatomique de l'esprit humain ; pour lui, il demeure là froid et insensible comme un véritable chirurgien.

La forme des écrits de Fichte est semblable à sa méthode; elle est vivante, mais elle a aussi tous les défauts de la vie : elle est inquiète et confuse. Pour demeurer toujours vivant et animé, Fichte dédaigne la terminologie ordinaire des philosophes, qui lui semble quelque chose de mort; mais avec ce moyen nous parvenons bien moins à comprendre. Il a surtout au sujet de cette intelligence une marotte toute singulière. Quand Reinhold pensait comme lui, Fichte déclara que personne ne le comprenait mieux que Reinhold. Plus tard, celui-ci s'étant séparé de sa doctrine, Fichte dit : « Il ne m'a jamais compris. » Lorsqu'il s'éloigna de Kant, il imprima que Kant ne se comprenait pas lui-même. Je touche ici le côté comique de nos philosophes. Ils se plaignent sans cesse de ne pas être compris; Hegel, au lit de mort, disait : « Un seul homme m'a compris; » mais il ajouta aussitôt : « Et encore celui-là ne m'a-t-il pas compris non plus. »

Considérée dans le fond, dans sa valeur intrinsèque, la philosophie de Fichte n'a pas une grande importance. Elle n'a fourni à la société aucun résultat; c'est seulement parce qu'elle est, avant tout, l'une des phases les plus remarquables de la philosophie allemande, parce qu'elle manifeste la stérilité de l'idéalisme dans ses dernières conséquences, parce qu'elle forme la transition nécessaire à la philosophie actuelle, que la doctrine de Fichte est de quelque intérêt. Ainsi cette doctrine étant plus importante sous les rapports historique et scientifique que sous le rapport social, je la résumerai en peu de mots.

La question que Fichte se propose est celle-ci : Quelles raisons avons-nous d'admettre que nos notions des choses répondent aux choses qui sont hors de nous? Et il résout cette question de la manière suivante : Toutes les choses n'ont leur réalité que dans notre esprit.

La *Critique de la raison pure* avait été l'ouvrage capital de Kant; la *Doctrine de la science* fut celui de Fichte. Le second ouvrage est comme une continuation du premier. La *Doctrine de la science* fait rentrer également l'esprit en lui-même. Mais là où Kant analyse,

Fichte construit. La *Doctrine de la science* commence par une formule abstraite (Moi = Moi); elle tire le monde du fonds de l'esprit; l'intelligence revient sur ses pas par le même chemin qu'elle a pris pour venir à l'abstraction; par ce retour, elle arrive au monde des faits; alors l'esprit peut déclarer ce monde de faits comme un acte nécessaire de l'intelligence.

Il existe encore chez Fichte une difficulté particulière en ce qu'il suppose l'esprit s'observant lui-même pendant qu'il agit : le *moi* doit faire des observations sur ses actes intellectuels pendant qu'il les exécute; la pensée doit s'espionner pendant qu'elle pense, pendant qu'elle s'échauffe peu à peu jusqu'à devenir bouillante. Cette opération nous fait penser au singe assis auprès du foyer, devant une marmite dans laquelle il cuit sa propre queue; car il pensait que le véritable art culinaire ne consistait pas seulement à cuire objectivement, mais bien à avoir la conscience subjective de la cuisson.

Il est à remarquer que la philosophie de Fichte eut toujours à supporter beaucoup de traits de la satire. J'ai vu une fois une caricature qui représente une oie fichtéenne. Le foie de la pauvre bête est devenu si gros, qu'elle ne sait plus si elle est l'oie ou le foie. Sur son ventre est écrit Moi = Moi. Jean-Paul a persiflé de la manière la plus impitoyable la philosophie de Fichte dans un livre intitulé *Clavis Fichteana*. Que l'idéalisme, dans les conséquences de ses déductions, fût arrivé à nier même la réalité de la matière, cela parut à la grande masse du public une plaisanterie poussée trop loin. Nous nous amusâmes assez bien du *moi* de Fichte qui produisait par sa seule pensée tout le monde des faits. Nos plaisans eurent encore à rire d'un malentendu qui devint trop populaire pour que je puisse me dispenser d'en parler. La masse s'imaginait que le *moi* de Fichte était le *moi* particulier de Johannes Gottlieb Fichte, et que ce *moi* individuel niait toutes les autres existences. Quelle impudence! s'écriaient les bonnes gens; cet homme ne croit pas que nous existions, nous qui avons plus de corps que lui, et qui, en qualité de bourgmestre et d'archiviste du tribunal, sommes même ses supérieurs! Les dames disaient : « Ne croit-il pas au moins à l'existence de sa femme? — Non. — Et madame Fichte souffre cela! »

Le *moi* de Fichte n'est pourtant pas un moi individuel, mais le moi universel, e moi du monde parvenu à la conscience de soi. La pensée de Fichte n'est pas la pensée d'un homme, d'un homme déterminé, qui s'appelle Johannes Gottlieb Fichte; c'est bien plutôt la pensée universelle qui se manifeste dans un seul individu. Comme on dit : Il pleut, il éclaire, etc., Fichte ne devrait pas dire: « Je pense, » mais : « Il pense, la pensée universelle pense en moi. »

Dans un parallèle entre la révolution française et la philosophie allemande, j'ai comparé un jour, plus par plaisanterie que sérieusement, Fichte à Napoléon; mais il existe en effet ici des analogies remarquables. Après que les kantistes ont achevé leur œuvre de destruction terroriste, apparaît Fichte, comme parut Napoléon quand la Convention eut démoli tout le passé à l'aide d'une autre critique de la raison pure. Napoléon et Fichte représentent tous deux le grand moi souverain, pour qui la pensée et le fait ne sont qu'un; et les constructions colossales que tous deux ont à élever, témoignent d'une colossale volonté; mais par les écarts de cette même volonté illimitée, ces constructions s'écroulent bientôt: la *Doctrine de la science* et l'empire tombent et disparaissent aussi promptement qu'ils se sont élevés.

L'empire n'appartient plus maintenant qu'à l'histoire, mais le mouvement que l'empereur avait produit dans le monde n'est pas encore calmé : c'est de ce mouvement que notre Europe vit encore. Il en est de même de la philosophie de Fichte : elle est complètement écroulée; mais les esprits sont encore émus des pensées que Fichte a fait éclore, et la portée de sa parole est incalculable. Si l'idéalisme transcendental n'était qu'une erreur dans son ensemble, il régnait pourtant dans les écrits de Fichte une fière indépendance, un amour de la liberté, une dignité virile, un sentiment civique, qui exercèrent sur la jeunesse une salutaire influence. Le moi de Fichte était tout-à-fait d'accord avec son caractère de fer, opiniâtre, inflexible. La doctrine d'un pareil moi tout-puissant ne pouvait germer que dans un tel caractère, et ce caractère, repliant ses racines dans une semblable doctrine, ne pouvait que devenir plus opiniâtre, plus inflexible.

Quelle aversion dut inspirer cet homme aux sceptiques égoïstes,

aux frivoles éclectiques et aux modérés de toutes les couleurs! Sa vie entière fut un combat. L'histoire de sa jeunesse n'est qu'une série continue d'afflictions, comme chez presque tous nos hommes distingués. La pauvreté s'asseoit à leur berceau, les balance jusqu'à ce qu'ils soient devenus grands, et cette maigre nourrice demeure la fidèle compagne de leur vie. Rien de plus touchant que de voir Fichte, l'homme de la volonté la plus fière, chercher à se frayer misérablement, par une place de précepteur, son chemin dans le monde. Il ne peut même trouver à gagner dans sa patrie ce pain amer du servage, et il lui faut émigrer à Varsovie. Là se renouvelle la vieille histoire : le précepteur déplaît à la gracieuse dame, peut-être même à la disgracieuse camériste; ses révérences ne sont pas assez gentilles, pas assez françaises, et on ne le juge plus digne de faire l'éducation d'un gentillâtre polonais. Johann Gottlieb Fichte est renvoyé comme un laquais, reçoit de son noble maître à peine de maigres frais de voyage, quitte Varsovie, et part pour Kœnigsberg, s'en allant, plein d'enthousiasme juvénile, faire la connaissance de Kant. La rencontre de ces deux hommes est intéressante sous tous les rapports. Je ne crois point pouvoir donner une idée plus complète de la manière d'être et de la situation de tous deux, qu'en citant des fragmens du journal de Fichte, rapporté dans une biographie de lui, publiée naguère par son fils.

« Le 25 juin, je suis parti pour Kœnigsberg avec un voiturier de cette ville, et j'y suis arrivé le 1er juillet, sans avoir rencontré aucun incident remarquable. — Le 4, fait une visite à Kant qui ne m'a pas accueilli avec une distinction particulière. J'ai assisté comme un étranger à son cours, et mon attente n'a pas été satisfaite, son débit est somnifère. J'ai mis ce journal à jour...

«.... Depuis long-temps je voulais avoir avec Kant une entrevue plus sérieuse, et ne savais quel moyen prendre. Enfin, j'ai eu l'idée d'écrire une *Critique de toutes les révélations*, et de la lui présenter comme lettre de recommandation. J'ai commencé à peu près vers le 13, et j'y ai travaillé depuis sans relâche.... Le 18 août, j'ai enfin envoyé mon travail terminé à Kant, et suis allé le 25 chez lui pour connaître son sentiment. Il m'a reçu avec une bonté toute particulière, et a paru très satisfait de mon traité. Nous n'avons pas eu d'entretien philosophique en forme. Pour ce qui regarde

mes doutes philosophiques, il m'a renvoyé à sa *Critique de la raison pure*, et au prédicateur aulique Schulz, que je vais aller voir tout de suite. Le 26, j'ai dîné chez Kant avec le professeur Sommer, et j'ai trouvé dans Kant un homme très spirituel et très aimable. C'est de ce jour seulement que j'ai reconnu en lui des traits dignes du grand esprit dont ses écrits sont imprégnés.

« Le 27, je termine ce journal après avoir fait des extraits du cours de Kant sur l'anthropologie, que m'a prêté M. de S. Je prends en même temps la résolution de continuer régulièrement ce journal chaque soir, avant de me coucher, et d'y déposer tout ce que je rencontrerai d'intéressant, surtout en traits de caractères et en observations

« *Le 28 au soir*. J'ai commencé hier à revoir ma *Critique*; des pensées et des idées vraiment bonnes me sont venues qui, malheureusement, m'ont convaincu que mon premier travail était tout-à-fait superficiel. J'ai voulu aujourd'hui pousser plus loin cet examen, mais mon imagination m'a tellement détourné, que je n'ai pu rien faire de tout le jour. Cela n'est malheureusement pas étonnant dans ma position actuelle. J'ai calculé qu'il ne me reste plus de moyens de subsistance que pour quatorze jours. Il est vrai que je me suis déjà trouvé dans de semblables embarras, mais c'était dans ma patrie, et puis, en prenant de l'âge, et avec un sentiment toujours plus délicat de l'honneur, cela devient de plus en plus dur... Je n'ai pris et n'ai pu prendre aucune résolution. Je ne m'ouvrirai pas au pasteur Borowski, auquel Kant m'a adressé : si je m'ouvre à quelqu'un, ce ne sera pas à d'autre que Kant lui-même.

« Le 29, je suis allé chez Borowski, en qui j'ai trouvé un homme vraiment bon et honorable. Il m'a proposé une *condition* qui d'ailleurs n'est pas encore très assurée, et d'autre part ne me plaît pas beaucoup. Et pourtant ses manières franches et loyales m'ont arraché l'aveu que j'étais pressé de trouver une place. Il m'a conseillé d'aller voir le professeur W. Je n'ai pu travailler aujourd'hui.... Le lendemain je suis allé en effet chez W. et ensuite chez le prédicateur aulique Schulz. Les informations sont peu favorables chez le premier; cependant il m'a parlé de places de précepteur en Courlande, que le besoin le plus pressant pourra seul me forcer d'accepter. Chez le prédicateur aulique, j'ai d'abord été

reçu par sa femme. Il parut ensuite, mais enfermé dans des cercles mathématiques. Pourtant, quand il a eu entendu plus nettement mon nom, la recommandation de Kant l'a rendu fort amical. C'est une figure prussienne anguleuse, mais la loyauté et la bonté respirent dans ses traits. J'ai fait ensuite chez lui la connaissance de M. Bræunlich, du comte Daenhof, de M. Büttner, neveu du prédicateur, et d'un jeune savant de Nürnberg, M. Ehrhard, bon et excellent garçon, mais privé d'usage et de connaissance du monde.

« Le 1er septembre, j'ai pris une ferme résolution que j'ai voulu communiquer à Kant. Une place de précepteur, quelque regret qu'il m'en coûtât de l'accepter, ne se présente même pas : l'incertitude de ma situation m'empêche, d'un autre côté, de travailler avec l'esprit libre et de profiter des relations instructives de mes amis. Il faut donc retourner dans ma patrie. Je pourrai peut-être me procurer, par la médiation de Kant, le petit emprunt dont j'ai besoin pour cela. Mais en allant chez lui, pour lui découvrir ma résolution, le courage m'a manqué. J'ai pris le parti d'écrire. Le soir, j'ai été invité chez le prédicateur aulique : j'y ai passé une soirée fort agréable. Le 2, j'ai achevé la lettre à Kant et la lui ai envoyée. »

Toute remarquable que soit cette lettre, je ne puis me résoudre à la donner ici en français. Je crois sentir le rouge me monter au visage : il me semblerait révéler devant des étrangers les souffrances les plus pudiques de la famille. En dépit de mes efforts pour arriver à l'urbanité française, malgré mon cosmopolitisme philosophique, la vieille Allemagne est toujours là dans mon sein avec tous ses sentimens de Philistin..... Enfin, je ne puis la donner, cette lettre, et me borne à rapporter qu'Emmanuel Kant était si pauvre, que, malgré le ton touchant, déchirant, de cet écrit, il ne put prêter d'argent à Johann Gottlieb Fichte. Mais ce dernier n'en prit pas la moindre humeur, ainsi que nous le pouvons voir par les paroles de son journal, que nous allons continuer de citer.

« Le 3 septembre, j'ai été invité à dîner chez Kant. Il me reçut avec sa cordialité habituelle ; mais il me dit qu'il n'avait pu prendre de résolution au sujet de ma demande, qu'il était hors d'état d'y satisfaire d'ici à quinze jours. Quelle aimable franchise ! Au sur-

plus, il m'a fait sur mes desseins des difficultés qui prouvaient qu'il ne connaît pas assez notre position en Saxe... Tous ces jours-ci je n'ai rien fait; cependant je vais me remettre au travail, et abandonner le reste à la grace de Dieu.....

« *Du* 6. J'ai été invité chez Kant, qui m'a proposé de vendre au libraire Hartung, par l'entremise du pasteur Borowski, mon manuscrit de la *Critique de toutes les révélations.* « Il est bien écrit, » m'a-t-il dit quand je lui ai parlé de le refaire... Est-ce vrai? c'est pourtant Kant qui le dit! — Du reste il a décliné l'objet de ma première demande. — Le 10, j'ai été dîner chez Kant. Rien de notre affaire : maître Gensichen était là. Nous n'avons eu qu'une conversation générale presque toujours intéressante. D'ailleurs, Kant est demeuré tout-à-fait le même à mon égard.

« *Du* 13. J'ai voulu travailler aujourd'hui et je ne fais rien. L'inquiétude m'accable. Comment cela finira-t-il? Que deviendrai-je dans huit jours? Alors tout mon argent sera épuisé. »

Après avoir erré beaucoup, après un long séjour en Suisse, Fichte trouve enfin à Jéna une position stable, et c'est de là que date sa période la plus brillante. Jéna et Weimar, deux petites villes saxonnes peu éloignées l'une de l'autre, étaient alors le point central de la vie intellectuelle en Allemagne. A Weimar étaient la cour et la poésie; à Jéna, l'université et la philosophie. Là nous voyons les plus grands poètes allemands, ici les plus grands savans. C'est en 1794 que Fichte commença son cours à Jéna. L'époque est significative et explique l'esprit de ses écrits d'alors, ainsi que les tribulations auxquelles il fut en butte depuis ce temps, et qui le firent succomber quatre ans plus tard; car c'est en 1798 que s'élevèrent contre lui les accusations d'athéisme, qui lui attirèrent des persécutions insoutenables, et déterminèrent son départ de Jéna. Cet évènement, le plus remarquable de la vie de Fichte, a aussi une importance générale, et nous ne pouvons nous dispenser d'en parler. C'est ici que viennent se placer naturellement les idées de Fichte sur la nature de Dieu.

Fichte fit imprimer dans le *Journal philosophique*, qu'il publiait alors, un article intitulé : *Développement de l'idée de religion*, que lui avait envoyé un nommé Forberg, instituteur à Saalfeld. Il joignit à cet article une petite dissertation explicative qui avait pour

titre : *Des raisons que nous avons de croire à un gouvernement du monde par Dieu.*

Les deux articles furent confisqués par le gouvernement de Kur-Saxe, comme entachés d'athéisme. Arriva en même temps de Dresde un réquisitoire enjoignant à la cour de Weimar de punir sérieusement le professeur Fichte. Il est vrai que la cour grand-ducale ne se laissa point fourvoyer par une pareille intimation ; mais comme Fichte fit en cette occasion les plus grandes bévues, et qu'entre autres il écrivit un *Appel au public*, sans demander l'aveu de l'autorité officielle, cette démarche changea les dispositions du gouvernement de Weimar, et pressé par les instances du dehors, il résolut d'admonester par une bénigne remontrance l'imprudent professeur. Mais Fichte, qui se croyait dans son droit, ne voulut point endurer patiemment la réprimande et quitta Jéna. A en juger d'après ses lettres, il fut surtout blessé par la conduite de deux hommes auxquels leur position officielle donnait voix très importante dans son affaire, et ces deux hommes étaient Sa Révérence le conseiller consistorial supérieur *Herder* et Son Excellence le conseiller intime *de Goëthe*. Mais tous deux furent suffisamment justifiables. C'est chose touchante de voir dans les lettres posthumes de Herder combien ce pauvre homme était embarrassé avec les candidats en théologie qui, après avoir étudié à Jéna, venaient devant lui à Weimar pour subir leur examen de prédicateurs protestans. Il n'osait plus leur poser une seule question sur le Christ, fils de Dieu, et se trouvait trop content quand on lui accordait l'existence du père. Pour Goëthe, il s'exprime ainsi qu'il suit sur cet évènement dans ses Mémoires :

« A Jéna, après le départ de Reinhold, qui fut considéré à bon droit comme une grande perte pour l'Académie, on appela avec hardiesse et même avec audace, pour le remplacer, Fichte, qui avait manifesté dans ses écrits de la grandeur, mais peut-être pas assez de ménagement pour les sujets les plus importans en fait de mœurs et de politique. C'était une des personnalités les plus recommandables qu'on ait jamais vues, et l'on n'avait rien à reprendre à ses opinions considérées d'une manière supérieure ; mais comment aurait-il pu rester sur un pied d'égalité avec le monde qu'il regardait comme sa création, comme sa chose ?

« Comme on l'avait chicané sur les heures qu'il avait choisies pour son cours dans la semaine], il se mit en tête de faire le dimanche des leçons pour lesquelles il rencontra des obstacles. On était à peine parvenu à aplanir, non sans peine pour l'autorité supérieure, de petites contrariétés et de plus grandes qui en étaient résultées, quand les assertions du professeur sur Dieu et sur les choses divines, à l'égard desquelles il eût sans doute mieux valu observer un silence prudent, nous attirèrent du dehors des invitations désagréables.

« Fichte avait osé, dans son *Journal philosophique*, s'exprimer sur Dieu et sur les choses divines d'une manière qui paraissait contredire le langage usité pour de tels mystères. On le blâma ; sa défense n'améliora pas l'affaire, parce qu'il y mit de la passion, sans se douter des bonnes dispositions qu'on avait ici à son égard, quoiqu'on sût bien interpréter ses pensées et ses paroles. On ne pouvait à la vérité le lui faire savoir crûment, et il soupçonnait aussi peu qu'on cherchait à le servir à l'amiable. Les paroles pour et contre, les doutes, les affirmations, les confirmations et résolutions se croisèrent à l'académie en une foule de propos peu certains : on parla d'une décision ministérielle, où il n'était pas question de moins que d'une réprimande publique à laquelle Fichte devait s'attendre. Il perdit alors toute modération, et se crut autorisé à adresser au ministère une lettre fougueuse où, supposant cette mesure comme certaine, il déclarait, avec une morgue violente, qu'il ne souffrirait jamais pareille chose, qu'il préférait quitter sans plus tarder l'académie, ce qu'alors il ne ferait pas seul, attendu que plusieurs professeurs étaient d'accord pour s'en aller en même temps que lui.

« Dès lors, la bonne volonté qu'on avait pour lui se trouva traversée et même paralysée. Il ne restait plus ni échappatoire ni compromis possible. Le parti le plus doux était de lui donner sur-le-champ sa démission. Ce n'est que lorsque le mal fut sans remède qu'il connut la tournure qu'on avait désiré donner à l'affaire, et il regretta sa précipitation comme nous la regrettions aussi. »

N'est-ce pas là, corps et ame, le Goëthe ministériel avec ses accommodemens et ses prudentes réticences? Il ne blâme pas au fond Fichte d'avoir dit ce qu'il pensait, mais de l'avoir dit sans

le déguisement des locutions d'usage. Ce n'est pas la pensée qu'il censure, c'est la parole. Que le déisme fût ruiné dans le monde des penseurs allemands, c'était, comme je l'ai déjà dit, le secret de tout le monde, secret qu'il ne fallait pourtant pas crier sur la place publique. Goëthe était aussi peu déiste que Fichte, car il était panthéiste; mais des hauteurs du panthéisme, Goëthe pouvait voir mieux qu'un autre l'inconsistance ridicule de la philosophie de Fichte, et cela arrachait un sourire à ses gracieuses lèvres. Quant aux juifs, et tous les déistes le sont en fin de compte, la doctrine de Fichte était pour eux une abomination; aux yeux du *grand païen*, elle n'était que folie. Le *grand païen* est en effet le nom qu'on avait donné en Allemagne à Goëthe. Pourtant ce nom n'est pas tout-à-fait juste. Le paganisme de Goëthe est singulièrement modifié. Sa vigoureuse nature païenne se manifeste dans sa conception claire et pénétrante de tous les faits extérieurs, de toutes les couleurs, de toutes les formes; mais le christianisme lui a conféré en même temps une intelligence plus profonde; le christianisme l'a initié, malgré sa répugnance, dans les secrets du monde des esprits. Goëthe, lui aussi, avait bu le sang du Christ, et c'est ce qui lui fit entendre les voix les plus secrètes de la nature, semblable à Siegfried, héros des *Nibelungen*, qui comprit la langue des oiseaux, aussitôt qu'une goutte du sang du dragon mourant eut mouillé ses lèvres. C'est une chose remarquable que cette nature païenne de Goëthe toute saturée de notre sentimentalité chrétienne, que ce marbre antique, animé de pulsations modernes; que ces souffrances du jeune Werther qu'il éprouva aussi vivement que les joies d'un dieu de la vieille Grèce. Le panthéisme de Goëthe est donc très différent de celui des païens. Pour résumer mes idées, Goëthe était le Spinosa de la poésie; tous ses écrits sont animés du même souffle qui nous frappe quand nous lisons les œuvres de Spinosa. L'hommage que Goëthe rendit à la doctrine de Spinosa ne peut être l'objet d'un doute. Au moins s'en occupa-t-il pendant toute sa vie : au commencement de ses Mémoires, comme dans le dernier volume qui vient de paraître, il l'a reconnu avec une franchise toujours égale. Je ne sais plus où j'ai lu que Herder, impatienté de le voir continuellement occupé de Spinosa, s'écria un jour : « Si Goëthe pouvait une fois prendre un

autre livre latin que celui de Spinosa ! » Du reste, cela ne s'applique pas seulement à Goëthe, mais à une foule de ses amis, connus plus ou moins comme poètes, qui s'attachèrent de bonne heure au panthéisme. Cette doctrine fleurit pratiquement dans l'art allemand, avant d'arriver chez nous à la puissance comme théorie philosophique. Au temps même de Fichte, quand l'idéalisme se glorifiait à l'apogée le plus élevé dans le domaine de la philosophie, il était violemment détruit dans le domaine de l'art, et c'est alors qu'éclata chez nous cette fameuse révolution artistique qui n'est pas encore terminée aujourd'hui, et qui commence au combat des romantiques contre l'ancien régime classique, aux émeutes des Schlegel.

Dans le fait, nos premiers romantiques agirent par un instinct panthéistique qu'eux-mêmes ne comprirent pas. Le sentiment qu'ils crurent une tendresse renaissante pour le bon temps du catholicisme avait une origine plus profonde qu'ils ne le soupçonnaient. Leur respect, leur prédilection pour les traditions du moyen-âge, pour les croyances populaires, pour la diablerie, la magie et la sorcellerie, tout cela ne fut qu'un amour réveillé subitement et à son insu pour le panthéisme des vieux Germains; et dans ces figures indignement barbouillées et méchamment mutilées, ils n'aimèrent véritablement que la religion anté-chrétienne de leurs pères. Je dois rappeler ici ma première partie où j'ai montré comment le christianisme avait absorbé les élémens de la vieille religion germanique, comment, après une outrageante transformation, ces élémens s'étaient conservés dans les croyances populaires du moyen-âge, de sorte que le vieux culte de la nature fut considéré comme impure et méchante magie, les vieux dieux ne furent plus que de vilains diables, et les chastes prêtresses d'infâmes sorcières. De ce point de vue, les aberrations de nos romantiques peuvent être jugées plus favorablement qu'on ne le fait d'ordinaire. Ils voulurent restaurer le moyen-âge catholique, parce qu'ils sentaient qu'il y avait là beaucoup des souvenirs sacrés de leurs premiers ancêtres et de leur nationalité primitive, conservés sous d'autres formes. Ce furent ces reliques souillées et mutilées qui éveillèrent dans leur ame une si vive sympathie, et ils détestèrent le protestantisme et le libéralisme qui s'efforçaient de démolir ces restes sacrés du germanisme avec tout le passé catholique.

Je reviendrai plus tard sur ce sujet. Il me suffit de dire ici que, dès le temps de Fichte, le panthéisme pénétrait dans l'art allemand, que même les romantiques catholiques suivaient à leur insu cette tendance, et que Goëthe l'exprima de la manière la plus prononcée. C'est ce qu'on voit déjà dans son *Werther*, où il aspire à s'identifier amoureusement avec la nature. Dans *Faust*, il cherche à établir avec elle des rapports par une voie plus mystique et audacieusement immédiate. Il conjure les forces secrètes de la terre par les formules du *Hœllenzwang*, livre de magie qu'on m'a montré un jour dans une vieille bibliothèque de couvent, où il était enchaîné; le titre représente le roi du feu, aux lèvres duquel pend un cadenas, et sur sa tête est perché l'oiseau Pic, tenant dans son bec la baguette divinatoire. Mais c'est dans ses chansons que ce panthéisme de Goëthe perce de la façon la plus pure et la plus aimable. La doctrine de Spinosa est sortie de la chrysalide mathématique, et voltige autour de nous sous la forme d'une chanson de Goëthe. De là la fureur des orthodoxes et des piétistes contre cette chanson. Ils essaient de saisir avec leurs pieuses pattes d'ours ce papillon qui leur échappe sans cesse; car rien n'est si légèrement ailé, si éthéré qu'une chanson de Goëthe. Les Français n'en peuvent avoir aucune idée s'ils ne connaissent pas la langue. Ces chansons ont un charme inexprimable; le rhythme harmonieux du vers vous enlace comme les bras d'une maîtresse bien-aimée; le mot vous caresse, tandis que la pensée presse ses lèvres sur votre ame.

Nous ne voyons donc, dans la conduite de Goëthe à l'égard de Fichte, aucun des motifs haineux que beaucoup de contemporains y relevèrent avec un langage bien plus haineux encore. Ils n'avaient pas compris la différence qui séparait la nature de ces deux hommes. Les plus modérés interprétèrent mal le calme de Goëthe, quand plus tard Fichte fut vivement inquiété et persécuté. Ils ne surent pas apprécier la situation du premier. Ce géant était ministre dans un état nain; il n'avait pas ses mouvemens libres. On disait du Jupiter olympien, que Phidias avait fait assis, qu'il ferait éclater la voûte du temple, s'il lui arrivait de se lever. C'était tout-à-fait la position de Goëthe à Weimar. Si, voulant sortir de son calme accroupi, il se fût dressé de toute sa hauteur, il eût crevé le faîte de l'état, ou, ce qui est plus vraisemblable, il s'y serait brisé la

tête. Et il aurait couru un tel risque pour une doctrine qui n'est pas seulement erronée, mais bien aussi ridicule! Le Jupiter allemand resta tranquillement assis, et se laissa tranquillement adorer et encenser.

Je m'éloignerais trop de mon sujet si je me plaçais au point de vue des intérêts de l'art à cette époque, pour justifier encore plus complètement la conduite de Goëthe dans cette affaire de Fichte. Une seule circonstance parle en faveur de celui-ci, c'est que l'accusation n'était qu'un prétexte qui cachait la battue des traqueurs politiques; car on peut bien accuser d'athéisme un théologien, parce qu'il s'est engagé à enseigner certaines doctrines déterminées; mais un philosophe n'a pris et n'a pu prendre aucun engagement de cette nature, et sa pensée est libre comme l'oiseau du ciel. C'est peut-être mal à moi, pour ménager les sentimens de quelques personnes et les miens propres, de ne pas citer ici tout ce qui expliquait et justifiait même cette accusation. Je me bornerai à rapporter ce seul passage de l'écrit incriminé :

« .... L'ordre moral vivant et agissant est Dieu même : nous n'avons pas besoin d'autre dieu et ne pouvons pas en comprendre d'autre. Il n'y a dans la raison aucun motif pour sortir de cet ordre moral de l'univers, et pour, au moyen d'une conclusion de l'effet à la cause, admettre encore un être particulier comme source de cet effet. L'entendement sain ne tire donc certainement pas cette conclusion; il n'y a qu'une philosophie de malentendu qui le fasse.... »

Comme c'est l'ordinaire chez les hommes entêtés, Fichte, dans son *Appel au public* et dans sa réponse judiciaire, s'exprima d'une manière encore plus tranchante et plus crue, et en termes qui blessent nos sentimens les plus intimes. Nous qui croyons à un Dieu réel qui se révèle à nos sens dans l'étendue infinie, et à notre esprit dans la pensée infinie; nous qui adorons un Dieu visible dans la nature, et qui entendons dans notre ame sa voix sacrée, nous sommes désagréablement affectés par ce ton tranchant, et même ironique, dont Fichte déclare notre Dieu une pure chimère. On ne sait, dans le fait, s'il y a ironie ou extravagance quand Fichte dégage entièrement Dieu de tout attribut quelconque, et qu'il lui refuse même l'existence, parce que l'existence est une notion sen-

sible, et qu'elle n'est même possible qu'à cette condition! La *doctrine de la science*, dit-il, ne connaît d'autre mode d'exister qu'un mode sensible; et comme on ne peut attribuer l'*être* qu'aux objets de l'expérience, ce titre ne peut convenir à Dieu. Donc le Dieu de Fichte n'a aucune existence, il n'*est* pas, il ne se manifeste que comme une pure action, comme un ordre des évènemens, *ordo ordinans*, comme la loi de l'univers.

C'est ainsi que l'idéalisme a filtré la divinité par toutes les abstractions possibles, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien. Désormais, chez vous à la place d'un roi, chez nous à la place d'un Dieu, c'est la loi seule qui régnera.

Quel est le plus insensé, d'une loi athée, d'une loi qui n'a pas de Dieu, ou d'un Dieu-loi, Dieu qui n'est rien de plus qu'une loi?

L'idéalisme de Fichte est une des erreurs les plus colossales que l'esprit humain ait jamais couvées. Il est plus athée et plus réprouvable que le matérialisme le plus massif. Ce qu'on nomme en France l'athéisme des matérialistes serait, comme je pourrais le démontrer facilement, encore quelque chose d'édifiant, une croyance pieuse, comparé aux conséquences de l'idéalisme transcendantal de Fichte. Ce que je sais bien au moins, c'est que ces deux doctrines me sont antipathiques. Elles sont anti-poétiques aussi. Les matérialistes français ont fait des vers aussi mauvais que ceux des idéalistes transcendantaux de l'Allemagne. Mais la doctrine de Fichte n'était pas dangereuse dans la politique du moment, et elle méritait encore moins d'être poursuivie comme telle. Pour être capable de s'égarer avec cette hérésie, il fallait être doué d'une perspicacité spéculative comme on la rencontre chez peu d'hommes. La grande masse, avec ses milliers de têtes épaisses, était inaccessible à cette ingénieuse erreur. Les idées de Fichte sur Dieu auraient dû être contredites par la voie rationnelle, et non par voie de police. Etre accusé d'athéisme en philosophie était quelque chose de si étrange en Allemagne, que Fichte ne sut réellement pas d'abord ce qu'on lui voulait. Il répondit très justement que la question de savoir si une philosophie était athée sonnait aussi singulièrement à l'oreille d'un philosophe, que pour un mathématicien celle de savoir si un triangle était vert ou rouge.

Cette accusation avait donc ses raisons secrètes que Fichte com-

prit bientôt. Comme c'était l'homme le plus véridique du monde, nous devons accorder foi entière à une lettre écrite par lui à Reinhold, dans laquelle il parle de ces raisons secrètes. Cette lettre, datée du 22 mai 1799, pouvant nous peindre fidèlement toute l'époque et toute l'affliction de cet homme, nous allons en citer une partie.

« Le découragement et le dégoût me décidaient à prendre la résolution dont je t'avais déjà fait part, c'est-à-dire à m'éclipser tout-à-fait pendant quelques années. D'après ma manière de voir les choses, j'étais même convaincu que le devoir me commandait cette résolution, vu qu'au milieu de la fermentation actuelle, je ne serais pas entendu, et que je ne ferais qu'accroître cette fermentation, tandis que dans quelques années, quand le premier sentiment de surprise se serait apaisé, je pourrais parler avec une énergie d'autant plus grande..... Aujourd'hui je pense autrement. Je ne dois plus me taire, car si je me tais actuellement, je ne pourrais plus reprendre la parole. Depuis l'alliance de la Russie avec l'Autriche, j'ai regardé comme vraisemblable ce qui est devenu pour moi une certitude depuis les derniers événemens, et surtout depuis l'affreux assassinat des ambassadeurs français (dont on se réjouit ici, et à propos duquel Schiller et Goëthe s'écrièrent : C'est très juste, il faut assommer ces chiens). J'ai donc la conviction que le despotisme va désormais se défendre d'une manière désespérée, qu'il atteindra ses conséquences par Paul et Pitt, que la base de son plan est de détruire la liberté d'opinion, et que les Allemands n'entraveront pas l'exécution de ce plan.

« Ne t'imagine pas, par exemple, que la cour de Weimar ait craint que ma présence empêchât l'affluence des étudians à l'université ; elle sait trop bien le contraire ; elle a été *obligée* de m'éloigner par suite du plan général, vigoureusement appuyé par la cour de Saxe. Bürscher de Leipzig, initié à ces secrets, a parié, dès la fin de l'année précédente, une somme considérable que je serais exilé avant l'année expirée. Voigt a été gagné depuis longtemps contre moi par Bürgsdorf. Le département des sciences à Dresde a fait savoir que quiconque tiendrait pour la nouvelle philosophie, n'obtiendrait pas d'avancement, ou devrait rétrograder, s'il était déjà avancé. On a même jugé inquiétantes, dans l'école

libre de Leipzig, les explications de Rosenmüller. On y a réintroduit le catéchisme de Luther, et les professeurs ont été reportés aux livres symboliques. Cela gagnera et s'étendra..... En somme, rien n'est plus sûr que le plus certain, c'est-à-dire que si les Français ne conquèrent pas une immense suprématie, et s'ils n'introduisent pas des changemens en Allemagne, du moins dans la plus grande partie, d'ici à quelques années, un homme connu pour avoir pensé une fois librement, ne trouvera plus en Allemagne un coin pour y reposer sa tête...... Il y a pour moi une chose encore plus sûre que la plus certaine, c'est que, si je trouve quelque part un trou pour m'y caser, je ne compterais pas deux ans avant d'en être chassé, et il est dangereux de se faire chasser de plusieurs lieux; c'est ce qu'enseigne l'exemple historique de Rousseau.

« Supposons que je me taise, que je n'écrive plus une seule ligne, me laissera-t-on tranquille à cette condition? Je ne le crois pas, et en admettant que je le pusse espérer de la part des cours, le *clergé*, partout où j'irai, n'ameutera-t-il pas contre moi la *populace*, ne me fera-t-il pas lapider, et ensuite... ne supplieront-ils pas les gouvernemens de m'éloigner comme un homme qui excite des troubles? Mais faut-il donc que je me taise alors? Non, je ne le dois pas en vérité, car j'ai sujet de croire que si quelque chose peut être sauvé de l'esprit allemand, ce peut être par ma parole; tandis que, par mon silence, la philosophie subirait une ruine complète et prématurée. Ceux dont je n'espère point qu'ils me laisseront exister dans mon silence, j'espère encore moins qu'ils me laisseront parler.

« Mais je les convaincrai de mon innocence..... Cher Reinhold, comment peux-tu supposer à ces hommes de bonnes intentions pour moi? Plus je me laverai, plus je me justifierai, plus ils deviendront noirs, et plus grand sera mon véritable crime. Je n'ai jamais cru qu'ils poursuivissent mon soi-disant athéisme : ce qu'ils poursuivent en moi, c'est le penseur libre qui commence à se rendre *intelligible* (un bonheur pour Kant fut l'obscurité de son style); ce qu'ils poursuivent en moi, c'est le *démocrate*; ce qui les effraie comme un fantôme, c'est l'*indépendance* que ma philosophie éveille, et qu'ils pressentent confusément. »

Je ferai remarquer encore une fois que cette lettre n'est pas d'hier, qu'elle porte la date du 22 mai 1799. Pourtant les circonstances politiques dont il est fait mention dans plusieurs passages, ont une affligeante ressemblance avec l'état plus récent de l'Allemagne, avec cette seule différence qu'alors le sentiment de la liberté échauffait surtout les savans, les poètes et généralement les gens de lettres, tandis qu'il se manifeste aujourd'hui beaucoup moins parmi eux, mais bien plus dans la grande masse active, parmi les ouvriers et les gens de métiers. A l'époque de la première révolution, le sommeil le plus lourd, le plus allemand, pesait sur le peuple : dans toute la Germanie régnait une espèce de tranquillité brutale, mais le mouvement le plus puissant ébranlait notre littérature. L'auteur le plus solitaire, qui vivait dans le coin le plus reculé de l'Allemagne, prenait part à ce mouvement. Sans une connaissance exacte des événemens politiques, par suite d'une sorte d'affinité secrète, il en sentait l'importance sociale et l'exprimait dans ses écrits. Ce phénomène me fait penser aux grands coquillages marins que nous plaçons quelquefois comme ornemens sur nos cheminées, et qui, tout éloignés qu'ils puissent être de la mer, commencent à murmurer spontanément quand arrive l'heure du flux et que les flots se brisent contre le rivage. Quand la révolution se gonflait chez vous à Paris, ce grand océan d'hommes, qu'elle y rugissait et frappait, les cœurs allemands résonnèrent et murmurèrent chez nous..... Mais ils étaient bien isolés, entourés de porcelaines insensibles, de tasses à thé, de cafetières et de pagodes chinoises qui balançaient mécaniquement la tête comme si elles eussent su ce dont il était question. Hélas! cette sympathie révolutionnaire tourna fort mal pour nos pauvres prédécesseurs en Allemagne. Les gentillâtres et les cafards leur jouèrent les tours les plus lourds et les plus communs. Quelques-uns d'entre eux se sauvèrent à Paris, où ils tombèrent et moururent dans la misère. J'ai vu dernièrement un vieux compatriote aveugle, qui est resté à Paris depuis cette époque. Je l'ai vu au Palais-Royal où il était venu se réchauffer un peu au soleil; c'était une chose douloureuse de le voir pâle et maigre, tâtonnant son chemin le long des maisons; on me dit que c'était le vieux poète Heiberg. J'ai vu aussi naguère la mansarde où est mort le citoyen George Forster. Un sort plus

cruel encore menaçait ceux des amis de la liberté qui étaient restés en Allemagne, si Napoléon et les Français ne se fussent hâté de nous vaincre. Napoléon ne se doutait certainement pas que lui-même avait été le sauveur de l'idéologie. Sans lui, le gibet et la roue auraient fait bonne raison de nos philosophes et de leurs idées. Pourtant les libéraux allemands, trop républicains pour courtiser Napoléon, trop généreux pour s'allier avec la domination étrangère, s'enveloppèrent dans un profond silence; ils se traînèrent tristement, le cœur brisé, les lèvres fermées. Quand Napoléon tomba, on les vit sourire, mais de mélancolie, et ils se turent encore; ils ne prirent aucune part à l'enthousiasme patriotique qui, avec permission des autorités supérieures, fit alors explosion en Allemagne; ils savaient ce qu'ils savaient, et se turent. Comme ces républicains mènent une vie chaste et frugale, ils parviennent d'ordinaire à un âge très avancé, et quand la révolution de juillet éclata, beaucoup d'entre eux étaient encore de ce monde, et à notre grande surprise, nous vîmes ces vieux originaux, qui avaient toujours apparu courbés et taciturnes, relever la tête, sourire amicalement à nous autres jeunes gens, nous serrer les mains et conter de joyeuses histoires. J'en entendis même un chanter; car il nous chanta dans un café l'hymne marseillais, et c'est là que nous en apprîmes la mélodie et les belles paroles, et nous ne fûmes pas long-temps à le chanter mieux que le vieillard, car, aux plus belles strophes, il riait comme un insensé, ou pleurait comme un enfant. Il est toujours heureux que de semblables têtes grises restent en vie pour apprendre les chants aux jeunes gens. Nous ne les oublierons pas, et quelques-uns d'entre nous les feront chanter aux petits-fils qui ne sont pas encore nés; mais beaucoup d'entre nous auront alors pourri soit dans les cachots de l'Allemagne, soit dans les mansardes de l'exil.

..... Parlons philosophie. J'ai montré plus haut comment la philosophie de Fichte, bâtie avec les abstractions les plus menues, offrait néanmoins une inflexibilité de fer dans ses conséquences qui se portaient aux extrémités les plus audacieuses; mais un beau matin nous aperçûmes en elle un grand changement: elle commença à s'amollir, à devenir doucereuse et modeste. Le Titan idéaliste qui, avec l'échelle des pensées, avait escaladé le ciel, et

d'une main téméraire avait plongé dans le vide céleste, devient maintenant quelque chose de courbé, d'humblement chrétien, qui soupire beaucoup d'amour. C'est la seconde période de Fichte qui nous convient fort peu ici. Son système entier subit les plus étranges modifications. C'est à cette époque qu'il écrivit *la Destination de l'homme*, qu'on vous a traduite dernièrement. *L'Instruction pour parvenir à la vie bien-heureuse* est un livre de même espèce, qui appartient également à cette période.

Fichte, homme opiniâtre, ce qui va sans dire, ne voulut jamais convenir de cette grande transformation. Il soutint que sa philosophie était toujours la même, et que l'expression seule en était changée et améliorée. Il prétendait aussi que la *philosophie de la nature*, qui surgit alors en Allemagne et supplanta l'idéalisme, était tout-à-fait son propre système au fond, et que son élève, M. Joseph Schelling, qui s'était détaché de lui et avait introduit cette philosophie, n'avait fait que retourner les termes et étendre son ancienne doctrine par des additions fastidieuses.

Nous arrivons ici à une nouvelle phase de la pensée allemande. Nous venons de prononcer les noms de Joseph Schelling et de philosophie de la nature; mais comme le premier est passablement inconnu ici, et que le mot *philosophie de la nature* n'est pas trop bien compris, il faut que j'en donne le sens. Nous ne pouvons sans doute épuiser cette matière dans cette esquisse; nous ne voulons que prévenir aujourd'hui quelques erreurs, et attirer un peu l'attention sur l'importance sociale de cette philosophie.

Il faut d'abord convenir que Fichte n'avait pas grand tort de soutenir que la doctrine de M. Joseph Schelling était tout-à-fait la sienne, mais autrement formulée et augmentée. Fichte, tout comme M. Joseph Schelling, enseignait : qu'il n'existe qu'un seul être, le *moi*, l'absolu; il enseignait également l'identité de l'idéal et du réel. Dans la *Doctrine de la science*, comme je l'ai démontré, Fichte, au moyen d'un acte intellectuel, avait voulu construire le réel par l'idéal. M. Joseph Schelling a renversé la chose, il a cherché à faire sortir l'idéal du réel. Pour m'exprimer plus clairement, partant du principe que la pensée et la nature ne sont qu'une seule et même chose, Fichte arrive, par l'opération de l'esprit, au monde des faits; par la pensée, il crée la nature; par l'idéal, le

réel. Pour M. Schelling au contraire, pendant qu'il part du même principe, le monde des faits se résout en pures idées, la nature en pensée, le réel en idéal. Ces deux tendances de Fichte et de M. Schelling se complètent donc jusqu'à un certain point; car, en admettant une fois ce principe supérieur dont je viens de parler, la philosophie pouvait se diviser en deux parties, dans l'une desquelles on démontrerait comment de l'idée résulte la nature, et dans l'autre comment la nature devient pure idée. La philosophie a donc pu se partager en *idéalisme transcendantal* et en *philosophie de la nature*. Aussi M. Schelling a-t-il réellement reconnu ces deux faces, et il a démontré la dernière dans ses *Idées pour servir à une philosophie de la nature*, et la première dans son *Système de l'idéalisme transcendantal*.

Je ne parle de ces deux ouvrages, dont l'un parut en 1797 et l'autre en 1800, que parce que ces deux faces réciproquement complémentaires sont exprimées dans le titre même, et non parce qu'ils contiennent un système complet. Non; un tel système ne se trouve dans aucun des livres de Schelling. Il n'y a point chez lui, comme chez Kant et chez Fichte, d'ouvrage principal qu'on puisse considérer comme le point central de sa philosophie. Il serait injuste de juger M. Schelling d'après le contenu d'un livre, et à la rigueur de la lettre. Il faut plutôt lire ses livres d'une manière chronologique, y poursuivre la formation progressive de sa pensée, et s'attacher ensuite à son idée fondamentale. Il ne me paraît pas moins nécessaire de distinguer souvent chez lui là où cesse la raison et où la poésie commence; car M. Schelling est un de ces êtres auxquels la nature a donné plus de goût pour la poésie que de puissance poétique, et qui, incapables de satisfaire les filles du Parnasse, se sont enfuis dans les forêts de la philosophie, et y contractent avec des Hamadryades abstraites les liaisons les plus inféconds. Leur sentiment est poétique; mais l'instrument, la parole, est faible : ils aspirent inutilement vers une forme artistique par laquelle ils puissent communiquer leurs pensées et leurs connaissances. La poésie est à la fois le côté fort et faible de M. Schelling; c'est par là qu'il se sépare de Fichte, autant à son profit qu'à son désavantage. Fichte n'est que philosophe, et sa puissance consiste en dialectique, sa force en démonstrations. Mais c'est là le

côté faible de M. Schelling ; il vit davantage dans les contemplations intuitives ; il ne se sent pas chez lui dans les hautes régions de la froide logique, il s'esquive volontiers dans les vallons fleuris du symbolisme, et sa force philosophique gît dans l'art de construire. Mais cette aptitude est une faculté de l'esprit qu'on trouve aussi souvent chez les poètes médiocres que chez les meilleurs philosophes.

D'après cette dernière indication, il devient clair que M. Schelling, dans cette partie de la philosophie qui n'est qu'idéalisme transcendantal, n'est resté qu'un écho de Fichte, mais que dans la philosophie de la nature, où il disposait des fleurs et des étoiles, il a dû s'épanouir et rayonner. Ses amis s'attachèrent aussi de préférence à ce côté de la philosophie, et le tumulte qui éclata en cette occasion n'était, en quelque sorte, qu'une réaction de la *poétasserie* contre la précédente philosophie abstraite de l'esprit. Comme des écoliers échappés qui ont soupiré tout le jour dans des salles étroites, sous le poids des syntaxes et des chiffres, les élèves de M. Schelling se ruèrent au milieu de la nature, dans le réel parfumé, coloré et resplendissant ; ils poussèrent des cris de joie, se roulèrent en culbutes, et firent un grand tapage.

L'expression « élèves de M. Schelling » ne doit pas non plus être prise ici dans le sens habituel. M. Schelling lui-même dit qu'il n'a voulu fonder qu'une école à la manière des anciens poètes, une école poétique où personne n'est astreint à aucune doctrine, à aucune discipline déterminée, mais où chacun obéit à l'esprit et le révèle à sa manière. Il aurait pu dire aussi qu'il fondait une école de prophètes où les inspirés commencent à prophétiser, selon leur caprice et dans le langage qui leur plaît. C'est ce que firent aussi les disciples que l'esprit du maître avait agités ; les têtes les plus bornées se mirent à prophétiser, chacune dans une langue particulière, et il arriva un grand jour de Pentecôte dans la philosophie.

Les choses les plus sublimes, les plus admirables, peuvent être gaspillées dans des mascarades et dans des niaiseries ; une troupe de misérables fourbes et de paillasses mélancoliques est en état de compromettre une grande idée : c'est ce que nous voyons à propos de la philosophie de la nature. Mais le ridicule que lui a préparé l'école des prophètes ou l'école poétique de M. Schelling ne peut

réellement lui être imputé ; car l'idée de la philosophie de la nature n'est pas dans le fond autre chose que l'idée de Spinosa, le panthéisme.

La doctrine de Spinosa et la philosophie de la nature, telle que M. Schelling l'a exposée dans sa meilleure période, ne sont essentiellement qu'une seule et même chose. Les Allemands, après avoir dédaigné le matérialisme de Locke, et poussé jusqu'à ses dernières conséquences l'idéalisme de Leibnitz, qu'ils trouvèrent également stérile, sont venus à la fin au troisième fils de Descartes, à Spinosa. La philosophie a de nouveau accompli une grande rotation, et l'on peut dire que c'est la même qu'elle a déjà accomplie, il y a deux mille ans, en Grèce. Mais en examinant de plus près ces deux mouvemens, on y découvre une différence essentielle. Les Grecs eurent d'aussi hardis sceptiques que nous : les Éléates ont nié la réalité des choses sensibles aussi nettement que nos modernes idéalistes transcendantaux ; Platon a retrouvé, aussi bien que M. Schelling, le monde de l'esprit dans le monde des faits ; mais nous avons un avantage sur les Grecs, ainsi que sur l'école cartésienne, nous avons un avantage, et voici lequel :

Nous avons commencé notre rotation philosophique par une recherche des sources de nos connaissances, par l'examen de l'intelligence humaine, par la critique de la raison pure de notre Emmanuel Kant.

A propos de Kant, je dois ajouter aux observations précédentes que la seule preuve de l'existence de Dieu qu'il ait laissé subsister, la preuve dite morale, a été culbutée avec un grand éclat par M. Schelling ; mais j'ai déjà remarqué que cette preuve n'est pas d'une force singulière, et que Kant ne l'a peut-être accordée que par bonté d'ame. Le dieu de M. Schelling est le dieu-monde de Spinosa : au moins l'était-il en 1801, dans le second volume du *Journal de Physique spéculative*. Ici Dieu est l'identité absolue de la nature et de la pensée, de la matière et de l'esprit, et l'identité absolue n'est pas la cause du monde, mais elle est le monde-même : elle est donc le dieu-monde. Il n'existe en lui, ni oppositions, ni séparations. L'identité absolue est aussi la totalité absolue. Un an plus tard, M. Schelling a développé son dieu encore davantage,

dans le livre intitulé *Bruno, ou du Principe divin et naturel des chôses.* Ce titre rappelle le plus noble martyr de notre doctrine, Giordano Bruno de Nola, de glorieuse mémoire. Les Italiens prétendent que M. Schelling a emprunté au vieux Bruno ses meilleures pensées et ils l'accusent de plagiat. Ils ont tort, car il n'y a pas de plagiat en philosophie. En 1804, le dieu de M. Schelling parut complètement fini dans un écrit intitulé : *Philosophie et religion.* C'est ici que nous trouvons dans son entier la doctrine de l'*absolu* exprimée en trois formules. La première est la catégorique : l'absolu n'est ni l'idéal ni le réel (ni esprit ni matière), mais il est l'identité de tous deux. La seconde formule est l'hypothétique : quand un sujet et un objet sont en présence, l'absolu est l'égalité essentielle de tous deux. La troisième formule est la disjonctive : il n'y a qu'un seul être, mais cet être unique peut être considéré en même temps, ou tour à tour, comme tout-à-fait idéal, ou tout-à-fait réel. La première formule est toute négative; la seconde suppose une condition plus difficile à comprendre que la proposition elle-même, et la troisième formule est tout-à-fait celle de Spinosa : la substance absolue peut être reconnue comme pensée ou comme étendue. M. Schelling n'a donc pu s'avancer dans la voie philosophique plus loin que Spinosa, puisqu'on ne peut comprendre l'absolu que sous la forme de ces deux attributs, pensée et étendue. Mais M. Schelling abandonne maintenant la voie philosophique, et cherche à arriver par une sorte d'intuition mystique à la contemplation de l'absolu même; il cherche à le contempler dans son point central, dans son essence, où il n'y a ni idéal ni réel, ni pensée, ni étendue, ni sujet, ni objet, ni esprit, ni matière, mais..... que sais-je? moi!

C'est là que cesse la philosophie chez M. Schelling, et que commence la poésie, je veux dire la folie. C'est là qu'il rencontre aussi le plus d'écho chez une foule d'extravagans qui se trouvent fort bien d'abandonner la réflexion calme, et d'imiter en quelque sorte ces derviches tourneurs qui pivotent et tourbillonnent jusqu'à ce que le monde objectif et subjectif échappe à leurs yeux, jusqu'à ce que ces deux mondes se fondent dans un rien blanchâtre qui n'est ni idéal ni réel, jusqu'à ce qu'ils voient quelque chose qui n'est pas visible, entendent ce qui n'est pas sensible, voient

les sons et entendent les couleurs, jusqu'à ce qu'ils conçoivent l'absolu.

Je crois que cette tentative à concevoir intellectuellement l'absolu clot la carrière philosophique de M. Schelling. Un plus grand penseur s'avance maintenant, qui a résumé la philosophie de la nature en un système solide, expliqué par cette synthèse tout le monde des faits, complété les grandes idées de son prédécesseur par des idées plus grandes, qui l'a introduite dans toutes les disciplines, et l'a par conséquent fondée scientifiquement. C'est un élève de M. Schelling qui, après s'être emparé, dans le domaine de la philosophie, de toute la puissance de son maître, a dépassé celui-ci, et fini par le rejeter dans l'obscurité. C'est le grand Hegel, le plus grand philosophe que l'Allemagne ait enfanté depuis Leibnitz. Il ne faut pas demander s'il domine de beaucoup Kant et Fichte. Pénétrant comme le premier, vigoureux comme le second, il possède en outre une tranquillité d'esprit constitutrice, une harmonie de pensée que nous ne trouvons pas chez Kant ni chez Fichte, parce que l'esprit révolutionnaire règne davantage chez ces derniers. On ne peut non plus comparer cet homme à son ci-devant maître M. Joseph Schelling, car Hegel était un homme de caractère; et quoiqu'il ait, comme M. Schelling, prêté au *statu quo* de l'état et de l'église quelques justifications trop préjudiciables, il le fit, lui, pour un état qui rend hommage, du moins en théorie, au principe du progrès, et pour une église qui considère comme son élément vital le principe de libre examen; et il a avoué toutes ses intentions. M. Schelling, au contraire, rampe dans les antichambres d'un absolutisme aussi pratique que théorique, et dans les antres du jésuitisme, il aide à forger des chaines intellectuelles; et puis il veut nous faire croire qu'il est toujours et invariablement le même qu'il fut jadis: il renie même sa qualité de renégat, et à l'opprobre de la défection il ajoute encore la lâcheté du mensonge.

Nous ne le dissimulons pas, aucun motif de piété ou de prudence ne nous engage à le taire : le penseur qui jadis développa le plus hardiment en Allemagne la religion du panthéisme, celui qui proclama le plus haut la sanctification de la nature et la réintégration de l'homme dans ses droits divins, ce penseur s'est fait l'apostat

de sa propre pensée; il a quitté l'autel que lui-même avait consacré; il est rentré dans les étables religieuses du passé ; il est maintenant bon catholique et prêche un dieu extra-mondain, un dieu personnel *qui a eu la folie de créer le monde.* Les vieux croyans peuvent, s'ils le veulent, sonner les cloches et chanter leur *Kyrie eleison* en l'honneur d'une telle conversion.... Cela ne prouve rien pour leur doctrine ; cela prouve seulement que l'homme tourne au catholicisme quand il est vieux et fatigué, que ses forces physiques et spirituelles l'abandonnent, qu'il ne peut plus ni jouir ni penser. Tant de penseurs libres se sont convertis au lit de mort!... Mais du moins ne vous en vantez pas. Ces légendes de conversions appartiennent tout au plus à la pathologie et ne rendraient qu'un mauvais témoignage en faveur de votre cause. Enfin, elles ne prouvent après tout qu'une chose, c'est qu'il vous fut impossible de convertir ces penseurs, tant qu'ils vécurent sains de corps et d'esprit.

Ballanche a dit, je crois, que c'est une loi de la nature que les initiateurs meurent aussitôt après avoir accompli leur œuvre d'initiation. Hélas ! mon cher M. Ballanche, cela n'est vrai qu'en partie, et je pourrais soutenir avec plus de raison que, lorsque l'œuvre d'initiation est accomplie, l'initiateur meurt.... ou se fait apostat. Et peut-être pourrions-nous ainsi adoucir jusqu'à un certain point le jugement sévère que l'Allemagne intelligente porte sur M. Schelling ; nous pourrions peut-être changer en douce commisération ce mépris accablant qui pèse sur lui ; et sa désertion de sa propre doctrine, nous l'expliquerions comme la suite de cette loi naturelle, qui veut que l'homme qui a consacré toutes ses forces à l'expression ou à l'exécution d'une idée, cette tâche une fois accomplie, tombe épuisé dans les bras de la mort ou dans ceux de ses ci-devant adversaires.

Après une semblable explication, nous comprendrons peut-être d'autres phénomènes plus crians de cette époque, qui nous affligent profondément. Nous comprendrons alors pourquoi des hommes qui ont tout sacrifié pour leur opinion, qui ont combattu et souffert pour elle, alors qu'ils ont enfin vaincu, abandonnent cette opinion et passent dans le camp ennemi ! Après une pareille déclaration, je dois aussi faire remarquer que ce n'est pas seulement

M. Schelling, mais bien en quelque sorte aussi Kant et Fichte qu'on peut accuser de défection. Fichte est mort encore assez à temps pour que sa déviation de sa propre philosophie ne fût pas trop éclatante; et Kant a été infidèle à la *Critique de la raison pure*, quand il a écrit la *Critique de la raison pratique*. L'initiateur meurt... ou devient apostat.

Je ne sais comment il se fait que ces dernières lignes agissent d'une manière si mélancolique, si amollissante, sur mon ame, que je ne me sens plus en ce moment la force de consigner ici les autres vérités qui regardent le M. Schelling actuel. Louons donc plutôt le Schelling d'autrefois, dont la mémoire rayonnera éternellement dans les annales de la pensée allemande; car le Schelling d'autrefois représente, tout comme Kant et Fichte, une des grandes phases de notre révolution philosophiqne que j'ai comparée dans ces pages avec les phases de la révolution politique de France. Dans le fait, quand on voit dans Kant la convention terroriste, dans Fichte l'empire napoléonien, on trouve dans M. Schelling cette réaction qui suivit l'empire. Mais ce fut d'abord une restauration dans un meilleur sens. M. Schelling rétablit la nature dans ses droits légitimes, il voulut une réconciliation entre l'esprit et la nature, il chercha à les réunir tous deux dans l'éternelle ame du monde. Il restaura cette grande philosophie de la nature que nous trouvons déjà chez les anciens philosophes grecs, avant Socrate. Il restaura cette grande philosophie de la nature qui, germant sourdement de la vieille religion panthéiste des Allemands, annonça, dès le temps de Paracelse, les fleurs les plus belles, mais fut étouffée par l'introduction du cartésianisme. Hélas! et à la fin il restaura des choses par lesquelles il peut encore être comparé dans le plus mauvais sens à la restauration française. Mais la raison publique ne le souffrit pas plus long-temps; il fut honteusement renversé du trône de la pensée; Hegel, son *major domus*, lui enleva sa couronne et le rasa; et depuis ce temps, Schelling déposé a vécu comme un pauvre frère lai, au milieu des prêtraillons de Munich, ville qui conserve dans son nom allemand son béat caractère, et s'appelle en latin *Monacho monachorum*. C'est là que je l'ai vu errer comme un fantôme avec ses grands yeux pâles et son visage abattu et amorti, image douloureuse d'une royauté déchue. Pour Hegel, il se fit

couronner, et malheureusement oindre aussi quelque peu à Berlin, et il régna depuis lors sur la philosophie allemande.

Notre révolution philosophique est terminée; Hegel a fermé ce grand cercle. Nous ne voyons plus maintenant que développemens et perfectionnemens de la philosophie de la nature. Celle-ci, comme je l'ai déjà dit, a pénétré dans toutes les sciences et y a produit les résultats les plus extraordinaires et les plus grandioses. Il a fallu, comme je l'ai aussi indiqué, supporter en revanche beaucoup de manifestations contrariantes. Tous ces faits se sont produits en si grand nombre et sous tant de formes, qu'il faudrait un livre exprès pour les décrire. C'est ici la partie véritablement intéressante et colorée de notre histoire philosophique. Je suis pourtant convaincu qu'il sera plus utile pour les Français de n'en rien connaître (au moins pour le moment), car ces explications pourraient contribuer à embrouiller encore plus les têtes en France; beaucoup de notions de la philosophie de la nature, détachées de leur ensemble, pourraient faire beaucoup de mal chez vous. Je sais au moins que, si vous aviez connu, il y a quatre ans, une partie de cette philosophie, vous n'auriez jamais pu faire la révolution de juillet. Il fallait, pour cette circonstance, une concentration de pensées et de forces, une généreuse unité, une certaine vertu, une irréflexion suffisante, telle que votre vieille école pouvait seule le permettre. Des données philosophiques qui servent au besoin à justifier la légitimité et la doctrine de l'incarnation, auraient étouffé votre enthousiasme et paralysé votre courage. Je regarde donc comme un fait très important dans l'histoire du monde, que votre grand éclectique, qui voulait alors vous enseigner la philosophie allemande, n'en ait pas compris le premier mot. Son ignorance providentielle fut salutaire à la France et à toute l'humanité.

Hélas! la philosophie de la nature qui, dans mainte région de la science, et surtout dans les sciences naturelles, a produit les fruits les plus magnifiques, a engendré ailleurs l'ivraie la plus nuisible. Pendant que Oken, un des plus grands penseurs et des plus grands citoyens de l'Allemagne, découvrait de nouveaux mondes d'idées et exaltait la jeunesse allemande pour les droits imprescriptibles du genre humain, pour la liberté et pour l'égalité..... hélas! à la même époque, Adam Müller enseignait, d'après les principes de la philo-

sophie de la nature, qu'il fallait parquer les peuples comme des troupeaux.... A la même époque, M. Goerres prêchait l'obscurantisme du moyen-âge, en partant de cette idée philosophique : que l'état n'est qu'un arbre et qu'il doit, dans sa distribution organique, avoir aussi un tronc, des branches et des feuilles, ce qu'on trouvait si admirablement dans la hiérarchie des corporations du moyen-âge... A la même époque, un autre philosophe de la nature, M. Steffens, proclamait le principe en vertu duquel la classe des paysans doit être distinguée de la noblesse parce que le paysan a reçu de la nature le droit de travailler sans jouir, et le noble celui de jouir sans travailler.... Tout récemment, il y a de cela quelques mois, un gentillâtre de Westphalie, maître sot, a publié un mémoire dans lequel il supplie le gouvernement de sa majesté le roi de Prusse d'avoir égard au parallélisme conséquent que la philosophie démontre dans l'organisme du monde, et de faire des séparations politiques plus sévères, vu qu'à l'instar de ce qui se voit dans la nature, où sont les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre, il y a dans la société quatre élémens analogues qui sont la noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans.

Quand on vit bourgeonner de l'arbre philosophique des folies aussi affligeantes, qui s'épanouirent en fleurs empoisonnées; quand on remarqua surtout que la jeunesse allemande, abîmée dans les abstractions métaphysiques, oubliait les intérêts les plus pressans de l'époque, et qu'elle était devenue inhabile à la vie pratique, les patriotes et les amis de la liberté durent éprouver un juste ressentiment contre la philosophie, et quelques-uns ont été jusqu'à rompre avec elle comme avec un jeu frivole et stérile en résultats.

Nous ne serons pas assez sot pour réfuter sérieusement ces mécontens. La philosophie allemande est une affaire importante qui regarde l'humanité tout entière, et nos arrière-neveux seront seuls en état de décider si nous méritons le blâme ou l'éloge pour avoir travaillé notre philosophie en premier, et notre révolution ensuite. Il me semble qu'un peuple méthodique, comme nous le sommes, devait commencer par la réforme pour s'occuper ensuite de la philosophie, et n'arriver à la révolution politique qu'après avoir passé par ces phases. Je trouve cet ordre tout-à-fait raisonnable. Les têtes que la philosophie a employées à la méditation,

peuvent être fauchées à plaisir par la révolution ; mais la philosophie n'aurait jamais pu employer les têtes que la révolution aurait tranchées auparavant. Pourtant n'ayez, mes chers compatriotes, aucune inquiétude, la révolution allemande ne sera ni plus débonnaire ni plus douce, parce que la critique de Kant, l'idéalisme transcendantal de Fichte et la philosophie de la nature l'auront précédée. Ces doctrines ont développé des forces révolutionnaires qui n'attendent que le moment pour faire explosion, et remplir le monde d'effroi et d'admiration. Alors apparaîtront des kantistes qui ne voudront pas plus entendre parler de piété dans le monde des faits que dans celui des idées, et bouleverseront sans miséricorde, avec la hache et le glaive, le sol de notre vie européenne pour en extirper les dernières racines du passé. Viendront sur la même scène des fichtéens armés, dont le fanatisme de volonté ne pourra être maîtrisé ni par la crainte ni par l'intérêt; car ils vivent dans l'esprit et méprisent la matière, pareils aux premiers chrétiens qu'on ne put dompter ni par les supplices corporels ni par les jouissances terrestres. Oui, de tels idéalistes trancendantaux, dans un bouleversement social, seraient encore plus inflexibles que les premiers chrétiens; car ceux-ci enduraient le martyre pour arriver à la béatitude céleste, tandis que l'idéaliste transcendantal regarde le martyre même comme pure apparence, et se tient inaccessible dans la forteresse de sa pensée. Mais les plus effrayans de tous seraient les philosophes de la nature, qui interviendraient par l'action dans une révolution allemande, et s'identifieraient eux-mêmes avec l'œuvre de destruction; car si la main du kantiste frappe fort et à coup sûr, parce que son cœur n'est ému par aucun respect traditionnel; si le fichtéen méprise hardiment tous les dangers, parce qu'ils n'existent point pour lui dans la réalité, le philosophe de la nature sera terrible en ce qu'il se met en communication avec les pouvoirs originels de la terre, qu'il conjure les forces cachées de la tradition, et peut évoquer celles de tout le panthéisme germanique. Alors s'éveille en lui cette ardeur de combat que nous trouvons chez les anciens Allemands, et qui veut combattre, non pour détruire, ni même pour vaincre, mais seulement pour combattre. Le christianisme a adouci jusqu'à un certain point cette brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la

détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattans, l'exaltation frénétique des Berserkers que les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour, hélas! viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. Quand vous entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France, et ne vous mêlez pas de l'affaire que nous ferons chez nous en Allemagne: il pourrait vous en arriver mal. Gardez-vous de souffler le feu, gardez-vous de l'éteindre; car vous pourriez facilement vous brûler les doigts. Ne riez pas de ces conseils, quoiqu'ils viennent d'un rêveur qui vous invite à vous défier de kantistes, de fichtéens, de philosophes de la nature; ne riez point du poète fantasque qui attend dans le monde des faits la même révolution qui s'est opérée dans le domaine de l'esprit. La pensée précède l'action comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre en Allemagne est bien à la vérité allemand aussi : il n'est pas très leste, et vient en roulant un peu lentement; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs, et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est calme, et si vous voyez çà et là quelques hommes gesticuler un peu vivement, ne croyez pas que ce soient les acteurs qui seront un jour chargés de la représentation. Ce ne sont que des roquets qui courent dans l'arène vide, aboyant et échangeant quelques coups de dent, avant l'heure où doit entrer la troupe des gladiateurs qui combattront à mort.

Et l'heure sonnera. Les peuples se grouperont comme sur les gradins d'un amphithéâtre, autour de l'Allemagne, pour voir de grands et terribles jeux. Je vous le conseille, Français, tenez-vous alors fort tranquilles, et surtout gardez-vous d'applaudir.

Nous pourrions facilement mal interpréter vos intentions, et vous renvoyer un peu brutalement suivant notre manière impolie; car, si jadis, dans notre état d'indolence et de servage, nous avons pu nous mesurer avec vous, nous le pourrions bien plus encore dans l'ivresse arrogante de notre jeune liberté. Vous savez par vous-mêmes tout ce qu'on peut dans un pareil état, et dans cet état vous n'y êtes plus... Prenez donc garde! Je n'ai que de bonnes intentions et je vous dis d'amères vérités. Vous avez plus à craindre de l'Allemagne délivrée, que de la sainte-alliance tout entière avec tous les Croates et les Cosaques. D'abord, on ne vous aime pas en Allemagne, ce qui est presque incompréhensible, car vous êtes pourtant bien aimables, et vous vous êtes donné, pendant votre séjour en Allemagne, beaucoup de peine pour plaire, au moins à la meilleure et à la plus belle moitié du peuple allemand; mais lors même que cette moitié vous aimerait, c'est justement celle qui ne porte pas d'armes, et dont l'amitié vous servirait peu. Ce qu'on vous reproche, au juste je n'ai jamais pu le savoir. Un jour, à Gœttingue, dans un cabaret à bierre, un jeune Vieille-Allemagne dit qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Konradin de Hohenstaufen que vous avez décapité à Naples. Vous avez certainement oublié cela depuis long-temps; mais nous n'oublions rien, nous. Vous voyez que, lorsque l'envie nous prendra d'en découdre avec vous, nous ne manquerons pas de raisons d'Allemand. Dans tous les cas, je vous conseille d'être sur vos gardes; qu'il arrive ce qu'il voudra en Allemagne, que le prince royal de Prusse ou le docteur Wirth parvienne à la dictature, tenez-vous toujours armés, demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions, et j'ai presque été effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos ministres avaient le projet de désarmer la France...

Comme, en dépit de votre romantisme actuel, vous êtes nés classiques, vous connaissez votre Olympe. Parmi les joyeuses divinités qui s'y régalent de nectar et d'ambroisie, vous voyez une déesse qui, au milieu de ses doux loisirs, conserve néanmoins toujours une cuirasse, le casque en tête et la lance à la main.

C'est la déesse de la sagesse.

HENRI HEINE.

SONNETS

DE

SHAKSPEARE.

I.

Je viens de parcourir les sonnets de Shakspeare, et je suis étonné, je l'avoue, de l'intérêt de ces poésies si dédaignées aujourd'hui, si peu connues : dans cette lecture rapide, je découvre mille beautés de fond et de détail. On a bien raison de dire qu'il est des livres dont la destinée est malheureuse. Ces sonnets, par exemple, à l'exception de quelques amateurs curieux, personne ne les lit ; personne n'en parle : et pourtant, que leur manque-t-il pour obtenir le rang dont ils sont dignes? d'avoir eu un père qui ait moins de génie. Ce sont des cadets de famille ensevelis dans la gloire de leur aîné.

Quand une fois, d'après votre début ou vos succès, le public vous a classé dans telle ou telle spécialité, il n'y a pas à appeler

de son jugement. Vous croyez faire admirer votre souplesse en changeant de manière ou de genre? Vraiment oui! le public prendra la peine de modifier son opinion tous les matins! il a tout au plus trouvé le temps de s'en former une sur vous, et vous attendez son avis sur chacun de vos ouvrages! On est homme d'affaires, homme du monde; on a ses intérêts et ses plaisirs; on lit, parce qu'il est de bonne compagnie de se tenir au courant, et qu'il faut pouvoir, au besoin, placer son mot dans la conversation; mais on n'a ni le loisir, ni la patience de s'enterrer vivant dans vos livres; chaque écrivain se juge d'ensemble et une fois pour toutes; aux érudits la loupe et les détails. Shakspeare est auteur dramatique: on ne lit pas ses sonnets, qui auraient suffi pour immortaliser M. Smith ou M. Brown.

Ce n'est pas, toutefois, que je veuille les mettre au-dessus de ceux de Pétrarque. Les amours mystiques et profondes du poète italien, la mort de sa maîtresse, tout concourt à mieux inspirer son génie, à donner à ses élégies un aspect plus sérieux, plus grave, plus dramatique. Sa langue elle-même, plus belle et plus sévère de formes, est bien plus propre que la langue anglaise à un genre de poésie qui tire une partie de son mérite de la rigueur même de ses lois; mais si la première place reste à Pétrarque, qui osera disputer la seconde à Shakspeare? Sera-ce Ronsard, tout réhabilité qu'il soit?

D'ailleurs l'intérêt biographique de ces poésies ne devrait-il pas suffire à les préserver de l'oubli? Le plus grand génie des temps modernes est aussi celui dont on connaît le moins la vie. Aujourd'hui, à trente ans, nos hommes de lettres ont déjà publié leurs œuvres complètes. Les journaux leur délivrent, sous forme d'articles biographiques, des passeports pour l'immortalité; la lithographie se charge du signalement: air inspiré, taille moyenne, front énorme; enfin la postérité n'en perdra rien, elle peut être tranquille. Mais il n'en était pas ainsi du temps de Shakspeare: à cette époque barbare, on ne visait pas plus à l'effet dans sa conduite que dans ses ouvrages; avait du génie qui pouvait, mais on n'ouvrait pas pour cela sa porte au public; on vivait tranquillement chez soi, sans fracas; on faisait des chefs-d'œuvre au coin de son feu, et on laissait même à d'autres le soin de les recueillir et de les imprimer.

Aussi, que savons-nous de Shakspeare? Bien peu de chose : le rang de son père, premier magistrat de Stratford sur Avon, puis marchand de laines; son mariage, à dix-sept ans, avec la fille d'un riche laboureur nommé Hataway; son procès avec sir Thomas Lucy, sur les terres de qui il tue un daim à la chasse; sa fuite à Londres, où de gardeur de chevaux à la porte du théâtre, il devient comédien de second ordre, puis auteur sans égal; enfin, au milieu de sa plus grande gloire, son retour dans son humble pays, où il meurt à cinquante-trois ans. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de ce merveilleux génie, si admirable de modestie et de simplicité; et dans cette disette de renseignemens, comment les biographes ont-ils pu négliger des sonnets qui, s'ils n'ajoutent pas précisément de nouveaux faits au petit nombre de ceux déjà connus, révèlent du moins une partie intime de cette belle ame, où l'on trouve l'histoire de ses amours pendant plusieurs années avec une femme qu'il a la délicatesse de ne pas nommer une seule fois, même par son nom de baptême? car, malheureusement encore pour notre curiosité, la littérature cynique n'était pas à la mode de son temps : Jean-Jacques Rousseau n'avait pas donné l'exemple, si bien suivi de nos jours, de faire les confessions des autres sous prétexte d'écrire les siennes.

Ils ignorent sans doute, les biographes, que ces sonnets ne sont pas, comme on pourrait le croire, des poésies détachées et sans suite entre elles, que ce sont autant de strophes d'un poème amoureux.

En vérité, je veux faire avec ces sonnets un roman intitulé *les Amours de Shakspeare*, un petit livre comme *Simple Histoire*, de Mrs. Inchbald, qui plaise par la sobriété, sans un grand intérêt d'incidens et de péripéties, dont les événemens ne se révèlent au lecteur que par la nuance des sentimens, qui attache par le développement gradué d'une passion timide dans ses espérances, discrète dans son bonheur, résignée dans ses peines, avant tout et toujours désintéressée. Son histoire est celle de bien des amours, j'allais dire de tous. Il aime, il supplie, il obtient, il est trompé; puis les brouilles, puis les raccommodemens; tout cela, sans doute, n'est pas bien neuf, mais la nature, qui seule est bonne, dit Pascal, est toute familière, toute commune. — Voyons donc.

Dans les premiers sonnets, notre amant s'efforce, avec la bonhomie la plus ingénieuse, de prouver à celle qu'il aime que sa beauté n'est qu'un dépôt qu'elle doit transmettre à un autre elle-même; que la nature lui a prodigué ses dons comme à un type destiné à reproduire d'autant plus de copies.

— Dear my love, you know
You had a father; let your son say so.

« Mon amour, vous savez que vous avez eu un père; que votre fils puisse en dire autant. »

Tout, dans la création, lui sert à l'appui de son argument : l printemps, le soleil, l'hiver, la musique surtout, dont les sons, qui se marient harmonieusement, l'invitent à se marier aussi. Elle ne doit pas compter sur les vers de son amant pour vivre à jamais. Quand même ils iraient à la postérité, comment peindre toutes ses graces, toutes ses perfections? Et s'ils y réussissaient, on les accuserait d'exagérer, tandis qu'un enfant d'elle serait leur justification; elle vivrait deux fois dans cet enfant et dans ces vers.

Ici finira la première partie du roman. Le raisonnement, que le désir rendait si subtil, fait place à de pompeux éloges de son amante, à une noble assurance en lui-même.

— Temps destructeur, écrase les griffes du lion... brûle l'éternel phénix dans son sang... attriste et rejouis les saisons dans ton vol... mais épargne mon amour, comme un modèle de beauté pour les générations qui se succèdent; ou plutôt je te brave, ô vieux Temps! En dépit de toi, mon amour, dans mes vers, vivra toujours jeune! — L'hymne succède à la prière; tout porte à croire que sa maîtresse a cédé à la puissance de ses argumens. L'amour heureux est emphatique! Mais tout à coup le bon goût du poète, son sens droit, reparaissent. Il ne la comparera pas, comme font d'autres muses, à la lune et au soleil, aux trésors de la terre et des mers.

O let me, true in love, but truly write!

« Oh! vrai dans mon amour, que mon langage aussi ne soit que vrai! »

Puis, soudain, la crainte lui revient que sa franchise ne déprécie

sa maîtresse, et il s'écrie : « Pourtant, croyez-moi, elle est aussi belle que pas une enfant de femme.... Mais à quoi bon vanter ce que je ne veux pas vendre? »

Son bonheur dure jusqu'au trente-deuxième sonnet. Voilà pourtant ce que c'est que le bonheur! surtout le bonheur d'aimer et d'être aimé, le plus doux de tous et le plus court! On n'a pas plus tôt fait quatorze sonnets, que voilà déjà que les chagrins arrivent! Dans le trente-troisième il commence à se plaindre que le soleil qui l'éclairait a voilé sa face; le trente-quatrième débute par les reproches de l'amant, puis viennent les regrets de la maîtresse; — mais le chagrin de l'offenseur n'est qu'un faible soulagement pour celui qui porte la lourde croix de l'offense. — Pourtant, ce sont des perles que répand ton amour, elles ont assez de prix pour racheter tout péché. — Ce sonnet, à lui tout seul, n'est-ce pas une scène charmante? ces reproches de l'amant blessé, le repentir de la jeune femme qui, croyons-le cette fois, n'a été qu'un peu coquette et légère; sa promesse, à deux genoux s'il le faut, de ne plus retomber dans la même faute; le jeune homme persistant tant qu'il peut dans son ressentiment et s'excitant à la fermeté, mais ne pouvant résister à la vue des larmes de celle qu'il aime, et la relevant pour la presser sur son cœur, n'est-ce pas là un délicieux chapitre de roman? et ne vous revient-il pas à la mémoire cet air ravissant de Zerlina, *Batti, batti, o bel Mazetto,* dans le *Don Juan* de Mozart? N'est-il pas touchant de le voir, dans le sonnet suivant, occupé à la consoler de cette faute, ingénieux à la réconcilier avec elle-même? Hélas! hélas! les quarante-unième et quarante-deuxième nous apprennent que c'est son jeune ami qui a rendu sa maîtresse infidèle! Ce coup si sensible, il le reçoit avec une résignation cent fois plus attendrissante que toutes les fureurs ordinaires en pareil cas : —Vous vous aimez, leur dit-il, parce que vous savez que je vous aime tous deux. — Dans le quarante-troisième, une seule particularité utile à compléter son portrait : plus je cligne des yeux et moins je vois...

Ici, dans mon roman, le récit devra un moment s'interrompre. Les voilà séparés; elle est partie; lui-même part aussi plus tard. Où sont-ils allés l'un et l'autre? quel motif les a forcés de se quitter? On ne sait; mais que nous importe, à nous? L'essentiel, c'est qu'ils

ne sont pas brouillés; elle lui a laissé son portrait, et il lui écrit : — Soit, quelques lettres varieront la forme et rompront la monotonie de la narration.

Pendant cette absence, toujours la même douceur, la même résignation : — Esclave triste, je ne pense à rien, si ce n'est au bonheur de ceux avec qui vous êtes. — Mais on voit qu'il souffre : — Je suis fait pour attendre, quoique attendre soit l'enfer; — il se sent vieillir; il devient pessimiste; tout ce qu'il voit le fatigue et le dégoûte, et il voudrait en finir avec tout cela, n'était que mourir ce serait laisser son amour seule. Ce sonnet, le soixante-sixième, dans lequel il sonde les plaies éternelles de toute société, est plein d'énergie et d'originalité; il ne redoute aucun parallèle; je regrette de n'en pouvoir donner ici une idée, je craindrais de le gâter par trop en le traduisant; mais cette pensée de mort le poursuit, et elle se reproduit dans le soixante-onzième sonnet, non plus comme un désir, mais comme un événement possible.

Moi mort, ne me pleurez que tant qu'au sein des airs
La cloche, à la voix sombre, annoncera qu'une ame
Au céleste foyer a rapporté sa flamme,
Qu'un cadavre de plus habite avec les vers.

Par pitié pour tous deux! si vous lisez ces vers,
Oubliez-en l'auteur : on le raille, on le blâme;
Et combien j'aime mieux l'oubli que je réclame,
Que si penser à moi rendait vos jours amers!

Oui, si vous les lisez, ayez bien soin de taire
Un nom qui doit dormir avec moi dans la terre;
Que je sois par la mort de votre amour exclus;

Car j'aurais trop de peur qu'épiant chaque larme
Ce monde si sensé de moi se fît une arme
Pour vous blesser au cœur quand je n'y serai plus.

Il paraît que ces idées tristes lui ont valu quelques témoignages de tendresse; car, dans le soixante-treizième, où il se dit vieux, il ajoute : — Et tu ne m'en aimes que mieux, aimant ce qu'il te faudra perdre avant peu. — Dans le suivant même, il la console en lui

disant qu'elle conservera, s'il meurt, la meilleure partie de lui, ses sonnets; que son corps n'est que poussière...

Mais quand les amans vivront-ils en paix? quand les femmes cesseront-elles d'être coquettes? D'autres poètes adressent à sa maîtresse l'hommage de leurs vers, et sont mieux accueillis que notre pauvre jaloux ne voudrait. Il s'efforce d'abord de la prémunir contre leurs paroles dorées; ils sont plus habiles, lui dit-il, mais moins amoureux. S'il est peu fécond (peu fécond, grand Dieu! il en était à son quatre-vingt-troisième sonnet: jusqu'où va l'exigence des femmes!), c'est qu'il a de bonnes pensées, pendant que d'autres écrivent de bonnes paroles. — Mais il a beau faire, ses raisonnemens ne prévalent pas; la flatterie, la nouveauté, triomphent, et il lui adresse un adieu touchant; il lui promet d'excuser à tous les yeux son inconstance par le récit de mille torts dont il se chargera. Si elle doit le haïr d'ailleurs, il aime mieux que ce soit maintenant qu'il est en butte aux outrages de la fortune. Mais je m'intéresse si vivement à notre amoureux, que sa tristesse me fait mal; sautons vite quelques sonnets pour les retrouver réconciliés. Elle a été absente tout l'été et tout l'automne; mais comment jouir loin de toi de la belle saison?

Thou away, the very birds are mute;
Or if they sing, tis with so dull a cheer
That leaves look pale, dreading the winter's near.

« Loin de toi, les oiseaux même sont muets; ou s'ils chantent, c'est une gaieté si triste, que les feuilles pâlissent, craignant l'approche de l'hiver! »

Un amant réconcilié avec sa maîtresse est tout entier à son bonheur le premier jour; — le lendemain il jette un regard sur ses souffrances passées, et ce contraste lui rend le présent plus doux. — Le lendemain commencent les récriminations; il se plaint à sa maîtresse de toutes les larmes qu'elle lui a fait verser; — le lendemain les reproches continuent; plus on a eu de chagrins, et plus cette petite vengeance semble innocente et permise; mais aussi plus la femme a eu de torts, et moins elle en veut entendre parler; aussi n'est-on jamais plus près de se brouiller que le quatrième jour d'un

raccommodement. Mais heureusement, ici la femme est une tacticienne habile, plus habile peut-être que je ne le voudrais pour l'équilibre de mon roman. Que fait-elle pour couper court? elle reprend l'offensive ; elle accuse notre amoureux de refroidissement : l'amour n'inspire plus sa muse comme autrefois. Naïf et plein de candeur, notre bon poète s'exténue-t-il à lui prouver qu'il l'aime plus que jamais, qu'elle ne doit pas se fier à une vaine apparence, la rusée, dès qu'elle le voit sur la défensive, ne s'arrête plus ; elle l'accuse de fausseté, d'inconstance, de trahison ; et alors il faut voir le pauvre amant rechercher à grand'peine la moindre peccadille, et demander grâce avec un repentir et une contrition capables de racheter les plus grands crimes. Ne semble-t-il pas entendre cette pauvre victime des animaux malades de la peste?

.... J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet !

Ici l'analogie cesse : la femme ne voulait que rétablir entre eux la balance; le raccommodement se fonde plus solide sur des torts réciproques. Alors l'hymne revient; mais la satire s'y mêle : car si l'amant pardonne à sa maîtresse, le poète garde rancune à ses confrères. De là ce sonnet qui ne manque pas d'*actualité*, comme on dit aujourd'hui dans un style que je déteste :

Ma maîtresse a des yeux moins vifs que le soleil;
Son sein, près de la neige, est très brun, je l'avoue;
J'ai vu bien des œillets panachés, mais sa joue
A ces fleurs rouge et blanc n'a rien qui soit pareil.

Ses lèvres du corail n'ont pas l'éclat vermeil,
Nulle abeille abusée à l'entour ne se joue;
Vénus, à son aspect, n'a jamais fait la moue;
Le jour, pour se lever, n'attend pas son réveil.

Je n'ai pas vu marcher la reine de Cythère;
Quand ma maîtresse marche, elle foule la terre.
Son parler, qui me plait, d'un luth n'a pas les sons;

Son haleine n'a point les parfums d'une rose :
Et pourtant mon amour, confrères, je suppose,
Vaut bien tous les objets de vos comparaisons.

Vous croyez peut-être que, bien corrigés, nos deux amans vont rester unis à tout jamais; hélas! non. Les chagrins reviennent à tire-d'aile. Le meilleur de ses jours est passé! Il l'engage à ne pas le désespérer, de peur qu'il ne devienne fou et ne s'emporte jusqu'à médire d'elle; et comme elle ne tient pas compte de son avis, la menace se réalise en partie; notre amoureux critique et reproche. Mais nous qui le connaissons, nous savons que cela ne peut durer, et bientôt, en effet, il lui adresse ce sonnet si plein de délicatesse et de sensibilité :

Comme une ménagère active, s'il s'enfuit
Quelqu'un de ses sujets, hâtant son pied de l'aile,
Met son enfant par terre, et court droit au rebelle
Qui va d'un pas plus prompt, sentant qu'on le poursuit;

Tandis qu'abandonné, l'enfant craintif la suit,
Cherche à la rattraper, lui tend les bras; mais elle,
Tout entière au désir de ravoir l'infidèle,
Laisse pleurer son fils, qui l'appelle à grand bruit.

Ainsi tu cours après celui qui t'a séduite;
Et moi, ton pauvre enfant, je me traîne à ta suite!
Mais retourne vers moi lorsque tu l'auras pris.

Comme une tendre mère, un doux baiser, sois bonne;
Et je vais prier Dieu qu'à tes vœux il le donne,
Si tu reviens à moi pour apaiser mes cris.

Cette prière si attendrissante ne produit aucun effet, et cette fois le voilà complètement révolté : son amour est une fièvre! il déraisonnait! il a juré qu'elle était belle, éblouissante, elle qui est

noire comme l'enfer, sombre comme la nuit. — Puis il retombe encore; puis enfin, il termine par ce cri d'amour et de haine, qui résume les deux sentimens qui luttent dans son cœur : J'aime ce que les autres abhorrent. Si ton indignité m'a inspiré de l'amour, je n'en suis que plus digne d'être aimé de toi!

Mais, grand Dieu! qu'aperçois-je en relisant quelques-uns des premiers sonnets? Lui au lieu d'elle! Presque tous sont dans le style direct, vous et toi : est-ce que je me serais trompé? est-ce que ces sonnets seraient adressés à un homme? Shakspeare! grand Shakspeare! te serais-tu autorisé de l'exemple de Virgile?

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim.

Imagination, réalité, quand cesserez-vous d'être en guerre et face à face avec l'histoire, l'impitoyable histoire? que va devenir mon pauvre petit roman?

II.

Mon premier paragraphe contenait un roman sur les sonnets de Shakspeare; en voici maintenant l'histoire, puisque je l'ai promise: mais franchement je désire que la fiction n'ait point laissé de place à la réalité dans l'esprit de mes lecteurs. Quant aux amis rigoureux de la vérité, qui seraient disposés à juger sévèrement la fantaisie à laquelle je me suis laissé aller, qu'ils me permettent de dire, pour ma justification, que ce roman a été de l'histoire en Angleterre pendant plus d'un demi-siècle, que Gildon, qui réimprima ces sonnets en 1710, les donne comme ayant tous été composés par Shakspeare à la louange de sa maîtresse, et que le docteur Sewell, en 1728, dit, dans la préface de son édition, revue et corrigée, des œuvres du poète, page 7, que « une jeune muse doit avoir une maîtresse pour éveiller son imagination, rien n'étant plus propre à élever l'ame aux régions de la poésie que la passion de l'amour. »

La patrie même de Shakspeare partageait donc l'erreur volon-

taire de mon premier chapitre, lorsqu'en 1780 Malone publia, dans son supplément à l'édition de 1778, ses notes et celles de trois de ses amis sur les sonnets en question. Ces trois amis étaient Steevens, Tyrwhitt et le docteur Farmer. Tous s'accordent à croire que plus des deux tiers de ses poésies sont adressés à un homme. Mais quel est cet homme? Ici leur avis diffère.

Le docteur Farmer prétend que c'est William Harte, neveu de notre poète, et il appuie son opinion sur la mystérieuse dédicace que Thomas Thorpe mit en tête de ces sonnets lorsqu'il les publia en 1609.

To the only begetter
Of these ensuing sonnets
Mr. W. H.
All happiness
And that eternity promised
By our ever-living poet
Wisheth the
Well-wishing adventurer
In setting forth.

T. T.

Son interprétation repose sur deux ou trois erreurs faciles à prouver. Accordons que les initiales W. H. signifient William Harte, il n'y a pas de raison sérieuse de croire le contraire; mais pourquoi le docteur entend-il par *the only begetter* la seule personne à qui ces sonnets aient été adressés? Skinner, Johnson, Chalmers, ont tous réfuté victorieusement cette traduction, et ont prouvé que le sens véritable était : le seul qui ait réussi à procurer ces sonnets au libraire; et en effet, toute discussion grammaticale sur le mot *begetter* mise de côté, ne suffit-il pas, pour convaincre le docteur Farmer de méprise, qu'une partie, au moins, de ces sonnets soient incontestablement adressés à une femme? Mais un fait qui mine entièrement cette hypothèse, c'est qu'on lit dans le registre de la paroisse de Stratford sur Avon, que William, fils aîné de William Harte, qui épousa Jeanne, sœur de Shakspeare, fut baptisé le 28 août 1600; et par conséquent il n'était pas même né, que la plus grande partie de ces poésies étaient déjà composées. Je vois

bien ce qui a induit notre savant en erreur. C'est l'envie de justifier le style passionné du poète par des affections de famille; mais illusion pour illusion, autant valait ne pas soulever cette question de sexe.

Laissons de côté Tyrwhitt, qui, fondant sa conjecture sur un vers du vingtième sonnet,

A man in hew all Hews in his controlling,

conclut de ce que, dans la vieille édition, la première lettre de ce mot Hews est écrite en capitale, que les deux initiales W. H. veulent dire William Hughes, attendu que la prononciation des deux mots est la même. Mais cette supposition, qui n'a d'autre base que cette lettre capitale, est d'autant moins admissible que l'on trouve plus d'un exemple de l'emploi des capitales dans une intention purement emphatique.

Quant à Steevens, qui, en 1766, n'avait joint à la réimpression des sonnets de Shakspeare aucune observation sur leur origine, il se hasarde, dans le supplément de Malone, à déclarer purement et simplement, par une note du vingtième sonnet, que sa conviction est que ce sonnet est adressé « *to a male object.* »

Enfin Malone, dans le même supplément, ajoute que, quel que soit l'homme à qui Shakspeare ait écrit ces sonnets, il y en a cent vingt qui lui sont adressés; que les vingt-huit autres le sont à une femme.

On commençait à être d'accord sur le sexe; mais voici venir, en 1797, George Chalmers qui, dans son « apologie en faveur des croyans aux papiers de Shakspeare, » essaie de remettre tout en question, en prétendant que ces sonnets sont adressés par Shakspeare, à qui? à la reine Élisabeth! Le *male object*, incontestable dans maint passage, ne le déconcerte nullement : c'est, selon lui, qu'Élisabeth étant reine, on s'adressait à elle, comme monarque, dans un langage strictement applicable au sexe masculin; mais cette métamorphose, qui peut être admise dans le style politique, comment la supposer lorsqu'il s'agit de sonnets amoureux, sans parler de mille détails qui font trébucher à chaque pas cette ingénieuse et très fausse interprétation? Passe pour vierge, mais homme!

A qui donc Shakspeare a-t-il adressé ces inconcevables sonnets? Ce n'est ni à William Hughes qui ne présente d'autres titres qu'une équivoque, ni à William Harte qui n'était pas né, ni à la reine Élisabeth, quoi qu'en dise Chalmers.

Voyons si la conjecture suivante est acceptable.

Selon M. Nathan Drake, le sujet des sonnets, depuis le premier jusqu'au cent vingt-sixième inclusivement, c'est lord Southampton, et il faut reconnaître à ce candidat plus de titres qu'aux précédens.

Son avocat commence par attaquer de front, avec autant d'adresse que d'audace, la principale objection, ces termes de *lover* et de *love*, amant et amour, que l'on rencontre à chaque page. Il prouve par des exemples que, du temps de Shakspeare, ces expressions étaient employées dans l'amitié; que Ben-Johnson se dit le « *lover* » de Camden, et qu'à la fin d'une lettre adressée au docteur Donne, il écrit qu'il est son « *ever true lover*; » que Drayton donnant le même sens à ce mot, dans une lettre à Drummond de Hawthornden, l'informe que M. Joseph Davis est *in love* avec lui; que Shakspeare, dans ses drames, emploie souvent ce terme pour exprimer des relations d'amitié; que Portia, entre autres, dans le *Marchand de Venise*, dit, en parlant d'Antonio :

« This Antonio
Being the bosom *lover* of my lord. »

et que, dans *Coriolan*, Ménénius s'écrie :

« I tell thee, fellow
Thy general is my *lover*. »

Puis, lorsqu'il croit avoir prouvé suffisamment que *lover* et *love* ne veulent dire qu'ami et amitié, il établit les prétentions de son client sur une double base : 1° une dédicace à l'honorable Henri Wriothesly, comte de Southampton, et baron de Tichfield, laquelle se trouve en tête du poème de *Tarquin et Lucrèce*, et qui commence ainsi : « L'amitié (*the love*) que je voue à votre seigneurie est sans fin; » 2° un sonnet, le 26e « Lord of *my love*, to whom in vassalage. »

Et il faut convenir, avec M. Drake, que, non seulement l'auteur emploie, dans sa prose aussi bien que dans ses vers, le même langage *amoureux*, mais encore que l'on remarque dans l'ensemble de ces deux citations, dont je n'ai donné ici que le commencement, une conformité évidente de sentimens et d'expressions.

C'est donc lord Southampton que Shakspeare, dans les dix-sept premiers sonnets, exhorte à se marier. Cependant, de 1594 à 1599, notre jeune lord était, comme chacun sait, l'admirateur passionné *de la belle mistress Varnon*. Sans doute; mais rappelons-nous aussi que la reine désapprouva formellement cette passion du jeune comte, qui deux fois se vit forcé d'abandonner sa maîtresse, par déférence pour la volonté de sa capricieuse souveraine.

Lord Southampton avait vingt-un ans lorsque les charmes d'Élisabeth Vernon le blessèrent au cœur. Shakspeare était alors en grande faveur, en grande intimité auprès de lui, ainsi que le prouve la dédicace de *Lucrèce*. Le comte, indigné de cette intervention de la reine dans ses amours, jura probablement, comme un amant ne manque jamais de faire en pareille occasion, que, s'il ne pouvait pas épouser l'objet de son choix, il mourrait célibataire; voilà pourquoi le poète combat ce vœu prématuré de célibat, en l'engageant à faire un choix quelconque; et s'il ne prolonge pas ses instances au-delà de dix-sept sonnets, c'est que le comte, à son retour du continent en 1598, avait pris le parti d'épouser sa maîtresse, en dépit de la reine, et que par conséquent cette résolution coupait court à tout raisonnement, et voilà pourquoi Jaggard n'osa publier aucun de ces dix-sept sonnets dans son édition de *Passionate Pilgrim* en 1599, à une époque où Southampton et sa femme étaient détenus en prison par Élisabeth, qui les punissait de leur union clandestine.

Ici notre commentateur, après avoir établi le sexe par plusieurs exemples dont le dernier est concluant, s'efforce de démontrer, par diverses relations, que la passion de Shakspeare pour lord Southampton n'était rien de plus qu'une ardente amitié et une adoration intellectuelle, « *religious love*, » comme dit le poète lui-même, et que dans cet attachement on remarque un respect qui ne peut s'expliquer que par le rang élevé de celui qui en était l'objet.

Quant aux vingt-six derniers sonnets, sur lequel nombre quatre sont sans application déterminée, nous sommes tous d'accord; ils sont incontestablement adressés à une femme. M. Drake en trouve une preuve de plus dans la forme même du sonnet qui les précède, et qui n'est plus, comme les autres, en rimes croisées; mais l'argument est subtil : je ne suis pas bien convaincu que Shakspeare ait adopté un mode différent de versification pour ce sonnet, dans l'intention de le placer comme un mur de clôture entre deux propriétés, et je crois que le commentateur aurait abandonné cette idée, s'il s'était souvenu que le cent quarante-cinquième offre aussi un exemple d'un changement, sinon de rimes, au moins de mesure. C'était d'ailleurs un soin superflu; pas une réclamation ne s'élevait à l'encontre; pourquoi ne pas se hâter de sortir de cette voie obscure et pénible, et arriver enfin où nous pourrons ralentir le pas et jouir, à la clarté du jour, de toute la beauté d'une route, trop courte il est vrai, mais facile et fleurie? Sans doute, on peut trouver à redire au sujet même de ces poésies : Shakspeare est marié, il est père de famille; mais où est sa femme? vivent-ils ensemble? pourquoi même ne serait-ce pas à elle que s'adressent ces vers? et quand ce serait quelque actrice peut-être qui aurait entouré de ses séductions la vertu de notre poète, M. Drake, me disais-je, qui révère Shakspeare au point d'avoir entrepris d'expliquer les étranges sonnets qui forment la première et la plus grande partie du recueil, chez qui tout annonce d'ailleurs un caractère tolérant et plein d'indulgence, saura bien justifier ce grand homme tout en ménageant la morale. Une femme, telle noire qu'elle soit, doit toujours être moins embarrassante, pour le commentateur, que le respectable blondin tant et si ingénieusement justifié plus haut. Mais point du tout, l'avocat a épuisé toute son éloquence, toutes ses ruses, dans sa première cause; peu s'en faut qu'il ne déserte entièrement celle-ci, et que même il ne se tourne contre son client. « En vérité, dit-il, nous voudrions que ces derniers sonnets n'eussent jamais été publiés, ou qu'on pût prouver que celle qui en est le sujet n'a point existé, que ce n'est qu'une pure fiction. Nous sommes d'autant plus disposés à les considérer sous ce point de vue, que cette faute serait une tache unique dans la vie de Shakspeare. Il est d'ailleurs fort improbable qu'aucun poète (c'est

un Anglais qui parle) confessât jamais si publiquem ent sa culpabilité, son amour illégitime pour une femme si indigne de lui. »

Que la publication de ces sonnets ne soit pas du fait de Shakspeare, d'accord, et j'étendrai la concession à l'ensemble du recueil, aux premiers aussi bien qu'aux derniers; mais que sa maîtresse soit un être de raison, ma complaisance pour les idées de M. Drake ne va pas jusqu'à partager celle-ci. Je respecte la morale autant qu'un autre : quant à Shakspeare, personne ne l'admire ni ne l'aime plus que moi; mais en vérité, parce qu'il n'y a qu'un reproche à lui faire, doit-on à toute force l'en disculper? Pourquoi l'homme vertueux, comme l'homme de génie, ne se rapprocherait-il pas de notre nature par quelque légère imperfection? Serait-il faux de dire que nous aimons mieux les voir de chair et de sang comme nous sommes? Et même, puisque me voilà en veine de franchise, pourquoi ne confesserais-je pas que Shakspeare entraîné, malgré qu'il en ait, par une passion invincible pour une femme qui ne mérite pas un tel amour et qui froisse impitoyablement ce cœur si sensible, ne me semble pas aussi coupable que le fait M. Drake avec sa justification; que lorsque j'entends ce grand homme, se plaignant des infidélités de sa maîtresse, se comparer à un enfant qui pleure pour que sa mère le reprenne dans ses bras : il me paraît mille fois plus grand, mille fois meilleur que toutes les prudes mâles et femelles de l'Angleterre? Mais laissons de côté toutes ces discussions de personnes : je veux profiter de l'espace qui me reste pour examiner ces poésies sous un autre point de vue.

Le goût de la poésie italienne, et par suite du sonnet, se répandit en Angleterre sous le règne d'Henri VIII. Vingt-cinq ans au moins avant la naissance de Shakspeare, Wyat avait écrit nombre de sonnets, dans lesquels il avait suivi assez exactement le modèle italien; mais c'en est à peu près le seul mérite : ils sont fort médiocres et bien au-dessous de ceux de Surrey, son noble et malheureux ami, qui, moins sévères de formes, rachètent cette irrégularité par des qualités d'un plus haut prix, par la pureté, la simplicité, le charme de l'expression, par une sensibilité pleine de naturel, par un pittoresque plein de vie.

Les sonnets de Thomas Watson, n'en déplaise à Steevens qui

les trouve plus élégans que ceux de Shakspeare, leur sont de beaucoup inférieurs et ne peuvent pas même être comparés à ceux des contemporains de notre grand poète.

En 1591, Sidney publia, sous le titre d'*Astrophel et Stella*, une suite de sonnets dont la seule qualité n'est pas une observation scrupuleuse de la forme de Pétrarque; et n'était que traduction est trahison, comme j'ai bien peur qu'on ne l'ait remarqué dans mon premier paragraphe, j'aurais cité le quatre-vingt-unième, sur le baiser, qui, dans son vieux langage, est plein de délicatesse et de charme.

L'année suivante, Daniel fit paraître sa *Délia*, qui est loin d'être sans mérite, et qui eut d'autant plus de copistes que les cinquante-sept sonnets dont elle se compose sont, excepté deux, moins des sonnets que des stances élégiaques, et que l'imitation en était d'autant plus facile.

La *Diana* de Constable, qui fut imprimée en 1594, fut bien vite éclipsée par les *Amoretti* de Spenser, qui eut, entre autres mérites, celui d'avoir inventé une forme de sonnets assez savante, et qui pourtant n'est pas celle des sonnets italiens : son sonnet se compose de trois quatrains en rimes croisées; le dernier vers du premier quatrain rime avec le premier du second, et le dernier du second avec le premier du troisième, le tout terminé par deux vers rimant ensemble.

Entre Spenser et Drayton, le prédécesseur immédiat de Shakspeare, je citerai pour mémoire quelques petits poètes, Percy, Barnes, Barnefielde, Griffin, Smith, etc.; puis des écrivains d'un ordre supérieur qui, sans avoir composé des recueils de sonnets, en semèrent çà et là leurs ouvrages, tels que Googe, Gascoigne, Raleigh, Breton et Lodge.

Les sonnets de Drayton, qui sont au nombre de soixante-trois, et qu'il publia en 1605, in-8°, sous le titre d'*Idées*, sont écrits pour la plupart sur le modèle de ceux de Daniel; la versification en est facile et le sentiment naturel, mais en somme ils sont assez peu poétiques et visent trop à un esprit de mauvais aloi.

Quant à Shakspeare, son modèle ce fut Daniel; car je ne suis pas de ceux qui croient que les hommes de génie nous tombent des nues, et qu'on ne peut pas suivre leur filiation. Dans un con-

temporain, nous voyons les plus petits détails; il tient de celui-ci par tel endroit, il se rapproche de celui-là par tel autre; mais à quelques siècles de distance, la clarté de ces astres éteint leurs satellites, et ils nous semblent rouler isolés dans leur sphère glorieuse. La forme des sonnets de Shakspeare est celle des sonnets de Daniel; dans l'un comme dans l'autre, on peut remarquer un penchant aux pensées abstraites et à de fréquentes répétitions de mots. Quant à l'affectation de langage, Shakspeare la partage avec ses prédécesseurs et ses contemporains, et s'il est maniéré parfois, c'est, on peut le dire, naturellement; car c'était ainsi que parlaient les Anglais de son époque, et cet amour pour les jeux de mots, ce style alambiqué, d'où leur était-il venu, si ce n'est de l'Italie avec cette admirable littérature qui donna naissance à la leur? *Concetti* est un mot italien, et Shakspeare fait encore moins de calembourgs sur *Will* (volonté), abréviation de William, que Pétrarque sur le nom de sa Laure; et, à ce sujet, qu'on me permette, en finissant, deux mots sur ce reproche éternel de mauvais goût que j'ai vu si souvent jeter à la tête de Shakspeare et de Pétrarque. Comment se fait-il que ce soient précisément les plus grands génies qui, au dire des puristes, manquent de goût? N'est-il pas bien surprenant que des poètes comme ceux que nous venons de citer n'aient jamais pu atteindre à une qualité que nos académiciens et ceux de la Crusca se reconnaissent si volontiers entre eux? Ne serait-ce pas qu'il y aurait deux sortes de mauvais goût : le mauvais goût dans certains détails, les concetti de Pétrarque et de Shakspeare, les lieux communs de poésie plaquée de Calderon, le clinquant du Tasse, etc., en un mot, le mauvais goût de surface; puis le mauvais goût réel, celui qui tient au fond même, l'absence de vie et de vérité dans les créations, le commun, le faux dans les sentimens? Sans doute Romeo et Juliette, dans leurs délicieuses scènes d'amour, ont un langage trop spirituel, trop étincelant; mais après tout, quelque raffinée que soit l'expression de leur passion, le sentiment n'en est pas moins très vrai; ce sont bien deux jeunes gens, deux amans. Je suis loin de vouloir défendre l'auteur par des raisons de couleur locale auxquelles, Dieu merci! il n'a pas pensé; mais où est l'impossibilité qu'à l'époque où se passe l'action, on se fît réellement, à Vérone, l'amour dans ce style recherché?

c'était bien celui du siècle de Shakspeare, celui du siècle de Pétrarque. Ici donc indulgence et pardon ; le mauvais n'est qu'à l'écorce : au-dedans le fruit est sain et bon. Mais l'autre faux goût, dont nous avons, hélas! tant d'exemples aujourd'hui, et que nos demi-savans admirent si souvent comme une beauté, voilà celui qui est impardonnable, parce que ce sont de ces taches qu'on ne peut enlever sans emporter aussi l'étoffe.

A.-L. W.-B.

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

XII.

LES BAINS DE LOUESCHE.

J'étais si fatigué en arrivant aux bains de Louësche, que je remis au lendemain la visite que me proposait mon guide Willer et le dîner que m'offrait l'aubergiste ; en échange, je réclamai le lit que ni l'un ni l'autre ne pensait à me faire faire.

Le lendemain matin, Willer entra dans ma chambre à neuf heures : c'était le moment de visiter les bains; les malades s'y rendent avant leur déjeuner. J'avais bien envie de les laisser plonger à leur aise dans leur piscine et de rester dans mon lit, au risque de perdre cette scène d'ablution qu'on m'avait dit être assez curieuse; mais Willer fut impitoyable, et il fallut me contenter de quatorze heures de sommeil.

A vingt pas de l'auberge, nous trouvâmes la grande fontaine de de Saint-Laurent, qui alimente les bains; quant aux douze ou quinze autres sources d'eaux thermales qui jaillissent dans les environs, elles se perdent sans utilité dans la Dala, et personne n'a jamais songé à en tirer parti.

L'aspect des bains de Louësche est tout différent de celui qu'offrent ordinairement les établissemens de ce genre : l'ablution s'y fait, non dans des cabinets séparés comme à Aix, mais en commun, hommes et femmes mêlés, ce qui offre un coup d'œil tout patriarcal.

Qu'on se figure un bassin de l'école de natation, entouré d'une galerie dallée, avec deux ponts perpendiculaires l'un à l'autre, qui, par leur réunion, forment une croix latine, et dans chacun de leurs compartimens, une trentaine de baigneurs, entassés les uns sur les autres, ce qui fait, pour les quatre, un total de cent vingt personnes hermétiquement enfermées dans des peignoirs de flanelle, et ne laissant paraître à fleur d'eau qu'une collection de têtes emperruquées ou embéguinées, plus grotesques les unes que les autres. Ajoutez à cela que chacune de ces têtes a devant elle une planche de liége ou de sapin, sur laquelle, à l'aide de mains dont on ne voit pas les bras, elle fait son petit ménage, mange, boit, tricote, joue aux cartes, etc., etc., et cela avec d'autant plus d'aisance et de facilité qu'elle possède en outre un siége mobile qui lui sert à changer de station, avec lequel elle s'établit à sa convenance, tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, n'ayant à transporter, pour rendre le déménagement complet, que sa petite table qui la suit au moyen d'un fil, et le tabouret invisible sanglé à la partie du corps qui ne paraît pas à la surface de l'eau. Du reste, la fréquence de ces déplacemens varie avec le caractère des baigneurs. Il y a tel personnage morose qui fait ses deux heures le nez tourné vers la cloison et sans bouger du coin où il s'est mis; tel politique qui s'endort en lisant son journal dont la partie inférieure trempe dans l'eau et se trouve décomposée jusqu'au titre, lorsqu'il se réveille; tel brouillon qui se promène en tout sens, ayant toujours quelque chose à dire au baigneur le plus éloigné, heurtant et culbutant tout pour arriver jusqu'à lui, parlant à la fois à son enfant qui pleure sur le pont,

à sa femme qui ne sait jamais où le retrouver, et à son chien qui hurle en tournant autour de la galerie.

Les trois premiers bassins que je visitai m'offrirent, l'un après l'autre, le même aspect; le dernier seulement me présenta un épisode que je n'oublierai jamais.

Au milieu de ces têtes bouffonnes apparaissait la figure mélancolique et pâle d'une jeune fille de dix-huit ans à peu près : elle ne cachait ses cheveux noirs ni sous le bonnet, ni sous la coiffe des autres baigneurs; sa petite table était chargée, non de verres et de tasses, mais de rhododendron, de gentiane et de myosotis, dont elle faisait un bouquet. L'eau thermale donnait à ces plantes un éclat et une fraîcheur qu'elle ne pouvait lui rendre à elle-même; on l'eût prise pour une fleur morte et séparée de sa tige, au milieu de ces fleurs vivantes dont elle ornait son front et sa poitrine en chantant, comme Ophelia, folle et prête à mourir, lorsque sa tête et ses mains seules sortaient encore du ruisseau où elle se noya.

Il est possible que, si j'eusse rencontré cette jeune fille à la promenade, au bal, au spectacle, partout ailleurs enfin que dans cette réunion, je ne l'eusse pas même remarquée; sa taille m'eût peut-être paru gauche, sa démarche commune, sa voix prétentieuse; elle eût passé devant mes yeux comme devant un miroir, s'y réfléchissant sans y laisser de souvenir; mais là, mais dans ce cadre sculpté par Callot, je verrai toujours cette vierge de Raphaël.

Après l'avoir bien regardée, je fermai les yeux, et je m'éloignai sans demander son nom ni son âge; à peine eus-je fait quatre pas que j'entendis le médecin dire en parlant d'elle : *Dans un mois elle sera morte.*

J'étouffais dans cette atmosphère tiède, entre ces murs humides je sortis tout baigné de sueur. — Le ciel avait son voile d'azur, la terre sa robe de fête.

Dans un mois elle sera morte!

Morte au milieu de cette nature si jeune, si robuste et si vivante!

Je passai devant le cimetière, et ces paroles revinrent me frapper comme un écho.

Dans un mois elle sera morte!

Ainsi à compter d'aujourd'hui, le père et la mère de cette enfant chérie peuvent faire venir le fossoyeur et luidire : Mettez-vous à

l'ouvrage sans perdre de temps, car cette belle jeune fille que vous voyez, que Dieu nous avait donnée avec un sourire, celle qui faisait notre joie dans le passé, notre bonheur dans le présent, notre espoir dans l'avenir : eh bien! *dans un mois elle sera morte!*

Morte! c'est-à-dire sans voix, sans haleine, sans regard, elle dont la voix est si harmonieuse, l'haleine si pure, le regard si doux.

Chaque jour, pendant un mois, nous verrons s'éteindre une étincelle de ses yeux, un son de sa bouche, un battement de son cœur; puis, au bout de ce mois, malgré nos soins, nos peines, nos larmes, une heure viendra où ses yeux se fermeront, où sa bouche sera muette, où son cœur se glacera. Le corps sera cadavre; celle que nous croyons notre fille sera la fille de la terre, et sa mère nous la redemandera.....

Oh! c'est une merveilleuse chose que la science qui peut ainsi prédire à l'homme une des plus atroces douleurs de l'humanité. Mais n'est-ce pas qu'on devrait bien tuer le médecin qui laisse tomber de ses lèvres de semblables paroles?

J'avais fait trois quarts de lieue à peu près, si préoccupé du souvenir de cette jeune fille, que j'avais complètement oublié mon chemin et le but où il devait me conduire, lorsque Willer m'arrêta par le bras et me dit : Nous sommes arrivés.

En effet nous nous trouvions dans une espèce de grotte, ayant au-dessous de nous la cime d'un rocher perpendiculaire de huit cents pieds de haut, à la base duquel coule la Dala, et à notre gauche la première des six Echelles qui établissent une communication entre Louësche-les-Bains et le village d'Albinnen, dont les habitans seraient obligés de faire un détour de trois lieues pour venir au marché, s'ils n'avaient pratiqué cette route aérienne.

Il faut réellement voir ce passage si l'on veut se faire une idée de la merveilleuse hardiesse des habitans des Alpes. Après s'être couché à plat ventre, de peur du vertige, pour regarder à huit cents pieds au-dessous de soi les eaux écumantes de la Dala, il faut se relever, monter la première échelle, s'aider des mains et des pieds pour atteindre la saillie du roc sur laquelle pose la seconde; et, arrivé à cette saillie, au moment où vous nierez à votre guide que jamais créature humaine puisse s'aventurer par un pareil

chemin, vous entendrez une tyrolienne chantée dans les airs, et à cent pieds au-dessus de vous, suspendu sur le gouffre, vous apercevrez un paysan portant ses fruits, un chasseur son chamois, une femme son enfant, et vous les verrez venir à vous presque avec la même insouciance et la même vitesse que s'ils marchaient sur la pente gazonneuse de l'une de nos collines.

Willer me demanda si je voulais continuer ma route ascendante. Je le remerciai. Il se mit à rire. — Ce n'est rien du tout, me dit-il; voilà une femme qui vient, vous allez la voir grimper.

En effet, une jeune fille arriva des bains en suivant notre route, et montant l'échelle que nous venions de quitter, parut bientôt sur l'étroit plateau où nous avions à peine place pour trois, puis continua son chemin sans autre précaution que de prendre par derrière le bas de sa robe, de le ramener par devant, et de l'attacher à sa ceinture avec une épingle de manière à s'en faire un pantalon au lieu d'une jupe.

Nous la regardions faire son ascension, quand un homme parut au haut de la quatrième échelle, descendant, tandis qu'elle montait. Cela devenait embarrassant; il n'y avait point place pour deux sur une pareille route. — Comment vont-ils faire? dis-je à Willer.

— Vous allez voir. — Effectivement il n'avait pas achevé que j'avais vu.

L'homme, avec une galanterie dont peu de nos dandies seraient capables en pareille circonstance, avait fait un demi-tour, et, passant à l'envers de l'échelle, descendait d'un côté pendant que la jeune fille gravissait de l'autre; ils se rencontrèrent ainsi vers le milieu, échangèrent quelques paroles, et continuèrent leur route. C'était à ne pas y croire!

L'homme passa près de nous. Vous voyez bien ce gaillard-là, me dit Willer pendant qu'il s'éloignait.

— Eh bien?

— Ce soir, à sept heures, il aura bu ses quatre bouteilles de vin, il sortira du cabaret ivre-mort, et tombera trente fois sur la route depuis les bains jusqu'à la première échelle, ce qui ne l'empêchera pas de traverser ce passage et d'arriver chez lui sans accident. Il y a dix ans que le coquin fait ce métier-là.

— Oui, et un beau jour il finira par se tuer.

— Lui! ouiche! en descendant l'escalier de sa cave, peut-être, mais ici jamais. Est-ce qu'il n'y a pas un dieu pour les ivrognes?

— Mon cher ami, il paraît que je ne suis point en état de grace devant ce dieu, car la tête commence à me tourner.

— Alors descendez vite, et n'allez pas faire comme M. B....

— Qu'est-ce que M. B....? dis-je lorsque j'eus regagné la terre ferme.

— Ah! M. B....? venez par ici, je vais vous conter cela. — Nous nous remîmes en route. — M. B...., voyez-vous, continua Willer, c'était un agent de change.

— Oui, dis-je. — Un souvenir vague me traversait l'esprit.

— Et il s'était ruiné et il avait ruiné sa femme et ses enfans, en jouant sur les fonds publics; vous devez savoir ce que c'est, vous qui êtes de Paris.

— Très bien.

— Voilà donc qu'il s'était ruiné. Bon. Qu'est-ce qu'il fait: il assure sa vie. Comprenez-vous, sa vie? c'est-à-dire que, s'il mourait, il héritait de cinq cent mille francs. Je ne conçois pas trop ça, moi; c'est un embrouillamini du diable, mais c'est égal, vous le concevrez peut-être, vous.

— Parfaitement.

— Tant mieux. Voilà donc qu'il vient en Suisse avec une société. Une dame dit en déjeunant: Allons voir les Échelles. — Ah! oui, dit M. B...., allons voir les Echelles.

Après le déjeuner on monte à mulet, c'est bon; on prend un guide. M. B...., qui avait son idée, dit: Moi, je veux aller à pied. — Il va à pied.

Arrivé ici, tenez, voyez-vous, ici, sur cette petite pente qui n'a l'air de rien..... N'allez pas si au bord, c'est glissant, et il y a cinq cents pieds de profondeur là-dessous. — Où en étais-je?

— Arrivé ici.....

— Oui. Arrivé ici, voilà donc qu'il laisse aller la société en avant, qu'il s'assied, et qu'il dit à son guide: Va me chercher une grosse pierre, entends-tu? une grosse. — Bon. L'autre y va, il ne se doutait de rien. Au bout de cinq minutes, il revient avec un moellon;

c'était tout ce qu'il pouvait faire que de le porter. — Tenez, en voilà un fameux, dit-il; si vous n'êtes pas content, vous serez difficile.

— Bonsoir, il n'y avait plus personne. Seulement on voyait sur le gazon une petite glissade de rien, qui allait depuis l'endroit où il s'était assis jusqu'au bord du précipice. Il ne faut pas demander si le guide poussa des cris. Alors tout le monde accourut. Un monsieur qui était de la société lui dit : Mon ami, voilà un louis, tâche de regarder dans l'abîme. Le guide ne se le fit pas dire deux fois. Il s'accrocha comme il put à ces bruyères, tant il y a qu'il parvint à regarder dans le trou.

— Eh bien! dit le monsieur.

— Ah! le voilà au fond, répondit le guide. Je le vois. — Il n'y avait plus de doute, puisqu'il le voyait.

Alors la société revint aux bains; on fit venir des hommes pour aller chercher le corps; le guide les conduisit.

Cinq heures après on rapporta deux paniers pleins de chair humaine : c'étaient les restes de M. B....

— S'était-il tué avec l'intention de se tuer?

— Jamais on ne l'a su. La compagnie d'assurance a voulu lui faire un procès comme suicide; mais il paraît que M. B.... a gagné, car il a hérité des cinq cent mille francs.

J'avais déjà entendu raconter cette histoire à Paris, mais j'avoue qu'elle m'avait fait moins d'impression qu'elle ne m'en fit sur le lieu même où elle s'était passée : c'est au point que, lorsque Willer eut fini, je fus forcé de m'asseoir, les jambes me manquaient, et la sueur me coulait sur le front.

Bizarre organisation de notre société! qui, par le développement de son industrie et de son commerce, donne à un homme l'idée d'un pareil dévouement, et lui permet d'escompter jusqu'à sa mort. — Il faut l'avouer, si pessimiste qu'on soit, nous sommes bien près de la perfection.

Un quart d'heure après ce récit, nous étions sur la place de Louësche-les-Bains. Il y avait grande réunion près de la fontaine; des voyageurs faisaient cuire une poule dans l'eau thermale. C'était une opération trop curieuse pour que je ne la suivisse pas jus-

qu'au bout ; je dis à Willer d'aller payer l'hôte, et de venir me reprendre avec mon bagage.

Au bout de vingt minutes, il me retrouva mangeant un aileron de l'animal sur lequel, je dois le dire, l'expérience s'était faite à point; cet aileron m'avait été offert par le propriétaire de la poule, qui, voyant l'intérêt que je prenais à son expérience, m'avait jugé digne d'en apprécier les résultats.

A mon tour, je lui offris un verre de kirschenwasser qu'il refusa à son grand regret; le pauvre diable ne buvait que de l'eau, et de l'eau chaude encore.

Après cet échange de politesses, nous nous mîmes en route pour Louësche-le-Bourg. A mi-chemin, Willer s'arrêta pour me montrer le village d'Albinnen auquel conduit le passage des Échelles que nous avions visité deux heures auparavant; ce village est situé sur la pente d'une colline tellement rapide, que les rues ressemblent à des toits, ce qui fait, me dit Willer, que les habitans sont obligés de ferrer leurs poules pour les empêcher de tomber.

A trois heures, nous arrivâmes à Louësche-le-Bourg, qui ne nous offrit rien de remarquable, et où nous ne nous arrêtâmes que pour dîner. A quatre heures nous traversions le Rhône, et à quatre heures et demie je prenais congé de mon brave Willer, pour monter dans une calèche de poste, qui devait me conduire le même soir à Brieg.

Le chemin que nous suivîmes dès-lors était celui qui mène au Simplon, au pied duquel est situé Brieg : depuis Martigny jusqu'à cette ville, la route fut exécutée par les Valaisans, et ce n'est qu'à cent pas environ avant les premières maisons que les ingénieurs français commencèrent ce merveilleux passage.

Du moment où je m'étais engagé sur cette route, j'avais remarqué à l'horizon des nuages amoncelés dans la gorge du haut Valais qui se déployait devant moi dans toute sa profondeur. Tant que le jour dura, je les pris pour un de ces orages partiels si communs dans les Alpes; mais à mesure qu'il baissa, ils se colorèrent d'une teinte sombre, qui fit enfin place aux lueurs d'un immense incendie : — toute une forêt située sur le versant septentrional du Valais était en flammes et faisait étinceler à trois mille pieds au-dessus d'elle la chevelure glacée du Finster-Aahorn

et de la Yungfrau. Plus la nuit s'épaississait, plus le fond du tableau devenait rouge, et plus je voyais se dessiner d'une manière bizarre les objets placés sur les plans intermédiaires. Nous fîmes ainsi sept lieues, marchant toujours vers l'incendie, qu'à chaque instant nous semblions près d'atteindre, et qui reculait toujours devant nous. Enfin nous aperçûmes la silhouette noire de Brieg : à peine parut-elle d'abord sortir de terre; puis petit à petit elle grandit sur le rideau sanglant de l'horizon, comme une vaste découpure noire. Bientôt nous ne vîmes plus de l'incendie qu'une lueur flamboyant à l'extrémité des dômes d'étain qui couronnent les clochers; enfin il nous sembla que nous nous enfoncions dans un souterrain sombre et prolongé. Nous étions arrivés; nous dépassions la porte, nous entrions dans la ville, muette, calme et endormie comme Pompeia au pied de son volcan.

XIII.

OBERGESTELEN.

Brieg est situé à la pointe occidentale du Kunhorn, et forme l'extrémité la plus aiguë de l'embranchement des routes du Simplon et de la vallée du Rhône. La première, large et belle, s'avance vers l'Italie par la gorge de la Ganter; la seconde, qui n'est qu'un mauvais sentier étroit et capricieux, traverse rapidement la plaine, pour aller s'escarper au revers méridional de la Yungfrau, et s'enfoncer dans le Valais, jusqu'à ce que la réunion du Mutthorn et du Galenstock ferme ce canton avec la cime de la Furca: alors il redescend de cette cime avec la Reuss jusqu'à ce qu'il rencontre à Andermat le chemin d'Uri, dans lequel le pauvre sentier se jette comme un ruisseau dans une rivière.

C'est dans ce dernier défilé que je m'engageai à pied le lendemain de mon arrivée à Brieg : il était cinq heures du matin lorsque je sortis de la ville, et j'avais douze lieues de pays à faire, ce qui

en représente à peu près dix-huit de France. Ajoutez à cela que le sentier va toujours en montant.

Les premières maisons que l'on rencontre sur ce sentier sont celles d'un petit village, appelé Naters en allemand, et Natria en latin. Ce dernier nom lui vient, dit une légende, d'un dragon qui le portait et qui le lui a légué en mourant. Ce dragon se tenait dans une petite caverne, d'où il s'élançait pour dévorer les bêtes et les gens qui avaient le malheur de paraître dans le cercle que lui permettait d'embrasser l'ouverture de son antre : il était tellement devenu la terreur des environs, qu'il avait interrompu toute communication entre le haut et le bas Valais. Plusieurs montagnards l'avaient cependant attaqué, mais comme ils avaient été, jusqu'au dernier, victimes de leur courage, personne n'osait plus depuis long-temps s'exposer à une mort que l'on regardait comme certaine.

Sur ces entrefaites, un serrurier qui avait assassiné sa femme par jalousie, fut condamné à mort. La sentence rendue, le coupable demanda à combattre le monstre. Sa demande lui fut accordée, et de plus, sa grace lui fut promise, s'il sortait vainqueur du combat. Le serrurier demanda deux mois pour s'y préparer.

Pendant ce temps, il se forgea une armure du plus pur acier qu'il put trouver, puis une épée qu'il trempa à la source glacée de l'Aar, et dans le sang d'un taureau fraîchement égorgé.

Il passa le jour et la nuit qui précédèrent le combat en prières dans l'église de Brieg; le matin il communia, comme pour monter à l'échafaud; puis, à l'heure dite, il s'avança vers la caverne du dragon.

A peine l'animal l'eut-il aperçu qu'il sortit de son rocher, déployant ses ailes, dont il se battait le corps avec un tel bruit, que ceux même qui étaient hors de sa portée en furent épouvantés.

Les deux adversaires marchèrent l'un contre l'autre comme deux ennemis acharnés, tous deux couverts de leur armure, l'un d'acier, l'autre d'écailles.

Arrivé à quelques pas du dragon, le serrurier baisa la poignée de son épée, qui était une croix, et attendit l'attaque de son adversaire. Celui-ci, de son côté, semblait comprendre qu'il n'avait point affaire à un montagnard ordinaire.

Cependant, après une minute d'hésitation, il se dressa sur ses pattes de derrière, et essaya de saisir le condamné avec celles de devant. L'épée flamboya comme un éclair, et abattit une des pattes du monstre. Le dragon jeta un cri, et se soulevant à l'aide de ses ailes, tourna autour de son antagoniste, et le couvrit d'une rosée de sang. Tout à coup il se laissa tomber comme pour l'écraser sous son poids, mais à peine fut-il à la portée de la terrible épée, qu'elle décrivit un nouveau cercle et lui trancha encore une aile.

L'animal mutilé tomba à terre, se traînant sur trois pattes, saignant de ses deux blessures, tordant sa queue et mugissant comme un taureau mal tué par la masse du boucher. De grands cris de joie répondaient de toutes les parties de la montagne à ces mugissemens d'agonie.

Le serrurier s'avança bravement sur le dragon, dont la tête à fleur de terre suivait tous ses mouvemens, comme l'aurait fait un serpent; seulement, à mesure qu'il s'approchait de lui, le monstre retirait sa tête, qui se trouva enfin presque cachée sous son corps gigantesque. Tout à coup, et quand il crut son ennemi à sa portée, il déploya cette tête terrible, dont les yeux semblaient lancer du feu, et dont les dents allèrent se briser contre la bonne armure du serrurier. Cependant la violence du coup renversa celui-ci. Au même instant le dragon fut sur lui.

Alors ce ne fut plus qu'une horrible lutte, dans laquelle les cris et les mugissemens se confondaient; on voyait bien de temps en temps l'aile battre, ou l'épée se lever; on reconnaissait bien, dans certains momens, l'armure brunie du serrurier, tranchant sur les écailles luissantes du dragon; mais comme l'homme ne pouvait se remettre sur ses pieds, comme la bête ne pouvait reprendre son vol, les combattans n'étaient jamais assez isolés l'un de l'autre pour que l'on pût distinguer lequel était le vainqueur ou le vaincu.

Cette lutte dura un quart d'heure, qui parut un siècle aux assistans. Tout à coup un grand cri s'éleva du lieu du combat, si étrange et si terrible, qu'on ne sut s'il appartenait à l'homme ou au monstre. La masse qui se mouvait s'abaissa comme une vague, trembla un instant encore, puis enfin resta immobile. Le dragon dévorait-il l'homme? l'homme avait-il tué le dragon?

On s'approcha lentement et avec précaution. Rien ne remuait, l'homme et le dragon étaient étendus l'un sur l'autre. A vingt pas autour d'eux, l'herbe était rasée comme si un moissonneur y eût passé la faux, et cette place était pavée d'écailles qui étincelaient comme une poudre d'or.

Le dragon était mort, l'homme n'était qu'évanoui. On fit revenir l'homme en le dégageant de son armure et en lui jetant de l'eau glacée; puis on le ramena au village, qui reçut, en commémoration de ce combat, le nom de *Naters* (vipère).

Quant au dragon, on le jeta dans le Rhône.

Je vis, en passant à Naters, la grotte du dragon : c'est une excavation du rocher ouverte sur la prairie où eut lieu le combat. On me montra encore l'endroit où le monstre se couchait habituellement, et la trace que sa queue d'écailles a laissée sur le roc.

A partir de cet endroit, le sentier s'attache au versant méridional de la chaîne de montagnes qui sépare le Valais de l'Oberland : comme il faut rendre justice à tout, même au chemin, j'avouerai que celui-ci est assez praticable.

Je m'arrêtai à Lax, après avoir fait dix lieues de France à peu près; j'entrai dans un café et j'y déjeunai côte à côte avec un brave étudiant qui parlait assez bien français, mais qui ne connaissait de notre littérature moderne que Télémaque; il me dit l'avoir lu six fois. Je lui demandai s'il y avait dans les environs quelques légendes ou quelques traditions historiques : il secoua la tête.

— Oh! mon Dieu non, me dit-il, on jouit d'une fort belle vue du haut de la montagne qui est devant nous, mais seulement les jours où il n'y a pas de brouillard.

Je le remerciai poliment, et je mis le nez dans *le Nouvelliste Vaudois*. Ceux qui ont lu ce journal peuvent avoir ainsi la mesure de la détresse où j'étais réduit.

La première chose que j'y trouvai, c'était la condamnation à mort de deux républicains pris les armes à la main au cloître Saint-Méry.

Je laissai tomber ma tête entre mes mains et poussai un profond soupir. Je n'étais plus à Lax, je n'étais plus dans le Valais, j'étais à Paris.

Je relevai la tête, je rejetai mon sac sur mes épaules, et mon bâton à la main, je me mis en route.

Voilà donc où nous en étions venus au bout de deux ans!....

Des têtes qui roulent tantôt sur les dalles des Tuileries, tantôt sur le pavé de la Grève, compte en partie double, tenu au profit de la mort, entre le peuple et la royauté, et écrit à l'encre rouge par le bourreau.

Oh! quand fermera-t-on ce livre? et quand le jettera-t-on, scellé du mot de liberté, dans la tombe du dernier martyr!

Je marchais, et ces pensées faisaient bouillonner mon sang; je marchais sans calculer ni l'heure ni l'espace, voyant autour de moi ces scènes sanglantes de juillet et de juin, entendant les cris, le le canon, la fusillade; je marchais enfin comme un fiévreux qui se lève de son lit et qui fait sa route en délire, poursuivi par les spectres de l'agonie.

Je passai ainsi dans cinq ou six villages; on dut m'y prendre pour le Juif errant, tant je semblais taciturne et pressé d'avancer. Enfin une sensation de fraîcheur me calma, il pleuvait à verse;— cette eau me faisait du bien; —je ne cherchai pas d'abri et continuai ma route, mais plus lentement.

Je traversais le village de Munster, recevant avec le calme de Socrate toute cette averse sur la tête, lorsqu'un petit garçon de quinze à seize ans courut après moi et me dit en italien:— Allez-vous au glacier du Rhône, monsieur?

— Oui, mon garçon, répondis-je aussitôt dans la même langue, qui m'avait fait tressaillir de plaisir.

— Monsieur veut-il un cheval?

— Non.

— Un guide?

— Oui, si c'est toi.

— Volontiers, monsieur, pour cinq francs je vous conduirai.

— Je t'en donnerai dix, viens.

— Il faut que j'aille dire adieu à ma mère et chercher mon parapluie.

— Eh bien! je continue; tu me rejoindras sur la route.

Le petit bonhomme me tourna les talons en courant de toutes ses forces, et je poursuivis mon chemin.

Bizarre organisation que celle de notre machine; — quelques gouttes d'eau avaient apaisé ma fièvre et ma colère. Pétion, menacé d'une émeute, étendit la main hors de la fenêtre et alla se coucher tranquillement en disant : Il n'y aura rien cette nuit, il pleut.

Il n'y eut rien.

S'il avait plu le 27 juillet, il n'y aurait rien eu!...

On a plus peur en France de l'eau que des balles; on ne sort pas sans parapluie et l'on se bat sans cuirasse.

J'en étais là lorsque j'entendis derrière moi le galop de mon petit guide. Le pauvre diable me rattrapait enfin; je lui avais fait faire une demi-lieue en courant.

— Ah! c'est toi, lui dis-je, causons.

— Prenez d'abord mon parapluie.

— Non, j'aime l'eau; mais prends mon sac, toi.

— Volontiers.

— D'où es-tu?

— De Munster.

— Et comment se fait-il que tu parles italien dans un village allemand?

— Parce que j'ai été mis en apprentissage chez un cordonnier à Domo-d'Ossola.

— Ton nom?

— Frantz en allemand, Francesco en italien.

— Eh bien! Francesco, je vais non-seulement au glacier du Rhône, mais je descends de là dans les petits cantons; je traverserai les Grisons, un coin de l'Autriche; j'irai à Constance, je suivrai le Rhin jusqu'à Bâle, et reviendrai probablement à Genève par Soleure et Neufchâtel; veux-tu venir avec moi?

— Je le veux bien.

— Combien te donnerai-je par jour?

— Ce que vous voudrez, ce sera toujours plus que je ne gagne chez moi.

— Quarante sous et je te nourrirai; cela te fera à peu près soixante-dix ou quatre-vingts francs à la fin du voyage.

— C'est une fortune!

— Cela te convient donc?

— Parfaitement.

— Eh bien! en arrivant au prochain village, tu feras dire à ta mère que ton voyage, au lieu de durer trois jours, durera un mois.

— Merci.

Francesco posa son parapluie à terre et fit la roue. Je reconnus depuis que c'était sa manière d'exprimer un extrême contentement. Je venais de faire un heureux; il avait fallu, comme on le voit, peu de chose pour cela.

C'était du reste une admirable et naïve confiance que celle de cet enfant qui s'attachait avec tant de candeur et d'abandon à la suite d'un inconnu qui, passant à pied dans son village, le rencontre par hasard et l'emmène par caprice. Il n'y a qu'un âge où une pareille résolution ne puisse être troublée par la défiance : un homme aurait exigé un gage ; cet enfant m'en aurait donné, s'il en avait eu.

En arrivant à Obergestelen, je dis à Francesco que j'étais parti de Brieg le matin; il me répondit que j'avais déjà fait dix-sept lieues d'Italie: je trouvai que c'était assez pour un jour, et je m'arrêtai à l'auberge.

C'est là que Francesco commença à me rendre service. Il était presque chez lui, puisque nous n'avions fait que deux lieues depuis Munster; il connaissait tout le monde dans l'auberge, ce qui me valut incontinent la meilleure chambre et un feu splendide.

Je m'étais laissé mouiller jusqu'aux os; je fis donc, avant de penser au dîner, une toilette d'autant plus délicieuse qu'elle était assaisonnée du sentiment égoïste et voluptueux de l'homme qui entend tomber la pluie sur le toit de la maison qui l'abrite.

J'entendis à la porte un grand bruit; je courus à la fenêtre, et je vis un guide et un mulet qui venaient d'arriver au grand trot, précédant de cent pas tout au plus quatre voyageurs qui descendaient de la Furca, lorsque l'orage avait commencé, et s'étaient égarés deux heures dans la montagne.

Comme il y avait parmi ces quatre voyageurs deux dames qui me parurent jeunes et jolies, malgré leurs cheveux pendans sur le visage et leurs gigots collés sur les bras, je me hâtai d'ajouter trois ou quatre morceaux de bois au feu; je roulai vivement en paquet mes effets éparpillés çà et là; et, passant dans une cham-

bre voisine, j'appelai Francesco et le chargeai de dire à la maîtresse de l'auberge qu'elle pouvait disposer, en faveur de ces dames, de la chambre qu'elle m'avait donnée, et qui se trouvait toute chauffée, chose qui me parut fort essentielle pour des voyageurs qui arrivent dans l'état où je venais d'apercevoir les nôtres.

Aussi, cinq minutes après, je recevais par Francesco les actions de graces de ces dames et de leurs cavaliers, qui me faisaient demander la permission de changer de vêtemens avant de venir me remercier eux-mêmes.

Lorsqu'ils entrèrent, je m'occupais des préparatifs de mon dîner, qu'ils m'invitèrent à interrompre pour partager le leur. J'acceptai. C'étaient deux hommes de trente-quatre à trente-six ans, l'un Français, gai, spirituel, bon compagnon, portant ruban rouge et figure ouverte, vieille connaissance des rues et des salons de Paris, où nous nous étions croisés vingt fois, comme cela arrive entre gens du monde; l'autre pâle, grave et empesé, portant ruban jaune et figure froide, parlant français juste avec ce qu'il fallait d'accent pour prouver son origine allemande; du reste, complètement étranger à mes souvenirs. Ils n'avaient pas fait un pas dans ma chambre que j'avais flairé le compatriote et l'étranger; ils n'avaient pas dit vingt paroles que je savais qui ils étaient : le Français se nommait Brunton, et je me rappelai le nom de l'un de nos architectes les plus distingués; l'Allemand se nommait Kœfford, et était chambellan du roi de Danemark.

Après les premiers complimens échangés, j'appris que les dames étaient visibles; en conséquence M. Kœfford se chargea de me conduire près d'elles, tandis que M. Brunton descendait à la cuisine; à tout hasard j'indiquai à celui-ci certaine marmite bouillant à la crémaillère, et de laquelle s'échappait une odeur tout-à-fait succulente; il me promit de s'en occuper.

Je trouvai dans les femmes les mêmes différences nationales que chez leurs maris. Ma vive et jolie compatriote se leva en m'apercevant, et m'avait déjà remercié vingt fois avant que sa compagne eût achevé la révérence d'étiquette avec laquelle elle m'accueillit. Celle-ci était une grande et belle femme, blanche, pâle et froide, n'ayant de flamme en tout le corps que l'étincelle mourante qui s'éteignait noyée dans ses yeux.

Le désordre de la toilette était du reste complètement réparé chez ces dames, et elles avaient la tenue matinale de la campagne. M. Kœfford, à peine rentré, ouvrit deux ou trois Guides en Suisse, déploya une carte, consulta un itinéraire, et laissa bientôt aux dames le soin de faire les honneurs de la chambre que je leur avais cédée.

En quelque lieu du monde qu'on se rencontre, il y a, entre Parisiens, un sujet de conversation à l'aide duquel on peut s'étudier, et bientôt se connaître. C'est l'Opéra, pierre de touche de bonne compagnie qui éprouve les fashionables. L'Opéra forme dans ses habitués un monde à part, parlant cette langue des premières loges, qui seule a cours pour transmettre de la Chaussée-d'Antin au noble faubourg les fluctuations de la Bourse, les variations de la mode, et les changemens de ministère de la beauté.

J'avais un avantage sur ma jolie compatriote : c'est que je la connaissais, et qu'elle ne me connaissait pas; il est évident qu'elle cherchait à savoir à quelle classe de la société j'appartenais, et qu'elle ne pouvait le deviner à ce premier essai : elle changea donc la conversation, et l'amena sur l'art en général.

Au bout de dix minutes, nous avions passé en revue la littérature depuis Hugo jusqu'à Scribe, la peinture depuis Delacroix jusqu'à Abel de Pujol, l'architecture depuis M. Percier jusqu'à M. Lebas. Je connaissais encore mieux les hommes que les choses, et je parlais plus savamment des individus que de leurs œuvres. — L'esprit de ma compatriote était toujours flottant.

Après un moment de silence, quelques questions que je lui adressai sur sa santé firent virer de bord la conversation, qui entra à pleines voiles dans la médecine. Ma spirituelle antagoniste avait une névralgie. C'est, comme on le sait, la maladie de ceux qui ont besoin d'en avoir une. Lorsque vous entendez sortir de la bouche d'une femme ces mots : J'ai affreusement mal aux nerfs, vous pouvez incontinent les traduire par ceux-ci : Madame a de vingt-cinq à quatre-vingt mille francs à dépenser par an, sa loge à l'Opéra, ne marche jamais, et ne se lève qu'à midi. On voit donc que mon interlocutrice se livrait de plus en plus. Je soutins la conversation en homme qui, sans avoir des nerfs, ne nie point qu'ils

existent, et qui, sans avoir l'honneur de les connaître personnellement, en a beaucoup entendu parler.

Mme Kœfford, qui, tant que nous avions escarmouché sur un terrain tout national, était restée simple témoin du duel, voyant que la conversation ballottait en ce moment une question d'humanité générale, fit un léger effort qui colora ses joues, et laissa tomber quelques paroles au milieu de notre dialogue : elle aussi, la pauvre femme, avait des nerfs, mais des nerfs du Nord. Cela me fournit l'occasion d'établir une distinction très subtile et très savante sur la manière de sentir selon les degrés de latitude ; et il demeura clairement démontré à ces deux dames, au bout de quelques minutes, que je m'étais beaucoup occupé de la différence des sensations.

Ma compatriote hésitait donc de plus en plus à fixer son esprit sur ma spécialité. J'étais trop homme du monde pour n'être qu'un artiste, j'étais trop artiste pour n'être qu'un homme du monde ; je parlais trop bas pour un agent de change, trop haut pour un médecin, et je laissais parler mon interlocutrice, ce qui prouvait que je n'étais pas avocat.

En ce moment M. Brunton rentra, la figure comiquement bouleversée, marcha droit à M. Kœfford, toujours plongé dans des Guides et des Itinéraires, et lui dit gravement :

— Mon pauvre ami !...

— Qu'est-ce ? fit le chambellan en se retournant tout d'une pièce.

— Avez-vous lu dans votre Ebel, continua M. Brunton, que les habitans d'Obergestelen fussent anthropophages ?

— Non, dit le chambellan, mais je vais voir si cela y est.

Il feuilleta un instant son livre, arriva au mot Obergestelen, et lut à haute voix :

« Obergestelen ou Oberghestelen, avant-dernier village du haut Valais, situé au pied du mont Grimsel, à 4,100 pieds au-dessus du niveau de la mer : ses maisons sont tout-à-fait noires ; cette couleur provient de l'action du soleil sur la résine que contient le bois de mélèse dont elles sont bâties. Les débordemens du Rhône y causent de fréquentes inondations pendant l'été. »

— Je ne sais ce que vous voulez dire, continua gravement

M. Kœfford en levant les yeux; vous voyez qu'il n'y a pas dans tout cela un mot de chair humaine.

— Eh bien, mon ami! il y a long-temps que je vous dis que vos faiseurs d'itinéraires sont des ignorans.

— Pourquoi cela?

— Descendez vous-même à la cuisine, levez le couvercle de la marmite qui bout sur le feu, et vous remonterez nous dire ce que vous avez vu.

Le chambellan, qui vit un fait extraordinaire à consigner sur ses tablettes, ne se le fit pas dire deux fois. Il se leva, et descendit à la cuisine. Mme Brunton et moi avions grande envie de rire. Son mari conservait invariablement cette figure triste que les plaisans de bon goût savent si bien prendre. Quant à Mme Kœfford, elle était retombée dans sa rêverie, et plutôt couchée qu'assise dans son fauteuil, elle suivait, les yeux vaguement fixés au ciel, quelques nuages à forme bizarre qui lui rappelaient ceux de sa patrie.

Sur ces entrefaites, M. Kœfford rentra, pâle et s'essuyant le front.

— Eh bien! qu'y a-t-il dans la marmite?

— Un enfant! répondit-il en se laissant tomber sur une chaise.

— Un enfant!...

— Pauvre petit ange! dit Mme Kœfford, qui avait écouté sans entendre, ou entendu sans comprendre, et qui voyait sans doute passer dans ses songes quelque chérubin avec des ailes blanches et une auréole d'or.

Quand on a compté sur un gigot braisé ou sur une tête de veau, que dans cette attente on a depuis une heure apaisé les murmures de son estomac à la fumée d'une marmite, et qu'on vient vous dire que cette marmite ne contient qu'un enfant, cet enfant, fût-il un ange, comme l'appelait Mme Kœfford, devient un trop triste équivalent pour que l'appétit ne se révolte pas de l'échange; j'allais donc m'élancer hors de la chambre lorsque M. Brunton m'arrêta par le bras et me dit: Il est inutile que vous alliez le voir, on va vous le servir.

En effet, la fille de l'auberge entra bientôt, portant sur un plat long, et couché sur un lit d'herbe, un objet qui avait l'apparence parfaite d'un enfant nouveau-né, écorché et bouilli.

Nos dames jetèrent un cri et détournèrent la tête. M. Kœfford

se leva de sa chaise, s'approcha, la mort dans l'ame, du premier service, et après l'avoir regardé attentivement, il dit avec un profond soupir : *C'était une fille.*

—Mesdames, dit M. Brunton en s'asseyant et en aiguisant un couteau, j'ai entendu dire qu'au siége de Gènes, pendant lequel, vous le savez, Masséna invita un jour tout son état-major à manger un chat et douze souris, on avait remarqué, au milieu du dépérissement général de nos troupes, un régiment qui se maintenait aussi frais et aussi dispos que s'il n'y avait pas eu de famine. La ville rendue, le général en chef interrogea le colonel sur cette étrange exception. Celui-ci alors avoua ingénuement que ses soldats étaient venus lui demander la permission de manger de l'Autrichien, et qu'il n'avait pas cru devoir leur refuser une aussi légère faveur ; il ajouta même qu'en sa qualité de colonel, les meilleurs morceaux lui étaient envoyés avec la régularité d'une distribution de vivres ordinaire, et que, malgré sa répugnance primitive, il avait fini par trouver, comme les autres, que les sujets de sa majesté impériale étaient un mets fort agréable.

Les cris redoublèrent.

Alors M. Brunton enleva fort délicatement l'épaule de l'objet en question, et se mit à l'attaquer avec autant d'appétit que l'avait fait Cérès lorsqu'elle dévora l'épaule de Pélops.

En ce moment la fille rentra, et voyant que M. Brunton était seul à table : Eh bien! mesdames, dit-elle, est-ce que vous ne mangez pas de marmotte?

La respiration nous revint. Mais, maintenant même que nous savions le secret, la ressemblance du quadrupède avec le bipède ne nous paraissait pas moins frappante; ses mains et ses pieds surtout, articulés comme des membres humains, eussent suffi seuls pour m'empêcher de goûter de ce mets, que Willer m'avait tant vanté en gravissant le Faulhorn.

— N'avez-vous donc pas autre chose? dis-je à notre camérière.

— Une omelette, si vous voulez.

— Va pour une omelette, dirent ces dames.

— Mais savez-vous la faire au moins? Une omelette, ajoutai-je en me retournant vers ces dames, est à la cuisine ce que le sonnet est à la poésie.

— Il me semble, au contraire, répondirent-elles, que c'est l'A B C D de l'art.

— Lisez Boileau et Brillat-Savarin.

— Vous entendez, la fille? dit M. Kœfford.

— Oh! quant à ce qui est de l'omelette, nous en faisons tous les jours, et Dieu merci les voyageurs ne s'en plaignent jamais.

— Nous verrons bien. — La fille alla faire son omelette : dix minutes après, elle apporta une espèce de galette plate et dure qui couvrait toute la superficie d'un énorme plat. Dès le premier coup d'œil, je vis que nous étions volés; je n'en découpai pas moins la chose, et j'en servis un morceau à chacune de ces dames; elles y goûtèrent du bout des lèvres et repoussèrent aussitôt leur assiette: je tentai la même épreuve, mes prévisions ne m'avaient pas trompé, autant aurait valu mordre dans une courte-pointe.

— Eh bien! dis-je à la fille, votre omelette est exécrable, mon enfant.

— Comment cela peut-il se faire? on y a mis tout ce qu'il fallait.

— Qu'en dites-vous, mesdames?

— Mais nous disons que c'est désespérant et que nous mourrons de faim!

— Dans les cas désespérés, il faut donner quelque chose au hasard. Ces dames veulent-elles que j'essaie de leur en faire une.

— Une omelette!

— Une omelette, repris-je en m'inclinant modestement.

Ces dames se regardèrent.

— Mais, dit M. Kœfford en se levant vivement, et en se rattachant à la seule planche de salut qu'il voyait flotter dans les eaux, mais, puisque monsieur a la bonté de nous offrir.....

— Pourvu cependant, repris-je, que M. Brunton et vous me serviez d'aides de cuisine.

— Volontiers, s'écrièrent ces deux messieurs avec une spontanéité qui dénotait la confiance de la faim; volontiers, ajoutèrent ces dames avec un sourire de doute.

— En ce cas, dis-je à la fille, du beurre frais, des œufs frais, de la crème fraîche.

Je chargeai M. Brunton de hacher les fines herbes, et M. Kœfford de battre les œufs; je pris la queue de la poêle, et j'opérai le

mélange avec une gravité qui faisait le bonheur de ces dames. Déjà l'omelette cuisait dans le beurre, et tout le monde me regardait avec un intérêt croissant, lorsque M. Brunton interrompit le silence général :

— Monsieur, me dit-il, serait-il bien indiscret de vous demander qui nous avons l'honneur d'avoir pour cuisinier?

— Oh! mon Dieu, non, monsieur.

— C'est que je suis convaincu que je vous ai rencontré à Paris.

— Et moi aussi. — Ayez la bonté de me passer le beurre. — Merci. — J'en fis glisser quelques morceaux sous l'omelette qui commençait à prendre, afin qu'elle ne tînt point à la poêle.

— Et je suis sûr que si vous me disiez votre nom....

— Alexandre Dumas.

— L'auteur d'*Antony*, s'écria madame Brunton.

— Lui-même, répondis-je en mettant dans le plat l'omelette parfaitement cuite, et en la posant sur la table.

N'entendant aucune félicitation ni pour le drame ni pour l'omelette, je levai les yeux ; la société était stupéfaite. Il paraît qu'on s'était fait de ma personne une idée beaucoup plus poétique que ne le comportait le prospectus que je venais d'en donner. Par malheur, l'omelette se trouva excellente. Les dames la mangèrent jusqu'au dernier morceau.

XIV.

LE PONT DU DIABLE.

En quittant ces dames le soir, j'avais obtenu d'elles la permission de les voir le lendemain matin. Je me présentai donc chez elles aussitôt que je les sus visibles.

Elles étaient tout-à-fait remises de leur mauvaise route et de leur mauvais dîner ; il n'y avait que M. Kœfford qui, ayant passé la nuit au milieu de ses cartes et de ses itinéraires, paraissait beaucoup plus fatigué que la veille.

C'était un singulier homme que notre chambellan! ponctuel comme l'étiquette, monté comme une horloge, et réglé comme une romance. Avant de partir de Copenhague, il avait compulsé tous les voyageurs qui ont écrit sur la Suisse, consulté toutes les cartes des vingt-deux cantons, et avait fini par se tracer, jour par jour, au sein de la république helvétique, un itinéraire dont il ne s'était encore écarté ni d'une heure ni d'un sentier.

Sur cet itinéraire il y avait que, le 28 septembre, il devait descendre dans l'Oberland, en traversant le Grimsel. Il est vrai qu'il n'y était pas question de l'orage qui avait empêché ce projet, — tout simple d'ailleurs, — de s'exécuter comme l'avait espéré M. Kœfford.

Or, nous étions au 29 septembre au lieu d'être au 28; nous nous trouvions dans le Valais au lieu de nous trouver dans l'Oberland, et les guides déclaraient qu'après la tempête de la veille, le passage du mont Gemmi était seul praticable, et qu'il fallait renoncer à celui du Grimsel. La chose était fort égale à M. et à Mme Brunton; mais elle bouleversait toute l'existence de M. Kœfford.

Je fis tout ce que je pus pour lui rendre son courage; je lui dis que le passage du Gemmi était beaucoup plus curieux que celui du Grimsel, et que ce n'était, à tout prendre, qu'un retard d'un jour.

— Et croyez-vous, me dit-il d'un air désespéré, que ce n'est rien qu'un retard d'un jour? d'être obligé de faire le lundi ce qu'on croyait faire le dimanche, de marquer une heure et d'en sonner une autre comme une pendule dérangée?

Mme Brunton, son mari et moi fîmes ce que nous pûmes pour consoler le pauvre chambellan, mais il était comme Rachel pleurant ses fils. Quant à sa femme, qui connaissait son caractère, elle n'osait hasarder un mot.

Cependant, comme il n'y avait pas d'autre parti à prendre, M. Kœfford se décida à subir un retard de vingt-quatre heures, et à passer le Gemmi. Je le quittai donc à peu près calme, sinon tout-à-fait résigné.

Depuis notre retour à Paris, j'ai su, par une lettre de notre malheureux ami à M. Brunton, qu'il n'était arrivé à Copenhague

que le 1er janvier au soir, au lieu du 31 décembre. Il avait manqué sa visite du jour de l'an au roi de Danemark, et avait failli perdre sa place de chambellan.

Quant à moi, qui, heureusement, n'avais de visite à rendre à aucun roi, je baisai la main de ces dames, et me mis en route avec Francesco.

C'était un brave enfant et un bon compagnon, joyeux et insouciant, toujours d'une humeur libre, plus fort que ne l'est avec cinq ans de plus un jeune homme de nos villes, vif comme un lézard et léger comme un chamois.

Nous marchâmes deux heures à peu près, suivant toujours les bords escarpés du Rhône, qui de fleuve était devenu torrent, et de torrent devint bientôt ruisseau, mais ruisseau capricieux et fantasque, annonçant dès sa source tous les écarts de son cours, comme les bizarreries de l'enfant annoncent à l'aurore de la vie les passions de l'homme.

Enfin, au détour d'un sentier, nous aperçûmes devant nous, remplissant tout l'espace compris entre le Grimsel et la Furca, le magnifique géant de glace, la tête posée sur la montagne, les pieds pendant dans la vallée, et laissant échapper, comme la sueur de ses flancs, trois ruisseaux qui, se réunissant à une certaine distance, prennent, dès leur jonction, le nom de Rhône, que le fleuve ne perd qu'en vomissant ses eaux à la mer par quatre embouchures dont la plus petite a près d'une lieue de large.

Je sautai par-dessus ces trois ruisseaux, dont le plus fort n'a pas douze pieds d'une rive à l'autre. Cet exploit terminé, nous commençâmes à gravir la Furca.

C'est une des montagnes les plus nues et les plus tristes de toute la Suisse. Les habitans attribuent son aridité au choix que fait le Juif errant de ce passage pour se rendre de France en Italie. J'ai déjà dit qu'une tradition raconte que, la première fois que le réprouvé franchit cette montagne, il la trouva couverte de moissons, la seconde fois de sapins, la troisième fois de neige.

C'est dans ce dernier état que nous la trouvâmes aussi. Arrivé à son sommet, je remarquai que cette neige était, de place en place, mouchetée de taches rouges comme un immense tapis tigré; je vis, en approchant, que ces tâches étaient produites par des

sources qui venaient sourdre à la surface de la terre : je pensai qu'elles devaient être ferrugineuses et je les goûtai. Je ne m'étais pas trompé; c'était la rouille qui donnait à la neige cette teinte rougeâtre qui m'avait étonné d'abord.

Pendant que j'examinais ce phénomène et que je cherchais à m'en rendre compte, Francesco vint à moi, et d'un air assez embarrassé, me demanda ma gourde qu'il s'était chargé de faire remplir le matin à Obergestelen, et dans laquelle il avait versé du vin au lieu de kirchenwasser; je m'étais aperçu de cette méprise en route seulement, et je n'avais pu deviner pour quel motif Francesco avait ainsi manqué aux instructions que je lui avais données; mais comme la liqueur substituée à celle que je buvais habituellement était un excellent vin rouge d'Italie, je n'avais pas considéré cette infraction à mes ordres comme un grand malheur.

Francesco, en me demandant ma gourde, ramena ma pensée sur ce petit incident que j'avais déjà oublié. Je crus qu'une mesure d'hygiène personnelle lui faisait préférer le vin d'Italie à l'eau de cerise des Alpes, et qu'il allait, en portant ma gourde à sa bouche, me donner une preuve de cette préférence. Je le suivis donc du coin de l'œil, tout en ayant l'air de ne le point regarder, mais cependant sans perdre de vue un seul de ses mouvemens.

Rien de ce que j'avais soupçonné n'arriva; Francesco alla se placer sur la crête la plus élevée de la montagne, et à cheval, pour ainsi dire, sur les deux versans, il fit deux fois le signe de la croix, une fois tourné vers l'occident et l'autre fois vers l'orient; puis versant du vin dans le creux de sa main, il jeta en l'air le liquide, qui retomba autour de lui comme une pluie dont chaque goutte faisait sur la neige une petite tache rouge, assez pareille, par la couleur, aux grandes taches dont je venais de découvrir la cause. Enfin cette espèce d'exorcisme achevé, Francesco me remit la gourde sans avoir même pensé à l'approcher de ses lèvres.

— Quelle cérémonie d'enfer viens-tu de faire? lui dis-je en replaçant la gourde à mon côté.

— Ah! me répondit-il, c'est une précaution pour qu'il ne nous arrive pas d'accident.

— Comment cela?

— Oui; nous sommes sur la route d'Italie, n'est-ce pas? c'est par

ici que passent les vins qui descendent du Saint-Gothard et qu'on envoie en Suisse, en France ou en Allemagne ; ces vins sont renfermés dans des barriques et conduits par des muletiers italiens qui presque tous sont des ivrognes. Comme la Furca est la montée la plus fatigante qu'ils aient à gravir pendant tout le chemin, c'est aussi pendant cette montée que le démon de l'ivrognerie les tente et arrive ordinairement à son but, en leur faisant percer les tonneaux qui leur sont confiés, et qui, de cette manière, arrivent rarement pleins à leur destination. Vous concevez que de pareils hommes, dépositaires infidèles pendant leur vie, ne peuvent entrer dans le séjour des honnêtes gens après leur mort. Leurs ames en peine reviennent donc errer la nuit à l'endroit même où la tentation les a vaincues : ce sont elles qui, tout imbibées encore du vin dérobé, font, en se posant sur la neige, ces taches rouges, éparses de tous côtés; ce sont elles qui, pour se distraire, poursuivent le voyageur avec la tempête, qui font glisser son pied au bord du précipice, qui l'égarent le soir par des lueurs trompeuses. Eh bien! il n'y a qu'un moyen de se rendre ces ames favorables, c'est de leur jeter, en faisant le signe de la croix, quelques gouttes de ce vin qu'elles ont tant aimé pendant leur vie, qu'il a été pour elles une cause de damnation éternelle après leur mort. Voilà pourquoi j'ai fait mettre dans votre gourde du vin au lieu de kirchenwasser.

Cette explication me parut si satisfaisante, que je ne trouvai d'autre réponse à faire que de renouveler pour mon compte l'opération que Francesco venait de faire pour le sien, et je ne doute pas que ce ne soit à cette précaution anti-diabolique que nous dûmes d'arriver, sans accident aucun, à Réalp, petit village situé à la base de la terrible montagne.

Nous ne fîmes à Réalp qu'une halte d'une heure, et nous continuâmes notre route jusqu'à Andermatt. Châteaubriand et M. de Fitz-James y étaient passés quelques jours auparavant, et l'hôte me montra avec orgueil les noms des deux illustres voyageurs inscrits sur son registre.

Le lendemain matin, je fis prix avec un voiturier qui ramenait une petite calèche à Altorf; toute notre discusssion roula sur le droit que je me réservais d'aller à pied quand bon me semblerait;

le brave homme ne pouvait comprendre que je louasse une voiture à la condition de ne pas monter dedans. Enfin, je lui fis comprendre, grace à mon interprète Francesco, que, désirant voir en détail certaines parties de la route, une course trop rapide ne me permettrait pas de me livrer à cette investigation. Ces choses convenues, nous nous mîmes en marche, en prenant la route nouvelle du Saint-Gothard à Altorf.

Cette route, profitable surtout au canton d'Uri, a été exécutée par lui, avec l'aide de ses frères les plus riches : les cantons de Berne, de Zurich, de Lucerne, de Bâle, lui ouvrirent généreusement leur bourse à son premier appel, et lui prêtèrent entre eux, et sans intérêts, huit millions, qu'il acquitte religieusement en leur rendant une somme annuelle de cinq cent mille francs.

A peine fus-je à un quart de lieue d'Andermatt que j'usai du privilége d'aller à pied. Nous étions arrivés à l'un des endroits les plus curieux de la route : c'est un défilé formé par le Galenstok et le Crispalt, rempli entièrement par les eaux de la Reuss, que j'avais vu naître la veille au sommet de la Furca, et qui, cinq lieues plus loin, mérite déjà, par l'accroissement qu'elle a pris, le nom de la Géante qu'on lui a donné. La route, arrivée à cet endroit, s'est donc heurtée contre la base granitique du Crispalt, et il a fallu creuser le roc pour qu'elle pût passer d'une vallée à l'autre. Cette galerie souterraine, longue de cent quatre-vingts pieds, et éclairée par des ouvertures qui donnent sur la Reuss, est vulgairement appelée le trou d'Uri.

Après avoir fait quelques pas de l'autre côté de la galerie, je me trouvai en face du Pont du Diable : je devrais dire des Ponts du Diable, car il y en a effectivement deux; il est vrai qu'un seul est pratiqué, le nouveau ayant fait abandonner l'ancien.

Je laissai ma voiture prendre le pont neuf, et je me mis en devoir de gagner, en m'aidant des pieds et des mains, le véritable Pont du Diable, auquel le nouveau favori est venu voler, non-seulement ses passagers, mais encore son nom.

Les ponts sont tous deux jetés hardiment d'une rive à l'autre de la Reuss, qu'ils franchissent d'une seule enjambée, et qui coule sous une seule arche : celle du pont moderne a soixante pieds de haut et vingt-cinq de large; celle du vieux pont n'en a que quarante-

cinq sur vingt-deux. Ce n'en est pas moins le plus effrayant à traverser, vu l'absence de parapets.

La tradition à laquelle il doit son nom, est peut-être une des plus curieuses de toute la Suisse : la voici dans toute sa pureté.

La Reuss, qui coule dans un lit creusé à soixante pieds de profondeur entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les habitans du val Cornera et ceux de la vallée de Göschenen, c'est-à-dire entre les Grisons et les gens d'Uri. Cette solution de continuité causait un tel dommage aux deux cantons limitrophes, qu'ils rassemblèrent leurs plus habiles architectes, et qu'à frais communs plusieurs ponts furent bâtis d'une rive à l'autre, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux, ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative de ce genre avait été faite vers la fin du XIVe siècle, et l'hiver presque fini donnait l'espoir que cette fois le pont résisterait à toutes ces attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Göschenen que le passage était de nouveau intercepté.

— Il n'y aura que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un.

Il n'avait pas achevé ces paroles qu'un domestique annonça : messire Satan.

— Faites entrer, dit le bailli.

Le domestique se retira et fit place à un homme de trente-cinq à trente-six ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon collant de couleur rouge, un justaucorps noir, fendu aux articulations des bras, dont les crevés laissaient voir une doublure couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait par ses ondulations une grâce toute particulière. Quant à ses souliers, anticipant sur la mode, ils étaient arrondis du bout, comme ils le furent cent ans plus tard, vers le milieu du règne de Louis XII, et un grand ergot, pareil à celui d'un coq, et qui adhérait visiblement à sa jambe, paraissait destiné à lui servir d'éperon, lorsque son bon plaisir était de voyager à cheval.

Après les complimens d'usage, le bailli s'assit dans un fauteuil, et le diable dans un autre; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise.

— Eh bien! mon brave ami, dit Satan, vous avez donc besoin de moi?

— J'avoue, monseigneur, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.

— Pour ce maudit pont, n'est-ce pas?

— Eh bien?

— Il vous est donc bien nécessaire?

— Nous ne pouvons nous en passer.

— Ah! ah! fit Satan.

— Tenez, soyez bon diable, reprit le bailli après un moment de silence; faites-nous en un.

— Je venais vous le proposer.

— Eh bien! il ne s'agit donc que de s'entendre... sur... — Le bailli hésita.

— Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

— Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh! d'abord, continua Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de sa chaise et en affilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Eh bien! cela me rassure, dit le bailli; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or; nous doublerons cette somme pour le nouveau, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Eh! quel besoin ai-je de votre or? reprit Satan; j'en fais quand je veux. Tenez.

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière. — Tendez la main, dit-il au bailli. — Le bailli hésitait. — N'ayez pas peur, continua Satan, et il lui mit entre les doigts un lingot de l'or le plus pur, et aussi froid que s'il fût sorti de la mine.

Le bailli le tourna et le retourna en tous sens; puis il voulut le lui rendre.

— Non, non, gardez, reprit Satan en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre, c'est un cadeau que je vous fais.

— Je comprends, dit le bailli en mettant le lingot dans son escarcelle, que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous

aimez autant qu'on vous paie avec une autre monnaie; mais comme je ne sais pas celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire que l'ame du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, répondit-il.

— Soit, dit le bailli.

— Rédigeons l'acte, continua Satan.

— Dictez vous-même. — Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire.

Cinq minutes après, un sous-seing en bonne forme, *fait double et de bonne foi*, était signé par Satan, en son propre nom, et par le bailli, au nom et comme fondé de pouvoir de ses paroissiens. Le diable s'engageait formellement par cet acte à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour durer *cinq cents ans*, et le magistrat, de son côté, concédait, en paiement de ce pont, l'ame du premier individu que le hasard ou la nécessité forcerait de traverser la Reuss sur le passage diabolique que Satan devait improviser.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Göschenen; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée à celle par laquelle il s'avançait, il aperçut Satan, assis sur une borne et attendant le prix de son travail nocturne.

— Vous voyez que je suis homme de parole, dit Satan.

— Et moi aussi, répondit le bailli.

— Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous dévoueriez-vous pour le salut de vos administrés?

— Pas précisément, continua le bailli en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons.

— Qu'est-ce? dit Satan, essayant de deviner ce qui allait se passer.

— Prrrrrrroooooou, dit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvanté du sac, et traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

— Eh! dit le bailli, voilà votre ame qui se sauve; courez donc après, monseigneur.

Satan était furieux; il avait compté sur l'ame d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner si la chose n'eût pas été faite. Cependant, comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de trouver le tour très drôle, et fit semblant de rire tant que le bailli fut là; mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné, que Satan commença à s'escrimer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait bâti; il avait fait la chose tellement en conscience, qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'en avoir pu arracher le plus petit caillou.

— J'étais un bien grand sot, dit Satan. Puis, cette réflexion faite, il mit les mains dans ses poches et descendit les rives de la Reuss, regardant à droite et à gauche, comme aurait pu le faire un amant de la belle nature. Cependant il n'avait pas renoncé à son projet de vengeance. Ce qu'il cherchait des yeux, c'était un rocher d'une forme et d'un poids convenables, afin de le transporter sur la montagne qui domine la vallée, et de le laisser tomber de cinq cents pieds de haut sur le pont que lui avait escamoté le bailli de Göschenen.

Il n'avait pas fait trois lieues qu'il avait trouvé son affaire.

C'était un joli rocher, gros comme une des tours de Notre-Dame; Satan l'arracha de terre avec autant de facilité qu'un enfant aurait fait d'une rave, le chargea sur son épaule, et prenant le sentier qui conduisait au haut de la montagne, il se mit en route, tirant la langue en signe de joie et jouissant d'avance de la désolation du bailli quand il trouverait le lendemain son pont effondré.

Lorsqu'il eut fait une lieue, Satan crut distinguer sur le pont un grand concours de populace; il posa son rocher par terre, grimpa dessus, et arrivé au sommet, aperçut distinctement le clergé de Göschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait de briser l'œuvre satanique et de consacrer à Dieu le Pont du Diable.

Satan vit bien qu'il n'y avait plus rien de bon à faire pour lui; il descendit tristement, et rencontrant une pauvre vache qui n'en

pouvait mais, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice.

Quant au bailli de Göschenen, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal ; seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts ; c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable.

Si l'on veut chercher la vérité cachée derrière ces voiles mystérieux, mais transparens, de la tradition, ce sera surtout lorsqu'il sera question de ces grands travaux attribués à l'ennemi du genre humain qu'elle sera facile à découvrir. Ainsi, presque partout en Suisse, il y a des chaussées du diable, des ponts du diable, des châteaux du diable, qu'après une investigation un peu sérieuse on reconnaîtra pour des ouvrages romains. Contre l'exemple des Grecs qui, dans leurs invasions, détruisaient et emportaient, les Romains, dans leurs conquêtes, apportaient et bâtissaient. Aussi, à peine l'Helvétie fut-elle soumise par César, qu'une tour s'éleva à Nyon (Novidunum), un temple à Moudon (Mus Donium), et qu'une voie militaire, aplanissant le sommet du Saint-Bernard, traversa l'Helvétie dans sa plus grande largeur, et alla aboutir au Rhin, près de Mayence. Sous Auguste, les maisons les plus nobles et les plus riches de Rome acquirent des possessions dans la nouvelle conquête, et vinrent s'établir à Vindich (Vindonissa), à Avenches (Aventium), à Arbon (Arbor felix), et à Coire (Curia). C'est alors que, pour rendre les communications plus faciles entre ces riches étrangers, les architectes romains, sinon les premiers, du moins les plus hardis du monde, jetèrent, d'une montagne à l'autre et au-dessus d'épouvantables précipices, c s ponts aériens, si solides que presqu'en tous lieux on les retrouve debout. La domination romaine en Helvétie dura, comme on le sait, quatre cent cinquante ans; puis un jour apparurent sur les montagnes de nouveaux peuples, venus on ne sait d'où, conquérans nomades, cherchant une patrie, s'établissant selon leur caprice, avec leurs femmes et leurs enfans, là où ils croyaient être bien, chassant devant eux avec le fer de leur épée les vainqueurs du monde, comme les bergers chassent les troupeaux avec le bois de la houlette, et faisant esclaves les populations que Rome avait adoptées pour ses filles. Ceux que le

souffle de Dieu poussa vers l'Helvétie, étaient les Burgunds et les Allamanni : ils s'établirent depuis Genève jusqu'à Constance, et depuis Bâle jusqu'au Saint-Gothard. Ces hommes, incultes et sauvages comme les forêts dont ils sortaient, restèrent saisis d'étonnement en face des monumens que la civilisation romaine avait laissés; incapables de produire de pareilles choses, leur orgueil se révolta à l'idée que des hommes les avaient produites, et toute œuvre qui leur parut au-dessus de leurs forces, fut attribuée par eux à la complaisante coopération de l'ennemi des hommes, que ceux-ci avaient dû nécessairement payer au prix de leurs corps ou de leurs ames. De là toutes les légendes merveilleuses dont le moyen-âge hérita et qu'il a léguées à ses enfans.

Une lieue après le pont du Diable, et en descendant toujours la Reuss, on trouve un second pont jeté sur cette rivière, et à l'aide duquel on passe d'une rive à l'autre; il a été bâti à l'endroit même appelé *le Saut du Moine*. Ce nom vient de ce qu'un moine, qui avait enlevé une jeune fille et l'emportait entre ses bras, poursuivi par les deux frères dont les chevaux le gagnaient de vitesse, s'élança, sans quitter son fardeau, d'une rive à l'autre, au risque de se briser avec lui dans le précipice. Les frères de la jeune fille n'osèrent le suivre, et le moine resta maître de celle qu'il aimait. Le saut fait par cet autre Claude Frollo avait vingt-deux pieds de largeur, et l'abîme qu'il franchissait, cent vingt pieds de profondeur.

Un quart d'heure avant d'arriver à Altorf, nous aperçûmes, de l'autre côté de la rivière, le village d'Attingausen, et derrière le clocher de ce village, les ruines de la maison de Walter Furst, l'un des trois libérateurs de la Suisse. Nous venions d'abandonner la terre de la fable pour celle de l'histoire : désormais plus de légendes diaboliques ou de traditions monacales, mais une épopée tout entière, grande, belle et merveilleuse, accomplie par une nation, sans autre secours que celui de ses enfans, et dont nous lirons bientôt la première page à Bürglen, sur l'autel de la chapelle élevée à l'endroit même où naquit Guillaume Tell.

ALEX. DUMAS.

L'ARÉTIN,

SA VIE ET SES OEUVRES.

TROISIÈME PARTIE (1).

Les lettres de l'Arétin.

Avez-vous intérêt à cacher votre ame, à conserver dans le monde et dans l'avenir le masque et le fard qui ont capté l'admiration vulgaire : gardez-vous bien de laisser un recueil de lettres. Fussent-elles sentencieuses et étourdissantes comme celles de Sénèque, académiques et palliatives comme celles de Cicéron, étourdies et causeuses comme celles de Mme de Sévigné, épigrammatiques comme celles de Byron, elles trahiront toujours celui qui les écrit. La forme épistolaire est, comme la conversation, pleine de révélations involontaires, d'indiscrétions inévitables; il y a là des gestes, des signes, des affectations visibles, des circonlocutions dont on devine le but.

(1) Voyez les livraisons du 15 octobre et du 1er novembre.

Nous continuerons de chercher, dans les lettres de l'Arétin, et lui-même et son siècle tout entier.

Un grand écrivain vivait alors; belle ame platonique et malheureuse; intelligence harmonieuse et désolée; fleur toute poétique, dont l'encens s'exhalait douloureusement. Elle se flétrissait dans les cours, et son épanouissement maladif ne s'accomplissait qu'au prix de souffrances cruelles. C'était le Tasse. Il ignorait complètement le monde, et ne s'en approchait que pour s'y blesser et s'y meurtrir, pour heurter sa vanité susceptible contre les aspérités de la vie réelle, pour froisser sa fierté de poète contre les exigences des grands; quelquefois aussi une femme idolâtrée, dernier bourreau parmi tant de bourreaux, faisait jaillir les larmes de ces yeux desséchés, le sang de ces veines appauvries, et la déraison de cette tête si bien faite et si lumineuse. Gœthe est le seul homme qui ait compris ce caractère; Byron lui-même l'a travesti: pas un commentateur, pas un traducteur n'a su ce qu'était Torquato le platonicien, Torquato le fou, l'amant de Léonore. Le génie ne livre qu'à un génie de la même famille ses plus intimes secrets; l'étamine du palmier ne tombe que sur la fleur lointaine du palmier qui l'appelle (1).

Mais revenons au Tasse.

Ce poète, si absorbé par ses pensées intérieures et si peu capable de calculer sa conduite, disait hardiment tout ce qui traverait sa pensée : il le disait dans ses préfaces, dans ses vers, dans ses dialogues, dans ses dissertations: soit qu'il imaginât que la Jérusalem délivrée était un symbole chrétien, ou que Madonna Léonora l'avait regardé d'un œil plus caressant, ou qu'en chantant le baiser et le regard d'une maîtresse, il avait chanté la céleste flamme et la volupté des cieux. La dissonnance entre lui et l'Arétin était si dureet si

(1) Les Allemands, qui comprennent ces choses, ont inventé un mot spécial pour désigner cette puissance magnétique, cette seconde vue, cette vive compréhension des siècles et des hommes, qui introduit Walter Scott dans le génie des temps passés, Gœthe dans l'ame de Tasse et dans celle du sculpteur Cellini. — Ecoutez, en d'autres pays, l'homme du monde et le critique : ils flétriront cette compréhension (l'une des plus rares formes du génie), d'un nom ridicule et absurde : — *érudition!* —

choquante, qu'à peine ose-t-on réunir ces deux noms effrayés de se rencontrer dans la même phrase. Le Tasse, c'est l'*ame*, tremblante et passionnée, ardente et palpitante, voilée des longs replis de ses angéliques ailes, ayant pour souffle des mélodies éthérées, pour vêtemens, des flots de lumière; l'ame venant à rencontrer dans l'espace cette autre créature de Dieu, *le corps*, la brute, l'existence animale, grossière, sensuelle, avec l'énergie de ses appétits et dans sa nudité effrénée : le *corps*, c'est l'Arétin.

Tasse dut s'étonner de la réputation qui donnait à l'Arétin un trône d'or et des coussins de pourpre, une apothéose et des esclaves. On vantait surtout les épîtres de ce grand littérateur de Venise. Tasse les trouva pétries d'affectation, de paroles creuses et vaines, de figures boursouflées et absurdes, de mots arrogans et ridicules; il se courrouça de ce qu'un si mauvais style et de si folles pensées eussent fait école, de ce que plus de vingt écrivains se fussent jetés sur les traces d'un si misérable modèle. Il ne cacha pas son opinion; il écrivit et imprima que, de tous les épistolaires qui faisaient fortune en Italie, « pas un n'était digne d'imitation. » Il avait raison; voici deux siècles que nous pensons de même.

Mais l'Arétin ne fut pas de cet avis; il savait l'isolement du poète, que personne ne protégeait. On verra, dans les deux lettres suivantes, combien il était sûr de lui-même, quel profond sentiment de supériorité l'exaltait, quand du haut de sa gloire acquise, il écrasa ce pauvre *Tasse*, humble vassal qui avait offensé son seigneur :

L'ARÉTIN AU MOLINO.

« J'ai écrit au Tasse, avec beaucoup de raison et sans colère, ce que je pense de la manière dont il nous traite. N'a-t-il pas dit, dans une de ses lettres, que nul écrivain épistolaire vivant n'est digne d'admiration : s'arrogeant ainsi avec un tacite orgueil, le titre de seul auteur épistolaire? Injure aux vivans et oubli des morts! N'est-ce donc rien que le Bembo, le Molza, le Castiglione, le Guidiccione, Jules Camillo, sans parler du Tolomeo, du Fortunio, du Caro, du Dolce et de tant d'autres? Et moi-même,

n'est-ce pas moi qui suis la source de ce grand nombre de productions épistolaires? Car le hasard veut que beaucoup de personnes m'imitent. Voici donc ce que j'ai répondu à cet homme :

L'ARÉTIN AU TASSE.

« Je suis plus votre frère par la bienveillance que vous n'êtes l'ami de mon honneur; et je ne croyais pas que ce fût vous qui dussiez faire passer sur la sérénité du ciel de mon ame ces nuages suivis ordinairement de tonnerre et d'éclairs. Il est certain qu'en estimant trop vos propres œuvres, et pas assez celles d'autrui, vous avez compromis votre jugement. Pourquoi avez-vous répandu, au moyen de la presse, l'indiscrète arrogance dont je me plains? Dans le style épistolaire, vous êtes mon imitateur et vous marchez derrière moi, *pieds nus!* Vous ne pouvez imiter ni la facilité de mes phrases ni l'éclat de mes métaphores. Ce sont choses qu'on voit mourir et languir dans vos pages, et qui naissent vigoureuses dans les miennes. Je conviens que vous avez quelque mérite, une certaine grace de style angélique et d'harmonie céleste qui résonne agréablement dans les hymnes, les odes et les épithalames. Mais toutes ces douceurs ne conviennent pas aux lettres, qui ont besoin d'invention et de relief, non de miniature et d'artifice. C'est la faute de votre goût, qui préfère le parfum des fleurs à la saveur des fruits.

« Ne savez-vous pas qui je suis, moi? ne savez-vous pas combien j'ai publié de lettres, que l'on a trouvées merveilleuses? Je ne m'amuserai pas à faire ici mon éloge, qui, après tout, ne serait qu'une vérité. Je ne vous dirai pas que les hommes de mérite devraient regarder le jour de ma naissance comme un jour à jamais mémorable : moi, qui, sans suivre et sans servir les cours, ai forcé tout ce qu'il y a de grand sur la terre, ducs, princes et monarques, à devenir les tributaires de mon talent! A travers le monde, la renommée n'est occupée que de moi. En Perse et dans l'Inde, mon portrait se trouve, et mon nom est estimé. Repentez-vous donc, mon pauvre Torquato Tasso, et cessez de vous élever au-dessus des étoiles en rabaissant des hommes tels que je suis. Je sais que vous êtes occupé à mettre des romans en vers (la *Jérusalem délivrée*);

mais ce n'est pas une raison pour mépriser vos maîtres. Souvenez-vous un peu des lettres imprudentes que vous adressâtes à ces deux personnes (à Léonore et à sa sœur), qui n'ont pas daigné vous répondre. Enfin, je vous salue; et soyez bien sûr que, si beaucoup de personnes blâment votre manière d'écrire, ce n'est pas par envie; si quelques-uns la louent, c'est par charité. »

Voilà en quels termes l'Arétin écrivait au Tasse! un des hommes les plus vils de l'époque à l'un des plus grands.

Agrégé à plusieurs académies, fort honoré des princes auxquels il a soin d'inspirer une terreur salutaire, il a pour protecteurs principaux le cardinal de Ravenne, le capitaine Mucchio de Medici, Davila et Frédéric Montacuto, personnages influens du pays et de l'époque; le cardinal, contre lequel l'Arétin avait lancé beaucoup d'outrages, se chargea de marier une de ses sœurs, et lui fit épouser un gentilhomme nommé Orazio Soldato.

« Vous m'avez rendu (dit-il à ce prélat dans une lettre assez curieuse pour être rapportée) un service que deux papes m'avaient promis et qu'ils ne m'ont pas rendu, quoique je les aie bien traités. Vous avez marié ma sœur; aussi faut-il que je vous demande pardon de ce que ma langue et mes oreilles se sont laissées corrompre par la calomnie et l'ont répétée; la faute n'en est pas à moi, mais à ces discours qui vous attaquaient de toutes parts, et qui contraignaient l'intégrité des bons d'ajouter foi aux mensonges des méchans. La calomnie a versé sur vous tout son venin, monseigneur, parce que vous ne vous êtes pas conformé à l'hypocrisie et au pédantisme qui régnaient autour de vous. Et ne convient-il pas mieux, je vous le demande, à un homme de sens et de cœur, d'avoir maison et table ouverte, de s'entourer d'honnêtes voluptueux et de gens aimables, que de se couvrir du masque d'une modestie affectée, que de s'entourer de la peau du renard, que de prêcher l'humilité et la décence sans valoir mieux que les autres?

« N'écoutez donc pas ces hypocrites, pédans commentateurs de Sénèque, qui, après avoir passé leur vie à assassiner les morts, ne sont heureux que lorsqu'ils crucifient les vivans. Oui, monseigneur, c'est le pédantisme qui a empoisonné les Médicis; c'est

le pédantisme qui a tué le duc Alexandre ; c'est le pédantisme qu a fait tous les malheurs de ce monde ; c'est lui qui, par la bouche du pédant Luther, a provoqué l'hérésie, et l'a armée contre notre sainte foi. »

Il continue ainsi, avouant qu'il a menti lorsqu'il a dit des injures au cardinal, qu'il a menti lorsqu'il a prétendu que le cardinal était un homme sans foi et sans honneur, qu'il a menti toute sa vie. On ne peut trop admirer cette facilité à se dédire et à se contredire, cette admirable souplesse de mouvemens, cette sublime versatilité prête à tout. Chez lui, l'outrage est toujours à côté de la flatterie, l'injure est toujours attachée à l'éloge ; s'il vous a appelé monstre, scélérat et infâme, c'est une raison pour que demain il vous nomme sublime, héros, et plus vertueux que Socrate. Au milieu de toute cette diplomatie effrontée, on le voit se raccommoder, par l'entremise du doge Gritti, avec le souverain pontife ; il se confond en excuses, en protestations et en promesses qui ne lui coûtent rien ; il n'a pas la moindre peine à avouer qu'il a été audacieux menteur et calomniateur imprudent. L'évêque de Vasone, majordome du pape, lui fait donner, en réponse à cette lettre, un bref honorifique qui lui confiait la dignité de chevalier ; la réplique de l'Arétin est encore curieuse :

« Jamais on ne vit, dit-il, collier plus beau ni plus riche que celui, monseigneur, dont vous venez de me faire cadeau ; il est si bien travaillé et d'un si grand prix, qu'il faut ou que je m'abstienne de le porter, ou que je le cache à ceux qui en portent et à ceux qui en font ; tous ils seraient jaloux de moi. Quant à m'en priver, c'est ce que je ne ferai jamais. D'abord, il me vient de l'un des hommes que j'estime le plus ; et ensuite il est d'une forme et d'une originalité ravissantes. J'accepte donc la chaîne ; quant au titre de Chevalier que vous m'offrez, je ne puis l'accepter ; j'ai dit dans une de mes Comédies « qu'un chevalier sans fortune ressemble à un mur que nul avertissement ne protège contre les outrages des passans (1). »

« Laissez cette dignité ou cette vanité à quelque pauvre fat, qu'un tel titre gonfle et enorgueillisse ; pour moi, peu m'importe, je me

(1) Un muro senza croci, scompisciato da ognuno.

contente de ce que je suis, j'ai tout ce que je veux, et ma situation serait charmante si j'avais assez d'argent pour me maintenir honorablement. »

Le pauvre homme! Son revenu, dès cette époque, équivalait à quarante mille francs de notre monnaie.

Il est vrai qu'il dépensait énormément. « Vous me prenez (écrit-il à Davila) pour un homme bien opulent. J'avoue que je mène un train magnifique; on voit jusqu'à vingt-deux femmes chez moi et quelquefois avec leurs petits enfans à la mamelle. Tout cela vient manger les fruits de ma pauvre écritoire; et Titien jure que, si quelque chose l'étonne au monde, c'est de me voir résister si long-temps à une existence qui aurait fait sauter la caisse la mieux garnie. Après tout, je ne dois un sou à personne; ma maison est toujours la même. Pourquoi, me dites-vous, vous qui n'avez pas de patrimoine, faites-vous des dépenses si exagérées? — C'est que je loge dans mon corps une ame royale, et que ces ames-là ne connaissent pas de frein quand il s'agit de magnificence. — J'espère bien que je vais tirer du grand Charles-Quint la dot qu'il a promise à ma fille Austria; et tant qu'il plaira aux princes de jeter des milliers d'écus dans ma cassette, ce sera plaisir pour moi de les dépenser en prince. »

La lettre suivante l'explique mieux encore :

« Le capitaine Jean Tiepoli (écrit-il à un gentilhomme) m'avait envoyé un excellent lièvre, que je mangeais hier avec mes amis, et dont les louanges allaient *cœli cœlorum*, lorsque vos perdrix, portées par un de vos estafiers, nous sont arrivées. Aussitôt prises, aussitôt rôties; j'ai quitté mon hymne en faveur des lièvres et me suis mis à chanter les louanges des volatiles. Mon bon ami Titien, donnant un coup d'œil à ces savoureuses bêtes, et un autre coup-d'œil à la neige qui tombait au dehors à grands flocons, se mit à chanter en duo avec moi le *Magnificat* que j'avais commencé. Un peu de poivre et deux feuilles de laurier ont suffi pour les accommoder et faire un excellent ragoût. Non, jamais les cardinaux de Rome, dans leurs plus belles orgies, n'ont mangé avec plus grand plaisir leurs bec-figues et leurs ortolans. Je les ai vus du temps de Léon X, ces chers cardinaux du bon Dieu! Oh! comme

leurs ames cuisinières remplissaient voluptueusement leurs gros corps (*corpacci*).

« C'étaient des fous, dites-vous? Heureux les fous qui, dans leur folie, sont agréables à eux-mêmes et aux autres. Voyez ce fameux pape. On ne saurait dire s'il attachait plus de prix au talent des doctes ou aux quolibets des bouffons, tant il leur partageait également ses faveurs, tant il les exaltait tour à tour. Si l'on me demandait lequel des deux j'aimerais le mieux être, Virgile ou l'Archipoète (1), je n'hésiterais pas à répondre : « Le dernier des deux. » — Oui, messire, et sans scrupule; l'Archipoète, en buvant l'eau chaude que lui administrait Léon X, gagnait plus que ce pauvre Virgile Maron n'aurait gagné en composant pour lui deux mille Éneides et un million de Géorgiques. Souvenez-vous bien, messire, que les grands seigneurs de ce monde préfèrent les bons buveurs aux bons versificateurs. »

Ses lettres aux artistes me plaisent. Le gourmand, l'effronté se rachète de temps à autre par l'amour de l'art et de l'artiste. Il écrit à Michel-Ange :

AU GRAND M. A. BUONAROTTI.

« J'ai soupiré de me sentir si petit et de vous savoir si grand; j'ai soupiré de ne pas avoir ce vase d'émeraude dans lequel Alexandre déposa les œuvres d'Homère, quand j'ai reçu votre digne lettre; et, n'ayant pas de place plus noble, je l'ai ployée solennellement (*con cerimonia*) dans le privilége que m'a concédé la souveraine bonté du grand Charles-Quint. Je les conserve l'une et l'autre dans une des coupes d'or que m'a données la courtoisie du grand Antoine de Leve... Certainement, vous êtes une personne divine; etc. ... » (20 janvier 1538.)

Et il ne lui demande rien, qu'un de ses croquis *pour en jouir pendant sa vie et l'emporter avec lui dans la tombe.* (Acciochè in vita me lo goda, ed in morte lo porti con esso meco nel sepolcro!)

Bravo, Pierre! c'est quelque chose d'honnête, et Shakspeare a

(1) Bouffon en titre de Léon X.

raison de dire qu'il n'y a pas d'ame si infecte où quelque rayon pur ne vienne briller.

Avec tous les artistes il ne prend pas le même ton : voici une insolente lettre, adressée par lui à un sculpteur célèbre, fort habile, mais détesté de son temps :

AU SCULPTEUR BACCIO BANDINELLI.

« Cher cavalier, je sais qu'il n'est pas d'une ame magnanime de se rappeler les bons offices qu'on a pu recevoir; mais, moi, je prends plaisir à vous écrire, afin de vous remettre en mémoire les services de diverse nature que je vous ai rendus à Rome, tant sous le pontificat de Léon X que sous celui de Clément VII. Je suis presque aussi heureux de vous écrire ainsi, que je pourrais l'être de vous trouver reconnaissant. Si la conscience vous mord tant soit peu, vous m'enverrez au moins quatre ou cinq belles esquisses pour me témoigner votre gratitude; mais je connais votre cœur, il est ingrat : et la bêtise, qui me ferait espérer de vous ce témoignage d'amitié, serait aussi niaise que la présomption qui vous fait croire que vous égalerez jamais le grand Michel-Ange, etc. »

Ses lettres au Titien ne sont ni respectueuses, ni arrogantes; nous recommandons la suivante à toute l'attention des artistes :

AU TITIEN.

« Seigneur, mon bon compère, en dépit de mes excellentes habitudes, j'ai dîné seul aujourd'hui; ou, pour mieux dire, j'ai dîné en compagnie de cette fièvre quarte qui me sert d'éternelle escorte, et qui ne me permet plus de goûter la saveur d'aucun mets. Vous me voyez donc, me levant de table, rassasié d'ennui et de désespoir, et sans avoir presque rien touché. Je croise les bras, je les pose sur la corniche de ma fenêtre. La poitrine et le corps presque en dehors, je regarde. Un beau spectacle, cher compère!

« Des nacelles sans nombre, chargées d'étrangers et de Vénitiens, voguent sur le grand canal; lui, dont l'aspect réjouit tous ceux qui le

sillonnent, semble se réjouir à son tour de porter une foule inaccoutumée. Voici deux gondoles qui joûtent; puis d'autres barques dirigées par des *barcarols* célèbres, qui se mettent à lutter de vitesse; puis une foule de peuple, qui, pour s'amuser du combat, s'arrête sur le pont du Rialto, se presse sur la rive des Camerlingues, s'entasse sur la Pescaria, s'échelonne sur le traghetto de Sainte-Sophie et sur les degrés de la Casa di Mosè. On applaudit, on s'écrie; chacun, en allant à ses affaires, jette un coup d'œil et donne un battement de mains. Moi, que ma fièvre tourmente et fatigue, je lève les yeux au ciel!

« Depuis le jour où Dieu l'a créé, jamais il ne fut orné de si belles ombres et de si belles lumières! Un ciel à faire envie aux artistes, à ceux qui te portent envie, compère! Les maisons, les maisons de pierre semblent palais de féerie; ici la clarté resplendit pure et vive; plus loin elle devient vague et éteinte. Sous l'ombre errante des nuages, chargés de vapeurs denses, les édifices prennent mille apparences merveilleuses; à droite, un palais se perd tout entier et se noie dans une teinte d'ébène obscur; à gauche, les marbres rayonnent et étincellent comme si le foyer solaire avait quitté le firmament; dans le fond, un vermillon plus doux colore les toitures! O miraculeux coups de pinceau! ô nature! maîtresse des maîtres! Comme les palais se découpent, ici sous un ciel d'azur, mêlé d'une teinte émeraude; là sur un horizon émeraude coloré d'une nuance d'azur! Quels clairs-obscurs! quelles ombres transparentes! quelles saillies puissantes! quelles teintes sombres! Je sais que votre pinceau, Titien, est le rival de la nature et son fils bien-aimé; aussi m'écriai-je par trois fois : Titien! Titien! où êtes-vous. »

Cette lettre, si belle de coloris, mérite qu'on s'y arrête. L'Arétin a compris Venise pittoresque, la Venise de Paul Véronèse. Cette inspiration de la couleur, ce sentiment du clair-obscur et de la perspective, cette partie magique de l'art, qui brillent d'un si large éclat dans l'école vénitienne, n'ont jamais été, ne seront jamais mieux expliqués.

L'Arétin a quitté l'emphase, il est malade; la fièvre le force de se lever de table; il a sa robe de chambre et ses pantoufles; il se met à la fenêtre; il regarde, il voit naïvement; il prête l'oreille à son émotion, il écoute sa pensée; chose bien rare, ô mes amis, quand

on se fait une vie d'intrigues et d'orages, d'aumônes et d'ivresse, de mensonge et d'adulation ! Dans ce moment de repos physique et forcé, de solitude maladive, les facultés réelles de l'Arétin se développent; il voit Venise comme Byron l'a vue plus tard; un éclair du génie qui anime les grands peintres le frappe. Il écrit, sous l'empire de cette sensation si vive et si vraie, la lettre que nous avons rapportée, et qui en dit plus sur le talent des artistes vénitiens que vingt volumes de commentaires.

Il y a, parmi les peintres, trois rois de la couleur: Rembrandt, le magicien de l'ombre et des ténèbres; Titien, le coloriste idéal; Rubens, le coloriste éclatant. L'un éblouit, c'est le Flamand Rubens; l'autre échauffe sa toile, c'est le Vénitien; le dernier effraie, c'est le Hollandais. Qui a jamais, comme ce dernier, peuplé l'obscurité palpable de figures vivantes? Né dans ce moulin dont une ouverture étroite éclairait l'ombre mystérieuse, cet homme a passé toute sa vie à reproduire les premiers prestiges qui l'avaient frappé: ombres mêlées de lumière; auréoles lointaines; jets de feu dans une caverne obscure. Vous regardez; le canevas vous semble noir et confus; vous regardez encore; un personnage, puis un second, puis un troisième, se détachent peu à peu; ils s'avancent, ils jaillissent, ils se pressent, ils prennent une forme, une couleur, une physionomie; les pierreries qui couvrent leurs vêtemens, étincellent déjà; vous distinguez les plis de leurs turbans, les rides de leurs vieux visages, la pâleur de leurs fronts chauves, la blancheur de leurs tempes dégarnies par l'avarice, la science ou le poids des ans. Quoi! toute cette population caractéristique vient d'éclore sous nos yeux! Ces images, est-ce notre esprit qui les crée? est-ce le peintre qui les a tracées? Est-ce la magie qui les évoque?

Quant à Rubens, le plein midi, le soleil à son zénith éclairent ses lumineuses toiles; le plus splendide des peintres, l'idéal lui manque, son imagination est terrestre. D'un pinceau éclatant et brutal, il verse à flots pressés la vie, mais la vie matérielle et physique; ses nymphes du ciel et des eaux sont des mortelles douées de sens plus ardens, de désirs plus intenses, d'une énergie plus passionnée, d'une beauté plus matérielle; ses bacchanales sont l'apothéose de l'ardeur physique. Titien, fils de l'Italie,

habitant de Venise, a bien plus de délicatesse et d'art; il procède d'après les mêmes principes; il veut émouvoir les mêmes passions : voluptueux comme Rubens, chez lui la Volupté est ennoblie.

Dans les lettres de l'Arétin au Titien, on trouve un ton de respect et de sincérité singulière; le Titien réalisait l'idéal pittoresque que son ami avait conçu. Admirable peintre en effet, qui a compris la nature sous son aspect le plus magique, le plus extérieur, le plus brillant. — Comme Rubens, il a peint de la chair et du sang: doué comme lui d'une tête poétique, du sentiment le plus vif de la couleur; amoureux comme lui du plaisir et de la gloire. Tous deux furent magnifiques dans leurs goûts, gentilshommes accomplis et dévoués à cette volupté élégante à laquelle ils consacrèrent leurs pinceaux. Mais Rubens était né en Flandre; Titien vivait à Venise. Ici, lourdeur de forme, fécondité d'imagination, je ne sais quoi de fort et de pesant, mêlé à la miraculeuse richesse de la couleur: là, une délicatesse de ton et de touche, un choix de physionomies et d'attitudes, une grandeur et une verve italiennes qui rappellent vivement le ciel de Venise et les jeux d'ombres et de lumière dont la Ville de la Mer est le théâtre.

Oui, pour le sensualiste Arétin, pour cet homme doué du tact pittoresque, mais enfermé dans le cercle des jouissances et des idées physiques, Titien devait être le symbole et le type du grand artiste. L'amitié vouée par l'écrivain au peintre n'est donc pas une amitié, c'est un culte. Il le ménage toujours, alors même que leur intimité subissait la loi de toutes liaisons humaines et se trouvait obscurcie de quelques nuages. Titien blâmait l'impudence de sa vie. Dans les lettres qui ont rapport à ces momens de refroidissement, l'Arétin quitte son ton d'insolence. Il craint d'offenser et de s'aliéner le seul homme au monde dont l'intimité l'honore. Il y a lutte entre son arrogance accoutumée et sa secrète vénération pour l'artiste.

« Vous me dites, compère, lui écrit-il, que mes servantes (les Arétines) se moquent de moi, qui les traite plutôt comme mes propres filles que comme des domestiques. Loin de m'en indigner, j'en ris. Je suis comme Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, qui, au milieu de ses triomphes, demandait aux dieux quelques humiliations. Moi, que les princes craignent, peu m'importe que les ser-

vantes ne m'estiment pas. Laissez donc aller les choses comme elles vont! Tout cela me convient parfaitement! Adieu, mon cher frère. »

Si l'on excepte ces épitres familières adressées aux artistes et aux courtisanes, on rencontre dans les six volumes de sa correspondance, peu de lettres qui renferment des sentimens réels. Ce ne sont que mots hyperboliques et sonores, enfilés comme des perles fausses. Quand il se met en colère, ou quand il est artiste ou voluptueux, alors seulement le style redevient fort et vrai. Italien du XVIe siècle, Arétin s'explique, ainsi que ses succès, par la colère, la volupté et le sentiment de l'art. Sa reconnaissance et sa sensibilité sont quelquefois aussi bizarres que ses mauvaises mœurs sont impudentes. Il reçoit de l'évêque de Nice des souliers de velours bleu brochés d'or, qu'une de ses maîtresses doit porter. Il répond à l'évêque :

« Les souliers bleu-turquin, brochés d'or, que j'ai reçus avec votre lettre, m'ont fait autant pleurer qu'ils m'ont fait de plaisir. La jeune fille qui devait s'en parer ce matin a reçu l'extrême-onction, et je ne puis vous écrire davantage, tant je suis ému. » (Venise, 4 mai 1538.)

Malgré ces bons rapports avec les évêques, il drapait cruellement les gens de l'église; lisez la lettre suivante, et dites si les philosophes du XVIIIe siècle, si Lamétrie, Diderot; le marquis d'Argens, ont jamais écrit de diatribe plus amère contre l'église :

« O les gens d'église, les gens d'église (dit l'Arétin à Macassola), combien leur vie est adroite et habile! croyez-vous qu'ils ne s'éloignent du monde que pour se rapprocher du ciel? Leur esprit est paisible, leur chair est triomphante. Ces petits dieux, ces saints que le vulgaire adore, s'arrangent pour ne sentir ni le froid de l'hiver, ni la chaleur de l'été, ni le jeûne du carême. Le malheur des autres leur fait grand'pitié, disent-ils; et l'on se paie de ces paroles. Que leur importe la souffrance d'autrui? ce sont eux qui savent quand il faut manger le macaroni et quand le gigot est cuit à point; eux qui connaissent la nature et le fumet des vins blancs, rouges, clairets, vermeils et mousseux. Gourmets incomparables, qui ne se tromperont jamais en fait de poisson; il n'y a pas un volatile, pas une pièce de gibier,

dont ces messieurs n'aient doctement étudié la saveur; pas un bon morceau qui n'ait trouvé place dans leur cuisine; et cependant le peuple croit à leur sainteté, les adore, les révère, eux qui ne donneraient pas un verre d'eau pour secourir cent hommes mourans; ils se maintiennent en grade, ils grandissent en honneurs, ils s'élèvent en richesse et font la nique à tous ceux qui, comme vous et moi, ont percé à jour leur fourberie. — Adieu, mon frère, c'est un bonheur après tout de ne pas leur ressembler. »

Pour stimuler la munificence des chrétiens, il les menace de se réfugier à Constantinople et de s'y faire musulman. Lisez son hypocrite lettre au cardinal de Trente :

« Le voilà, ce pauvre Arétin, ce malheureux vieillard, qui n'est connu de par le monde que pour avoir dit la vérité sans crainte, et qui s'en va en Turquie chercher du pain. Il quitte les princes chrétiens, qui prodiguent leurs trésors aux adulateurs, aux parasites, aux hypocrites, aux fourbes, aux voleurs; pour ces sortes de gens les mains sérénissimes sont toujours ouvertes. Oui, j'irai à Constantinople, monseigneur, j'irai sous votre permission; et pendant que les misérables tireront vanité des richesses que leurs vices leur ont values, je montrerai, moi, les blessures que m'ont values ma vertu et mes talens. Les Ottomans, qui ne sont que des bêtes féroces, auront pitié de ce spectacle qui ne touche pas les seigneurs de la chrétienté. Pour moi, soyez sûr, grand cardinal, que j'irai prêcher votre gloire et votre magnificence à travers l'Orient. Ce que je regrette en faisant divorce, et peut-être pour toujours, avec l'Italie ingrate envers moi, c'est de ne pas vous laisser un assez éclatant témoignage de mon adoration.

« Quant aux cent écus que vous me promettez, ma pauvre vieillesse en a bien besoin. »

Le même mépris de toutes les religions, le même amour des voluptés se montre encore plus à nu dans une lettre adressée à un de ses compagnons de débauche.

« Ma foi, mon cher, que les princes et les peuples fassent comme ils voudront; ils savent que je me ris de leur grandeur et de leur blâme, et que je suis parti sans dire un mot à l'empereur Charles-Quint, de peur qu'il ne lui prît envie de m'emmener avec lui. Peut-être, si j'avais tout ce qu'il me faut de pain et de viande,

irais-je poser mon escabeau dans la mosquée des Turcs ou dans la synagogue des Juifs.

« Mais, après tout, ne nous plaignons pas. Venise est une assez bonne ville, sur ma parole; revenez-y bien vite. Ici la vie est galante, frère; ici les femmes sont jolies. Mauvais sujet, revenez donc vite! Cher ami, sensuel que vous êtes, il me semble que je vous vois sur le grand canal; vous voilà sur le quai; le marbre de mon escalier retentit sous vos pas, et mes Arétines vous reçoivent. Venez vite, frère, et jouissons de la vie. »

Le même ami, le capitaine Rangone, lui reproche de faire trop de dépenses:

« Assurément, mon cher, lui répond-il, des vingt-cinq mille écus que j'ai tout récemment tirés des entrailles des princes, par l'alchimie de ma plume, il n'y en a pas un que je n'aie jeté au vent, comme vous le dites. Eh bien! que faire donc à cela? si je suis né pour vivre ainsi, qui m'empêchera de vivre ainsi? »

Récapitulons en effet ses revenus : une pension de *deux cents écus* de l'empereur Charles-Quint, une de *cent écus* du marquis du Guast, une autre de *cent écus* du duc d'Urbin, qui bientôt la doubla, une de *cent écus* de Louis Gritti; une autre de même somme du prince de Salerne, une de *cent vingt écus* de Baldovino di Monte; *six cent vingt écus*. Antoine de Lève le supplia de vouloir bien lui fixer le taux de la pension qu'il accepterait. En 1541, il jouissait de huit cents écus de pension annuelle. L'année suivante il compta dix-huit cents écus de gratification, et dans le cours de dix-huit ans, il en reçut vingt-cinq mille de divers princes et seigneurs. *Scipion Ammirato* et *le Gaddi* affirment que pendant le cours de sa vie, plus de soixante-dix mille écus passèrent entre les mains de l'Arétin; somme énorme, et qui, rapportée à la valeur actuelle de notre monnaie, dépasserait un million. « Jamais, dit l'Ammirato, je n'ai vu vieillard orné de vêtemens plus splendides, et de plus riches habits; ce n'étaient qu'étoffes d'or et de soie. »

Ses vices n'étaient pas les seules issues par lesquelles s'écoulaient tant de richesses; j'ai parlé de sa prodigalité et de sa munificence; Titien, le Doni, Marcolini s'étonnent souvent, dans leurs lettres et dans leurs mémoires, de sa brillante et fastueuse hospitalité. Il ne

fait que se rendre justice à lui-même quand il dit : — « Tout le monde court à moi, comme si j'étais trésorier du roi. Qu'une pauvre fille accouche, je paie la sage-femme; qu'un gentilhomme débauché soit jeté en prison, c'est mon argent qui le rachette; soldats ruinés, gendarmes cassés aux gages, débiteurs insolvables, voyageurs embarrassés, tous ont recours à mes largesses. Ma maison est un hôpital pour toutes les maladies; mon médecin est le médecin de la ville entière. Voici bientôt dix-huit années que j'ai ouvert une hôtellerie gratuite à tous les chevaliers errans (1). »

Cherchez dans son recueil épistolaire la liste presque innombrable et qui fatiguerait assurément le lecteur, des présens qu'il reçut, non-seulement des princes d'Europe, mais du corsaire Barberousse et du sultan Soliman. Don Lopez di Soria lui passa au cou une chaîne d'or au nom de l'impératrice. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, lui en fit remettre une autre qui valait cent écus. « Voilà, s'écria-t-il, un petit cadeau pour une si grande folie. » Le roi François Ier se montra plus spirituel que ses confrères; en satisfaisant l'avidité du brigand littéraire, il trouva moyen de se moquer de lui. Il fit fabriquer une belle chaîne d'or, toute composée de langues enchaînées, et vermeilles à la pointe comme si elles eussent été trempées dans le venin ou dans le sang. Collier bizarre, qu'il envoya à l'Arétin, avec cet exergue significatif : *lingua ejus loquetur mendacium*. « Sa langue dira le mensonge. » L'Arétin répondit à cette heureuse épigramme dorée, par une lettre de remerciemens.

De cette vie, symbole de l'Italie perdue, il nous reste bien peu de chose à raconter. Nous avons saisi au passage tous les traits qui la caractérisent et qui la burinent. On est entré dans les goûts et dans les pensées de l'Arétin; on est devenu l'hôte de son ame; on a su ce qui lui restait de conscience et de passion, et ce côté moins impur de sa pensée qui lui faisait trouver du charme dans la contemplation de l'art, dans l'amitié de l'artiste, et cette autre rédemption de ses lubricités, qui le punissait d'avoir enseigné le vice et

(1) Tom. II, p. 257.

prêché la volupté brutale, en lui infligeant un amour incurable et malheureux (1). C'en est assez. Cette vie, qui nous amusait d'abord, lasserait notre patience, si nous la poursuivions obstinément dans tous ses détails. Irons-nous chercher dans les lettres de notre ami toute l'histoire de la gastronomie au XVIe siècle? Ce serait fatigant. Le suivrons-nous dans toutes les tavernes de Venise? Compterons-nous tous les écus, toutes les toques et tous les manteaux dont il fut gratifié? Répéterons-nous ses conseils de folie adressés aux jeunes gens, ses conseils de mauvais lieu adressés à certaines dames? Vraiment ce n'est pas la peine.

Les seules aventures que j'aie négligées sont celles qui se trouvent dans tous les *Ana* et tous les dictionnaires; les faits que j'ai notés avec soin sont ceux qui éclairent à l'improviste son temps, son pays et la spécialité de son humeur. Il a eu deux secrétaires, *Nicolo Francò* et *Venieri*, tous deux rivaux de ce digne maître, et qui sont devenus ses ennemis. L'empereur Charles-Quint a chevauché avec lui pendant près d'une demi-lieue, écoutant d'une oreille trop complaisante, pour un grand monarque, les adulations en vers de son pensionnaire. *Pietro Strozzi*, qu'il s'était permis de nommer dans un sonnet, le menaça de son poignard, si jamais il s'avisait de prononcer son nom. L'ambassadeur d'Angleterre, *sir Sigismond Hawell*, se contenta de lui donner des coups de bâton; il se plaignit, et finit par louer Dieu qui lui accordait, disait-il, la faculté de pardonner les injures. On le rosse dans la rue; on le joue sur le théâtre; on lui envoie des couronnes; les seigneurs baptisent leurs enfans sous le nom d'*Aretino*; enfin Jules III le nomme chevalier de Saint-Pierre; le duc de Parme sollicite pour lui la barrette; il va à Rome dans l'espoir de l'obtenir; le pontife le baise au front; — l'Arétin s'aperçoit que ce baiser pontifical sera son unique récompense, et retourne à Venise, où il se vante (ce trait est de caractère) d'avoir refusé la barrette.

Vous trouverez tout cela dans Bayle, dans Mazzuchelli, et dans Ginguené : vous y trouverez aussi la vieille scène du Tintoret et de l'Arétin, qui avait offensé le peintre, et à qui ce dernier demanda la permission de faire son portrait. Une fois enfermés dans

(1) Voyez la seconde partie de l'Arétin.

la même chambre, Tintoret tire deux pistolets de sa ceinture, prend avec un des pistolets la mesure de l'Arétin, et lui dit : « Vous avez, de haut, deux de mes pistolets et demi (1). » A quoi bon reproduire cette éternelle pâture des anecdotiers? Les anecdotes elles-mêmes sont-elles bien certaines? Pierre d'Arezzo appartenait à l'Europe, et faisait le sujet de toutes les conversations. On aura brodé artistement une existence déjà si singulière. Le genre de mort qu'on lui attribue, et les épitaphes qu'il composa, dit-on, pour son propre tombeau, sont également problématiques. Il se tua, selon la chronique, en se renversant en arrière sur une chaise à force de rire : on venait de lui apprendre qu'une de ses sœurs menait dans Arezzo une vie toute semblable à celle de son frère, et qu'elle venait de commettre *infamas obscœnitates*. Antoine Lorenzini, le seul auteur qui rapporte ce fait, n'en parle que comme d'une tradition populaire très vague et qu'il ne peut affirmer. Ce qui paraît certain, c'est qu'il mourut couvert de gloire et de honte, à soixante-cinq ans, vers la fin de l'année 1557; qu'on l'ensevelit dans l'église de Saint-Luc, et qu'en réparant l'église dont le pavé fut exhaussé de plusieurs pieds, on recouvrit sa sépulture, aujourd'hui cachée à tous les yeux.

Quand le bruit se fut répandu que l'Arétin avait cessé de vivre, personne ne voulut croire qu'il fût mort de mort naturelle. Ce fut long-temps une opinion générale qu'il avait été pendu à Venise. En 1585, vingt-huit ans après, Michel de Lhopital donnait ce fait pour certain. « Il y a peu de temps, dit-il dans des vers latins fort élégans, que l'Arétin s'était renfermé dans les murs de Venise; de là, comme du sommet d'une tour inexpugnable, il criblait les rois de l'Europe de ses flèches aigües et les fouettait de sa langue redoutable. On l'apaisait par des présens : les cadeaux des rois lui arrivaient de toutes parts. Voilà ce que peut la cupidité d'un poète; et cependant rien ne l'a protégé; ni la tutelle de cette noble ville qui règne sur les mers ioniennes, ni le réseau lointain des lagunes qui l'environnait; il a fallu payer au monde offensé

(1) Vite del Zilioli.

les peines de ses crimes, et recevoir des mains du bourreau un châtiment trop mérité (1).

Lui mort, ce fut une vraie pluie d'épitaphes latines, françaises, italiennes, dont on cherchera, si l'on veut, quelques-unes des plus remarquables, dans la note ci-jointe (2), et où l'on trouvera la même pensée épigrammatique, tournée, retournée et modifiée dans tous les sens. La grande auréole de sa gloire disparut presque aussitôt après sa mort. Les intelligences supérieures le renièrent pour modèle. *Michel Montaigne*, vers 1586, s'étonnait de la *divinité* qu'on lui avait conférée, ou plutôt de celle dont il s'était affublé lui-même en face de son siècle complaisant.

L'Arétin considéré comme écrivain.

Après tout, cet homme si déconsidéré, si loué, si oublié, mérite attention. Il se classe à part. Sa nature n'était ni élevée, ni

(1) Nuper Aretinus Venetæ se clauserat urbis
Mœnibus; undè velut celsa sublimis in arce
Omnes Europæ reges figebat, acutis
Incessens jaculis, et diræ verbere linguæ.
Atque illum missis omni regione tyranni
Placabant donis : tantum mala vatis avari
Linguæ potest : at ei claræ tutela nec urbis
Profuit, Ionio longe regnantis in alto.
Non circumfusæ miserum texere paludes
Quin meritas læso pœnas exsolveret orbi
Terrarum, dignum vel haberet carmine funem.

(2) Condit Aretini cineres lapis iste sepultos,
Mortales atro qui sale perfricuit.
Intactus deus est illic, causamque rogatus,
Hanc dedit : Ille, inquit, non mihi notus erat.

Qui giace l'Aretin poeta tosco,
Che disse mal d'ognun, fuor che di dio,
Scusandosi col dir, non lo conosco.

Qui giace l'Aretin, amaro tosco
Del Seme uman, la cui lingua trafisse

grande, ni noble, ni profonde, ni distinguée, ni élégante, ni vaste, ni créatrice; elle était spéciale. C'était un moule bizarre, et voilà tout; une nature brutale, commune, énergique; sans choix et sans goût, mais ardente; pleine de ce feu grossier qui entête comme la tourbe et qui donne la nausée; un esprit inventif, mais à faux, riche en mauvaises créations de mots hardis, en inutiles nouveautés d'images perdues, et en témérités dissonnantes de langage; prodigue de sel comique sans philosophie et de métaphores échevelées sans poésie. Tout cela se serait-il épuré dans une vie moins fangeuse, moins tumultueuse, moins oppressée par les vices naturels et les vices acquis? On peut le croire.

E vivi e morti : d'Iddio mal non disse
E si scusò col dir : Io non conosco.

Qui giace estinto quell'amaro tosco
Che ogn'uom vivendo col mal dir trafisse,
Vero è, chè mal di Dio giammai non disse,
Che si scuso dicendo, Io non conosco.

Hic jacet ille canis qui pessimus ivit in omnes,
Dempto uno, quem non noverat ille Deo.

Primorum mastix molli hac requiesco sub urna,
Viventi cui mens irrequieta fuit.
Nulli ego mortali, superis si forte peperci,
Ignoti superi forte fuere mihi.

Le temps par qui tout se consume
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin de qui la plume
Blessa les vivans et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas :
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

Finger non so benchè mentito et finto
Sia in questa tela il mio vivace aspetto.
Sforza, e flagel de' Precipi son detto

Pierre d'Arezzo, par ses écrits publiés à Venise, sous la tutelle de la corruption générale, a donné le branle à cette nouvelle littérature, dont son pays a été infesté après lui. Le Seicentisme date de l'Arétin. Ce ne fut plus la parole grave et nue de Machiavel, la parole de l'homme d'état, ni la fluidité cicéronienne de Bembo. On commença, d'après son exemple, à personnifier tout. On a blâmé les Marini, les Achillini : ils ne sont que ses copistes. Pourquoi s'étonner si l'Achillini fait « suer les métaux » et montre un soufflet «agité par le mouvement de la fièvre?» Pourquoi reprocher à Marini ses concetti remplis d'affectations et d'hyperboles? L'Arétin n'avait-il pas été admiré, lorsque sa plume, courant au hasard, prêtait des *viscères* à l'avenir, un *canal* à la mansuétude, des *yeux* à un rocher

Perchè altrui scopro il ver chiaro e distinto.
Spesso intagliato fui, più che dipinto
Più da Scarpel, chè da penel soggetto.
Lineato ho di piaghe il viso e il petto;
Sangue è il colore ond' io vo sparso e tinto,
Ho diabolico Stil, titol Divino,
Punge, e saetta ciascun mio Poema
Spada di Momo, e fulmin di Pasquino
Della mia penna al moto il vizio trema.
Ferite, o Grandi il corpo all'Aretino
Perchè viva la Lingua il modo tema.

Questo è il sepolcro di quel sozzo cane,
Che lacero le fama delle genti,
Qui giaccion l'ossa e giacciono i denti,
Onde la schiuma e tosco ancor rimane.
Or son sicure l'anime Cristiane,
Ch' egli e laggiuso fra gli spirti ardenti;
Si sbracchin di piacere gli elementi
E suonino di gioja le campaue.
Spargan con piena man rose e viole
E danzin sull' avel letizia e pace,
Or che gito è sotterra il lor rivale;
E sovra il sasso rio queste parole
Scolpite sien : qui l'Aretino giace
Figlio della discordia, e del dir male.

et un *pourpoint* à la générosité? « Dans mes poésies, dit-il (1), vous verrez s'étendre à nu les fibres secrètes de mes intentions ; se redresser les muscles de mes idées, et se dessiner le profil de mes prédilections. » Avant lui, personne n'avait écrit de cette façon; c'est la source première des *précieuses ridicules*. Cette nouveauté ne fut pas sans éclat ; la rapidité phénoménale de l'écrivain, un certain entraînement de style qu'il possède toujours ; une certaine chaleur de narration dont nous avons donné des exemples, achevèrent la révolution : car il fit révolution. On remplirait un dictionnaire de ses hypotyposes hardies et de ses métaphores dignes du marquis de Jodelet.

« N'ensevelissez pas mes Espérances dans le tombeau de vos Promesses menteuses ! »

« Je vais pêcher dans le lac de ma Mémoire, avec l'hameçon de ma Pensée ! »

« Arrêtons avec le Mors de la prudence la bouche ardente de la jeunesse ! »

« Mon Mérite se dore du vernis de votre Faveur ! »

« Le coin de la Reconnaissance enfonce le nom de mes amis dans mon cœur ! »

« Vous jetez les Bûches de votre Courtoisie dans le foyer brûlant de mon amitié ! »

« La lime de la Conversation aiguise la Finesse de mon esprit, etc., etc. »

Voilà le style ordinaire de ses compositions. Il aime aussi la répétition des mots, l'entassement des épithètes, l'accumulation des couleurs; il fait volontier d'un adjectif un adverbe, et d'un adverbe un adjectif; il dira : *le coloré* des joues, pour *le coloris*, le *scintillant des* yeux, pour *l'étincelle;* le *désordonné de la* poésie, pour le *désordre.* Il allongera misérablement ses phrases par des redondances emphatiques : « *C'était une ruine antique; admirablement grande, grandement admirable.* » Balzac vous offre, ainsi que Voiture, le dernier écho de cette sonore et détestable école, dont l'Arétin est bien évidemment le fondateur, et que Molière a étouffée sous le ridicule.

(1) Lettere, t. II, p. 50.

Comment une telle école n'aurait-elle pas jailli du foyer italien; fatigué de riche civilisation; lançant au loin mille rayons bizarres; — d'où se répandaient sur l'Europe rêveurs et fous, — astrologues et bouffons — Luc Gauric et Merlin Coccaie — le Cardan et Jordan Bruno? — Tous ils vivaient aux dépens des autres, payés, bâtonnés, brûlés, maltraités, bien nourris, célèbres, emprisonnées tour-à-tour. J'ai fait voir comment était éclos, des fruits les plus curieux de cette civilisation, l'Arétin. Il s'est le premier servi de la presse, comme le brigand espagnol se sert de l'escopette. Il n'avait pas mal choisi son temps. On ne respectait que trois choses : la Science, la Presse, l'Art ! *Fausto*, professeur à Venise, obtenait du sénat la permission de faire construire une quinquérème antique aux frais du gouvernement vénitien ; on la fit joûter contre des bâtimens plus légers ; Fausto commanda la manœuvre et gagna la victoire. Étrange combat, qui prouve assez la puissance de l'érudition à cette époque (1). Dans cet énorme mouvement d'idées régnaient les Fallope, les Cardan, les Aldrovande; mais nul centre, nulle moralité, nulle fixité. Imperia, la fameuse courtisane, était aimée à la fois de Beroalde le professeur et de Sadolet le cardinal. Peu importaient le vice ou la vertu, pourvu que l'on eût du talent ou que l'on parût en avoir. Les aventuriers de l'érudition faisaient fortune ; souvent fripons, comme Panurge, besoigneux comme lui, quelquefois savans. Ils attrapaient la barrette comme une bague à la course ; c'est ce que firent Margounios, *évêque de Cythère*, et plusieurs autres. Dans ce grand chaos, il y y avait une place à prendre.

Arétin le sentit et se fit roi d'une littérature immonde, de la littérature sotadique, priapique ; de cette littérature qui correspond à nos plaisirs grossiers, qui satisfait la brute alliée à l'homme, l'animal qui est en nous, nos sens déchaînés. Quand toutes les forces de la nature étaient déifiées, comme elles partageaient le trône avec d'autres forces intelligentes et éthérées, elles n'étaient point si atroces. A côté de Priape, Vénus Uranie. A côté de Cloacine, Junon la fière. A côté de Vénus publique, Vénus céleste. On a vu plus haut, comment chez les chrétiens le sensualisme orgiaque

(1) P. degli agostini scrittori Veneziani.

était devenu infâme comme un fou renfermé. L'Arétin, ainsi que De Sade, n'est qu'une réaction du principe charnel contre le principe chrétien. Maître de toutes les impudicités modernes, il a surtout montré du talent dans le poème épique en prose qu'il leur a consacré, et dont cinq lignes de suite ne pourraient être copiées par une plume honnête, encore moins commentée par elles.

Que cet homme eût une sorte de puissance, on ne peut en douter en jetant les yeux sur la liste de ses écrits, composés au milieu du tourbillon de vices et de plaisirs que nous avons essayé de peindre. Il lui fallait, pour mener cette triple vie de voluptés, d'intrigues, de gloire conquise à la course, une immense activité, une facilité rare, une promptitude d'esprit singulière, une vigueur physique inépuisable.

Rome, 1524. LETTRES ÉCRITES, non publiées encore. — LOUANGES ET CANZONES aux papes et aux rois. — SONNETS LUXURIEUX.

1525-6-7-8-9-30-31. — LETTRES ÉCRITES, non publiées.

Venise, 1532. LA MARFISE, poème.
1533. LE MARÉCHAL, comédie.
1534. LA COURTISANE, comédie. — *Id.* DIALOGUES DE LUXURE. — *Id.* LES SEPT PSAUMES.
1535. L'HUMANITÉ DU CHRIST.
1536. Seconde partie des DIALOGUES DE LUXURE.
1537. LETTRES IMPRIMÉES. — *Id.* STANCES LAUDATIVES.
1538. LARMES D'ANGÉLIQUE, poème. — DIALOGUES DE LA COUR. — LA GENÈSE.
1539. DIALOGUES DU ZOPPIN.
1540. L'HYPOCRITE, comédie. — SAINTE CATHERINE LA VIERGE.
1541. LA VIERGE MARIE.
1542. LA TALANTA, comédie. — LETTRES.
1543. SAINT THOMAS D'AQUIN. — DIALOGUES DU JEU.
1544. STRAMBOTTI.
1545. LETTRES ÉCRITES, non imprimées.
1546. LETTRES IMPRIMÉES. — ORAZIA, tragédie. — LE PHILOSOPHE, comédie.
1547—1548. CAPITOLI.
1550—1557. VIEILLESSE. — LETTRES.

De ce grand nombre d'ouvrages, nous défalquerons d'abord toutes les œuvres sacrées : absurdes romans dont le style est aussi détestable que les faits y sont controuvés. On voit qu'il n'avait d'autre but en les écrivant que de remplir un volume, et qu'il s'embarrassait peu du reste. La vie de Jésus-Christ ressemble à celle d'un paladin du moyen-âge, et celle de sainte Catherine n'est qu'un conte souvent licencieux. « Qu'importe, disait-il, le mensonge que je mêle à ces œuvres? dès que je parle de celles qui sont notre réfuge céleste, mes paroles deviennent paroles d'évangile. »

C'est ainsi qu'il nous raconte en détail les promenades de la Vierge Marie, ses conversations avec son mari, la manière dont elle apprêtait le repas, et jusqu'aux pièces de son ajustement. « Je n'aurais pas fait six pages du tout, dit-il dans une de ses lettres, si je m'en étais tenu à la tradition et à l'histoire. Les *épaules de mon invention* ont tout supporté; et je m'en fais gloire, car ces choses retournent à la plus grande gloire de Dieu. » C'est dans ces ouvrages sacrés, qui tous ont été traduits en français, et qui se sont répandus dans les couvens, que l'on voit quel abus il faisait de la tautologie. Il savait que les lettres font des mots, les mots des lignes, et les lignes des phrases. Nous ne citerons qu'un exemple de sa manière, elle est extraite de sa Vie de sainte Catherine et suffira pour dégoûter le lecteur de toutes les citations qu'il pourrait regretter :

« Comment louer, s'écrie-t-il, le facile, le religieux, le clair, le gracieux, le noble, l'ardent, le fidèle, le véridique, le suave, le bon, le salutaire, le saint et le sacré langage de la jeune Catherine, vierge sacrée, sainte, salutaire, bonne, suave, véridique, fidèle, ardente, noble, gracieuse, claire, religieuse et facile? » Les écrivains de notre temps, si prodigues d'épithètes, n'ont jamais été si loin.

Landi, *Doni*, *Dolce*, *Franco*, marchèrent sur ses traces, et mirent à la mode ce pauvre style, feuillu de paroles, et stérile de fruits; ce style qui couvre d'une riche végétation peu d'idées, peu de faits : « *Bollore di fantasia*, dit Corniani, *accozamento d'interminabili parole, povertà di pensieri, estracchiatura di sentimenti.* » De son vivant même, quelques-uns rivalisaient d'impudence avec l'Arétin. *Doni* disait tout bonnement : « *Vivo di kirieleison*. « Je vis

des louanges que j'ai chantées à l'un et à l'autre. » Ce *Doni* fit, avec moins de génie et d'audace, à peu près le métier de l'Arétin. Comme lui, il changeait de patron, vendait sa plume, et ne voulait qu'écrire vite : « Mes livres sont écrits, disait-il, avant d'être composés, lus avant d'être imprimés. »

Comme poète, l'Arétin mérite peu d'éloges ; ses vers sont durs et rocailleux, et l'on ne retrouve quelque talent que dans ses Stranbotti ou chansons bouffonnes, et dans ses Capitoli burlesques.

Quel était donc son génie? La facilité, la verve dramatiques. Il a fait plus vivement que l'Arioste, et même que Machiavel, la comédie aristophanique. Dans une société pétrie de sang, de boue et de volupté, il ne prit pas sans doute la haute position dont se seraient emparés Aristophane ou Cervantes. Il aperçut les vices de son temps en homme vicieux qui s'en amuse et qui les fait se jouer et se heurter pour ses menus plaisirs. Telle devait être la comédie d'une civilisation sans base; une satire licencieuse, sans plan, sans haute portée, allant à l'aventure, et flétrissant tout sur sa route.

Il débuta par *le Maréchal* dont on retrouve le principal caractère dans une des pièces de Shakspeare, l'intrigue dans un drame singulier de Jonson, et une scène tout entière dans le *Pantagruel* de Rabelais. Il n'y a pas de sujet dans cette pièce dont le pivot comique est le caractère du Maréchal, ou grand-écuyer, qui se marie pour flatter son maître le duc de Mantoue, et lui obéit en enrageant d'épouser une femme qu'il n'a jamais vue. Pendant cinq actes, les préparatifs du mariage crucifient le Maréchal. Tel voisin vient lui demander comment il se tirera de là; tel autre lui fait une peinture effrayante des malheurs du mariage; enfin la pompe nuptiale s'avance : la haine et la terreur que le mariage inspire au Maréchal n'ont pas cessé d'augmenter; et quand on soulève le voile qui couvre la fiancée, on reconnaît un jeune page qui a consenti à jouer ce rôle pour mystifier le Maréchal. — « Riez tant que vous voudrez, s'écrie-t-il; j'aime mieux que l'on se moque de moi pour une chimère que d'avoir à pleurer toute ma vie la réalité de l'hymen. »

Il n'y a pas le même vide d'action dans *la Courtisane*, pièce que l'on

pourrait appeler la *Science des cours*. Je retrouve dans *la Courtisane* le premier type de Pourceaugnac. Le Pourceaugnac italien, qui est de Sienne, et que l'on appelle messire Maco, arrive à Rome avec la ferme résolution d'être cardinal, comme son père en a fait le vœu. Il rencontre un fat napolitain, messire Parabolano : tous deux se vantent, l'un des succès futurs de son ambition, l'autre de ses bonnes fortunes. Parabolano fait sa cour à une jeune fille qu'il compare à la lune et aux étoiles, et qui, lui donnant un rendez-vous, trouve moyen de se faire remplacer par une vieille courtisane de soixante ans.

Messire Maco, de son côté, rencontre un intrigant nommé André, qui se charge de lui apprendre le métier de courtisan, et de le faire cardinal. « Savez-vous mentir, blasphémer, jouer? Savez-vous être curieux, flatteur, hérétique, hableur, médisant, ingrat, ignorant? Vous serez cardinal. » Il le met ensuite entre les mains d'un médecin nommé M. Mercure, qui, pour le disposer au cardinalat, lui fait prendre des pillules et le plonge dans une étuve remplie de vices, qu'il appelle le *moule des cardinaux*. Les deux dupes s'aperçoivent qu'on s'est moqué d'eux, se consolent l'un l'autre, et la pièce finit sans dénouement.

Voici le prologue de cette satire dramatique :

L'ÉTRANGER. — Pardieu! cet endroit ressemble à l'ame du grand-duc de Lève; il semble préparé à quelque chose de grand. Quelle fête splendide y aura donc lieu? Il faut que je le demande à ce gentilhomme qui passe : « Holà! Messire, m'obligerez-vous de m'apprendre pourquoi tout ce pompeux appareil? »

LE GENTILHOMME. — C'est que l'on va jouer ici tout-à-l'heure une comédie nouvelle.

L'ÉTRANGER. — Qui l'a composée? la divine marquise de Pescaire?

LE GENTILHOMME. — Non; sa plume céleste est tout occupée à faire à son mari une niche parmi les bienheureux.

L'ÉTRANGER. — Est-elle de l'Arioste?

LE GENTILHOMME. — Hélas! l'Arioste est parti pour le ciel, n'ayant plus besoin de gloire sur la terre.

L'ÉTRANGER. — Calamité pour le monde que ce grand homme soit mort! C'était la bonté même.

LE GENTILHOMME. — Que n'était-il la méchanceté même!

L'ÉTRANGER. — Pourquoi cela?

LE GENTILHOMME. — Nous l'aurions encore; la méchanceté ne quitte pas le monde.

L'ÉTRANGER. — Ma foi! c'est vrai. Et de qui donc est la pièce? du gentil Molza, du Bembo père des Muses, du Ricco ou Guidiccione?

LE GENTILHOMME. — Non, vraiment, tous ces gens-là sont mieux occupés.

L'ÉTRANGER. — L'œuvre sera donc de quelque pécore, *fruges consumere*, etc. Quel déluge de poètes! Il y en a autant que de luthériens. Nos forêts métamorphosées en lauriers ne suffiraient pas à couronner tous ces petits poètes et tous ces petits commentateurs, crucifiant sans pitié l'auteur auquel ils s'attachent, et lui faisant dire tout ce qu'il ne confesserait assurément pas quand on lui donnerait cent coups de bâton. Il n'y a que cet excellent Dante qui, à force de diableries, ait effrayé tout le monde; depuis qu'il est sur le chevalet des commentateurs, ils n'ont su que faire de lui. — Est-ce le Tasse qui est l'auteur de la pièce?

LE GENTILHOMME. — Non, il est occupé chez le prince de Palerme, dont la courtoisie lui a donné asile. Cette trame de comédie est tissue par Pierre Arétin.

L'ÉTRANGER. — Je veux l'entendre. Où se passe la scène?

LE GENTILHOMME. — A Rome, ne le voyez-vous pas?

L'ÉTRANGER. — C'est là Rome, miséricorde? je ne l'aurais jamais reconnue.

LE GENTILHOMME. — Rappelez-vous que les Espagnols se sont chargés de la purger de ses péchés. Effaçons-nous un peu, et si vous voyez paraître sur la scène plus de cinq personnes, contre toutes les règles, ne vous en étonnez pas : les digues d'autrefois n'arrêtent plus les fous d'aujourd'hui; et puis le style comique ne s'astreint guères à la loi sévère que l'on subissait jadis. Voulez-vous que la Rome moderne parle et agisse comme l'Athènes des anciens jours?

L'ÉTRANGER. — Tout le monde sait cela.

LE GENTILHOMME. — Voici venir Messire Maco. Taisons-nous.

L'Hypocrite ne répond pas plus à son titre que *la Courtisane* ne répond au sien. C'est une pièce remplie de finesse d'observation, et où un homme rusé, espèce de Figaro mystique, fait agir tous les ressorts de l'intrigue et de l'adresse, et sert à la fois ses intérêts et ceux de la famille dans laquelle il s'est introduit : Machiavel au petit pied, Tartuffe qui réussit, qui fait sa fortune sans nuire à

personne, et dont l'apothéose dramatique prouve bien toute la démoralisation du temps.

Dans la *Talanta* on voit une courtisane entourée d'amans qu'elle trompe : elle fait une bonne fin et se marie. Deux jeunes gens qui s'entendent pour escamoter les faveurs de Talenta, et lui font cadeau, l'un d'un jeune nègre, et l'autre d'une jeune esclave. Le nègre prétendu n'est qu'une fille du peuple qui a consenti à jouer ce rôle pour de l'argent et s'est noirci la figure. La prétendue esclave est un jeune homme qui a bien voulu seconder l'artifice de son ami. Ces deux personnes, qui se trouvent dans la même maison, s'entendent et s'enfuient ensemble. Leurs amours déplaisent à ceux même qui les ont employés : il naît de la position complexe des personnages une foule d'intrigues et d'événemens que nous ne détaillerons pas. La courtisane a un vieil amant rebuté qui lui est resté tendrement fidèle, qu'elle épouse, et à qui elle donne sa fortune.

Le Philosophe, comédie que l'Arétin a composée dans sa vieillesse, offre plus de force d'invention. C'est un brave rêveur, qui ne voit rien de ce qui se passe près de lui, qui n'aperçoit pas les mille intrigues dont il est entouré, que sa femme trompe, et qui finit par se réconcilier avec elle. Ce caractère présente une satire très vive des platoniciens du XVI[e] siècle. Écoutons-le. Il s'avance suivi de son valet.

SAUVAGEOT. — L'accès va recommencer.

PLATARISTOTE. — O femmes! œuvre démoniaque, riche de malice, pauvre de prudence !

SAUVAGEOT. — Frénésie sans fièvre.

PLATARISTOTE. — Femme, source de tous les maux et maîtresse passée en toutes les scélératesses !

SAUVAGEOT. — Messer Petrarcha... tra la la la !

PLATARISTOTE. — Il est bien évident que celle-la seule est chaste, que personne ne sollicite.

SAUVAGEOT. — Tout le monde savait cela.

PLATARISTOTE. — Les anciens ont eu raison de dire que la femme consommait son mari, comme la pourriture dévore le bois.

SAUVAGEOT. — Bah! vraiment !

PLATARISTOTE. — Que la femme se modèle toujours sur son mari; un miroir orné de perles ne vaut rien s'il ne reproduit exactement les objets

SAUVAGEOT. — Oui dà! et si le mari est une bête, la femme deviendra-t-elle un quadrupède!

PLATARISTOTE. — Point de meilleur apprentissage qu'une mauvaise femme; elle vous apprend à souffrir chrétiennement les injures de vos ennemis.

SAUVAGEOT. — Recette pour les poltrons!

PLATARISTOTE. — De toutes les vertus féminines, la reine, c'est la chasteté.

SAUVAGEOT. — Je suis bien aise de le savoir.

PLATARISTOTE. — Un mari qui ne cesse pas de satisfaire et d'irriter la concupiscence conjugale, lui donne exemple et leçon, pour qu'elle marche avec d'autres dans la même carrière.

SAUVAGEOT. — J'attendais celle-là.

(Le philosophe se cogne la tête contre un mur.)

PLATARISTOTE. — Erreur impardonnable qui vient de tarir la source des proverbes et des sentences qui jaillissait de mon fertile front!

SAUVAGEOT. — Mon vénérable maître, s'il vous plaisait de me confier à l'avenir tant vos devoirs conjugaux que la surveillance de vos facultés ambulatoires, je me tirerais de là, je crois, un peu mieux que vous.

PLATARISTOTE. — Je te remercie de ton dévouement parfait, etc., etc.

Pendant que la femme du philosophe le trompe, une courtisane, nommée Tullia, s'apprête à plumer un marchand siennois, dont elle rencontre la servante.

MÉA. — Quelle est cette femme qui marche la tête si bien encapuchonnée?

TULLIA. — Tu ne me reconnais pas!

MÉA. — C'est toi ou bien ton fantôme.

TULLIA. — A la bonne heure.

MÉA. — Et d'où viens-tu? où vas-tu? comment vas-tu?

TULLIA. — Je viens de chez un amant, je vais chez un autre, et j'en attends un troisième.

MÉA. — Heureuses que vous êtes, vous autres!

TULLIA. — Et toi, que fais-tu maintenant, et d'où viens-tu?

MÉA. — L'amour quand je puis, et je suis servante d'un riche joaillier de Pérouse qui demeure chez la Betta.

TULLIA. — Y a-t-il long-temps qu'il est ici?

MÉA. — L'avarice qui le tient aux cheveux, l'a fait venir dans l'espoir d'y vendre ses joyaux; il a une belle petite boursette pleine de florins tout étincelans, tout fumans, tout appétissans.

TULLIA. — Bah!

MÉA. — Ils sortent de la monnaie.

TULLIA. — Vive Jésus!

MÉA. — Cinq cents et plus.

TULLIA. — Est-ce qu'il sait dépenser?

MÉA. — Les femmes le ruinent. Tous les habitans de Pérouse naissent avec un collier de femmes au cou.

TULLIA. — Et son nom?

MÉA. — Boccace.

TULLIA. — Et ses parens?

(Ici Méa, véritable femme de chambre, fait un long détail de toutes les affaires domestiques de Boccace : elle apprend, entre autres particularités, à Tullia qu'une sœur du marchand a été mise à l'hôpital dans son enfance, qu'on lui a laissé pour la reconnaître la moitié d'une pièce de monnaie (carlino papale), et que Boccace en possède l'autre moitié dans l'espoir de retrouver sa sœur.)

TULLIA. — Je suis bien aise de savoir tout cela.

MÉA. — Adieu, Tullia, mes affaires m'appellent.

TULLIA, seule. — Cinq cents florins, cinq cents florins qui sortent de la monnaie! tout appétissans, tout brillans, dit-elle! Bien! à quoi me servirait-il à moi, courtisane, d'avoir étudié les œuvres de l'Arétin! Je ne saisirais pas l'occasion aux cheveux? A mon secours tout ce que j'ai de mémoire. Voyons un peu : sa mère s'appelle Ciencia, sa femme Panta, son fils Renzo, son aïeule Bertoccia, son grand-père Gnagni de la Cupa. Il a des terres à Tubiano et à Laspina. Très bien, très bien, je m'en souviendrai.

La courtisane, décidée à se faire passer pour la sœur de Boccace, a chargé une femme nommée Lisa de lui amener le marchand. Lisa le rencontre et l'aborde.

BOCCACE, se croyant seul. — J'espère bien me rattraper sur ce diamant.

LISA, l'abordant. — Gentilhomme de bien, ne pourriez-vous m'apprendre si ce n'est pas ici que loge un riche marchand pérugin de Pérouse?

BOCCACE. — C'est moi-même, ma fille.

LISA. — Seigneur, son excellence ma maîtresse (une femme admirable et qui ressemble moins à une femme qu'à une idée), vous supplie de l'écouter pour quelques petites minutes; elle n'a que deux ou trois petites paroles à vous dire.

BOCCACE. — Volontiers; si je savais où elle demeure j'irais moi-même. Mon joli visage, veux-tu me montrer la route?

LISA. — C'est moi qui vous en prie.

BOCCACE. — Marchons donc. Ah! çà, ta maîtresse a bien de l'amour, à ce qu'il paraît, pour les étrangers. Pourquoi veut-elle me parler?

LISA. — C'est je ne sais quoi qui est en vous, messire, qui fait qu'on vous aime. Vrai, sur l'honneur!

BOCCACE. — Tu parles comme un ange.

LISA.—Non, je veux être damnée si je ne suis à demi pâmée, rien qu'en vous parlant!

BOCCACE. — Tu es charmante!

Boccace la suit; et dans une scène fort comique, Tullia, qui se pâme entre ses bras, se donne pour sa sœur et le dévalise. Il tombe entre les mains de quelques voleurs, qui l'enrôlent dans leur bande, le plongent dans un puits, et l'enferment ensuite dans un tombeau. De nouveaux voleurs surviennent et ouvrent le tombeau, dans l'espoir de dépouiller le cadavre. Le marchand sort du cercueil et les met en fuite.

Pendant que ces choses se passent, le philosophe est trompé par sa femme. On jugera de la moralité de cette épouse du philosophe par sa conversation avec sa suivante Ravette.

RAVETTE. — Il vient de rentrer, et il est occupé maintenant à ses pédanteries.

MADAME TESSA. — Que le diable l'emporte!

RAVETTE. — Vous avez raison, vous avez raison, et je ne vous blâme que d'une chose, c'est que vous ne vous vengiez pas plus souvent. Prenez de la consolation; la vieillesse arrive, et quand nous sommes vieilles, à quoi sommes-nous bonnes?

MADAME TESSA. — Mon mari m'a prise parce qu'on le lui a conseillé, et je l'ai pris en dépit de moi-même. Mais on peut mourir, et si je pèche avec Polydore, au moins je m'en confesse.

RAVETTE. — Faut-il qu'il vienne ce soir?

MADAME TESSA. — Comme tu voudras.

RAVETTE. — Ce soir, de bonne heure?

MADAME TESSA. — Je me laisse conseiller.

RAVETTE, seule. — Si toutes les femmes qui souffrent de la même maladie que ma maîtresse, avaient avec moi une petite conversation de deux minutes, je leur donnerais de souveraines consolations; je les guérirais du désir de pécher, plus sûrement qu'un confesseur; il ne leur resterai pas la plus petite envie de mal faire. Mais celle-ci craint ses parens, celle-là ses amis, et cette troisième une bête chimérique qu'on appelle l'honneur. Allons donc! *Omnia vincit amor.*

Au dénouement, le marchand se console, le philosophe pleure entre

les bras de sa femme et l'accueille comme Meinau accueille la sienne dans la dernière scène de *Misanthropie et Repentir*.

Ce sont, comme on le voit, de bizarres caprices que ces comédies. Le génie aristophanique y respire, mais dénué d'élévation, de moralité et d'étendue. Vous apercevez un arabesque bouffon, dont vous suivez la spirale fantastique, et qui vous montre un évêque assis sur une feuille d'acante, tirant la langue ou faisant un geste obscène, et environné de singes qui gambadent; plus haut, des satyres; plus bas, des femmes nues, et tout à côté des pots de bierre coiffés d'une mitre. La facilité du trait, la verve du dessin, la complication des objets attachent votre regard et le forcent de s'arrêter sur ces polisonneries, qui vous révolteraient, ébauchées par un artiste stérile et maladroit.

L'Arétin, qu'un pape a baisé au front, et que Charles-Quint a honoré de l'accolade, va se trouver en parallèle avec Corneille: toutes ces choses n'appartiennent qu'à lui. Pierre Corneille et l'Arétin ont traité dramatiquement le combat des Horaces et des Curiaces. L'Italien du XVIe siècle n'y avait vu que des passions presque matérielles, un grand mouvement populaire et de belles scènes tout extérieures. Le Français, élevé à l'école des espagnols chrétiens, jeta ce canevas antique dans son moule espagnol et chrétien. Combats intérieurs, douleurs cuisantes, angoisses de l'ame, élans hautains de la fierté romaine, voilà ce que Corneille aperçut dans son sujet. Passions impétueuses, cérémonies imposantes, sévérité républicaine, voilà ce qui frappa les yeux de l'Arétin. S'il n'a pas été profond, subtil, énergique, sublime comme le maître de la tragédie française, il a été plus fidèle à l'histoire que lui, ses couleurs sont plus locales, sa pièce est plus fortement empreinte de paganisme, plus imprégnée du génie romain.

Il a surtout le mérite d'avoir lutté contre l'horrible tragédie italienne de son époque.

Ne soyons pas fiers des horreurs que la scène française étale depuis dix ans! Invention, énergie, création, fécondité de ressources, audace de moyens, a-t-on dit! Eh! non; rien de tout cela n'est nouveau; le théâtre italien du XVIe siècle l'emporte sur nous.

L'horrible y domine avec une franchise plus majestueuse. Ses déclamations sont encore plus emphatiques et ses exécutions plus sanglantes; ses meurtres sont plus atroces et ses adultères plus déhontés; ses bâtards font plus de bruit sur la scène, et ses brigands ont plus de crimes en réserve. Voici une reine de tragédie qui s'assied paisiblement sur six cadavres, et qui boit une coupe remplie de sang, assise sur ces six cadavres. Un drame italien, représenté en 1550, finit ainsi. J'en citerais cinquante, non moins épouvantables.

Mais écoutez le prologue de l'*Orazia*. Une femme entre en scène, vêtue de rouge, portant des ailes, une trompette et une branche de laurier à la main; c'est la Renommée. Pendant le XVIe siècle, cette forme de prologue eut beaucoup de faveur; Shakspeare l'employa; je ne sais si l'on en trouve aucune trace avant l'Arétin.

« Écoutez, dit le prologue, peuples d'Italie; voici les actes de vos ancêtres; c'est ainsi qu'ils étaient glorieux, et que leur paganisme rachetait sa souillure en la trempant dans la forge brûlante de la valeur. Nous ne ferons pas comme ces poètes de notre temps, qui posent timidement leurs pas serviles dans les traces laissées par la muse antique; nous n'inventerons pas non plus des fables romanesques; des contes, tels que ceux que la bouche des nourrices verse dans l'oreille crédule des enfans; nous n'emprunterons pas les vieilles toiles peintes de la mythologie grecque, toiles dont les couleurs tombent et s'effacent; non, nous abandonnerons aux pédans tous ces haillons qui brillent et tous ces masques menteurs. La grave histoire, fertilisée par notre invention sévère et simple, reparaîtra debout sur ces planches, et marchera dans toute son antique majesté. Voici les hommes même que le grand Tite-Live a peints, et que le vigoureux Ennius a chantés. Vous verrez les pompes et les sacrifices, les cérémonies et les sermens, la place publique et le foyer domestique des Italiens d'autrefois : c'est là le spectacle que la Renommée vous annonce et que vous réserve une muse candide, audacieuse et mâle. On verra bien tout à l'heure quels sont ceux qui doivent emporter la palme de la gloire, ou les écoliers du pédantisme, ou les élèves de la nature. »

Ainsi se révélait, même dans le prologue d'une tragédie, l'im-

pudence innée de l'Arétin; son prologue était un défi. Le dirons-nous? Sa tragédie justifie ses prétentions. Ginguené, homme d'un esprit fin et quelquefois timide, indique, sans oser la déclarer ouvertement, cette singularité littéraire un beau drame écrit par l'auteur des *Dialoghi lussuriosi*. De toutes les tragédies italiennes du XVI[e] siècle, il n'en est pas une seule, selon nous, qui, par l'observation des mœurs, le mouvement théâtral, la complète unité de son ensemble et de son point-de-vue, par la simplicité mâle du plan et la largeur de l'exécution, puisse soutenir le parallèle avec l'*Orazia*.

Admirons le sort de cet homme. Il écrit des ouvrages infâmes; le voilà célèbre. Il fait de misérables vies de saints, et déshonore, par un style de Tabarin ivre, les scènes pieuses et les personnages sacrés qui passent sous sa plume; le voilà riche. Il écrit des lettres dont la bassesse aurait dû l'exiler de toutes les honnêtes maisons de la chrétienté; on le pensionne et on l'honore. Enfin, un accès de force et de grandeur le saisit; il est vieux et satisfait de sa situation : ce n'est plus pour le peuple, c'est pour lui-même qu'il écrit. Il a reconnu que toutes les tragédies contemporaines sont pitoyables, exagérées, pleines de froides horreurs; il prend le contrepied; il fait une tragédie excellente, originale, fidèle à l'histoire; défectueuse sans doute sous le rapport du style, comme tous ses ouvrages; mais largement dessinée, mais colorée avec force et avec audace; — on ne parle pas de sa tragédie; elle s'imprime *incognito*; elle n'est point représentée; elle se perd; les bibliothèques de France et de la Grande-Bretagne ne la possèdent même pas; et si vous avez envie de comparer aux *Horaces* du grand Corneille l'*Orazia* de l'Arétin, vous êtes obligé d'aller en Italie, de consulter les savans de Rome et de Venise, et de fouiller les derniers recoins mystérieux de quelques tablettes poudreuses, qui recèlent sous quadruple clef cette rareté littéraire.

Destinée extraordinaire de l'Arétin, je le répète; n'avoir cherché la célébrité et la grandeur que par ses vices; les avoir présentés au monde sous un relief si puissant, dans un éclat si radieux, que cette gloire honteuse absorbe et efface même les bonnes actions et les bons écrits de leur auteur!

Ce qu'il y a de génie et de force dans l'*Orazia*, appartient à l'artiste plus qu'au poète. C'est la tragédie historique avec le mouvement extérieur des coutumes et des mœurs. Les sentimens y sont peu approfondis; le dialogue vif et brillant est d'une énergie souvent hasardée; les caractères, seulement indiqués, n'offrent pas ces nuances délicates, nombreuses, complexes, étudiées, dont Shakspeare est rempli. L'*Orazia* rappelle les compositions pittoresques de Pietre de Cortone, un peu lâches de style, pleines d'attitudes variées, faciles, fécondes, et animées d'une verve qui excuse plus d'un défaut.

Ce drame aurait dû suffire à la gloire de son auteur; et c'est de tous les nombreux écrits du poète, le plus inconnu.

Tragédies, comédies, épopées, dissertations, biographies, odes, dialogues, sonnets, toute la littérature du temps est chez l'Arétin. Il produisit le même effet que Voltaire, au XVIIIe siècle; il fut l'esprit-géant, l'homme unique. Aujourd'hui ses *Comédies*, celles de ses œuvres qui ont le plus de vitalité, ne se trouvent nulle part; et sa tragédie d'*Orazia* est l'un des livres les plus rares qui existent. Le critique ne peut rassembler les titres de cette immense renommée; nous qui l'avons suivi avec tant de minutie et de soin à travers sa vie singulière, nous avons eu peine à réunir les matériaux nécessaires pour apprécier son talent célèbre et perdu; à sauver les débris de ce naufrage d'une gloire autrefois si puissante.

Ce que c'est que la gloire, et la gloire contemporaine! pauvre chose, hélas! du bruit; une cloche frappée par un battant; mille voix qui s'élèvent d'une Babel confuse : calomnie, médisance, scandale, envie, murmures, mille choses ignobles et basses; une Folie de carnaval, couverte de grelots qui bruissent, faisant retentir ses trompettes de cuivre; obscène, immonde, aimant les carrefours autant que les palais, et traînant sa robe bigarrée dans la fange; c'est cette gloire qui rapporte le plus. Elle sème sur la tête de l'homme hardi qui l'adopte, une pluie de boue et d'or, un nuage d'encens et de fumée; après la mort, elle s'évanouit et ne laisse, comme ces flambeaux qui s'éteignent, qu'une saveur infecte qui prend à la gorge.

Voyez l'Arétin.

L'autre gloire dont il n'aurait pas voulu quand on la lui aurait offerte, l'autre gloire est triste et pâle ; elle est pensive et regarde l'avenir ; elle médite ; son coup d'œil embrasse ce que la mémoire des hommes appelle *éternité*, quelques siècles tout au plus ; pendant la vie, elle ne donne à l'homme, choisi par elle, ni des trésors, ni de l'opulence ; mais ce rayonnement intérieur qui naît de la conscience de notre force ; mais ce bonheur intime qui naît d'une faculté de compréhension plus vaste ; et aussi cette tristesse profonde que fait éclore une connaissance plus nette des hommes, des choses, des intérêts et des douleurs de l'humanité. Quand on veut bien vivre en ce monde, il y a peu de chose à faire de cette triste gloire qui n'est qu'une aurore après le tombeau, qui vient illuminer un cadavre, et qui n'a su protéger, ni Molière contre les peines du cœur, ni Shakspeare contre l'obscurité de la vie, ni Cervantes contre la misère.

L'Arétin n'aurait pas donné une maille de cette dernière gloire. Il lui fallait du bruit, de l'argent, des amis, des ennemis, des honneurs, des médailles, des pensions, des coups de bâton, des éloges, des injures ; il en a eu.

L'Arétin, c'est le *viveur* par excellence ; il n'est pas si méchant qu'on l'a fait : il s'est fait méchant pour mieux vivre ; il a pris un masque ; il a grossi sa voix ; il a joué le monde ; il a spéculé sur la frivolité, sur son temps, sur la bêtise, sur la grandeur, sur la simplicité, sur l'estime, sur la gloire. Il s'est vautré sur toutes ces choses ; il a joué et gagné ; il a tout exploité au profit de ses sens. — « Toi, tu as peur, eh bien ! je te dirai des injures ; toi, tu es vain, je te magnifierai ; toi, tu aimes l'art, je suis artiste ; toi, tu respectes l'homme de lettres, voilà des phrases ! — A toi des fleurs, à toi de l'encens, à toi des phallus, à toi de la boue, à toi de l'ordure, à toi du venin, à toi des sermons, des oraisons, des sonnets, des prières, des chapelets, des benedicite, des lubricités ; à vous tous, tout ce qu'il vous plaira ! Payez-moi en argent, en or, en bijoux, en poisson frais, en bec-figues gras, en camées, en toques de velours, en toquets de soie, en manteaux de pourpre, en tableaux que j'aime, en statues (je suis amateur), en belles

femmes, qui augmenteront mon sérail, en vin de Chypre, en vin de Chio, en éloges encore, si vous voulez, en injures même (c'est un prospectus), en chaînes d'or et de diamans, en fleurs nouvelles, en parfums d'Arabie! Payez, payez, donnez-moi tout cela pour une phrase.

« Et je suis gentilhomme aussi, moi! ne me prenez pas pour un manant. Le vin coule chez moi, les femmes y sont belles, grasses, riantes; on les soigne quand elles accouchent; on les pare quand elles sortent; voulez-vous un cheval barbe, un pourpoint d'or, une médaille ou un portrait? avez-vous besoin de cent scudi? A votre service, gentilhomme; puisez dans la bourse d'un gentilhomme, d'un homme libre par la grâce de Dieu, *Uomo libero, per la grazia Divina.* »

Rien de l'Arétin n'existe, que son nom.

Ce nom est infâme; plus infâme que n'était l'homme!...

Excusez donc, si vous l'osez, la non-moralité des actes, l'absence de l'art, — l'art considéré comme gagne-pain, — l'art sans cœur, — l'art au service du ventre et des sens; — il déflore le style; il tue l'idée, il abîme l'intelligence; il anéantit la puissance. Lui aussi méprisait le passé, — mille lettres de lui le prouvent; — il méprisait l'avenir; l'avenir le montre au doigt; les femmes se détournent quand on prononce son nom; — les plus riches bibliothèques n'ont pas ses œuvres. On ne sait plus qu'il avait du génie. Tout ce que Dieu lui avait donné de puissance, de vivacité, d'activité, de verve, de vigueur, d'éclat, d'énergie, d'esprit, d'apropos; il l'a enseveli et sacrifié au bien-vivre. Il est condamné d'un juste jugement.

PHILARÈTE CHASLES.

REVUE

MUSICALE.

En vérité, je ne sais pourquoi le Théâtre-Italien, dont le répertoire est le plus riche et le plus fécond qui se puisse imaginer, de loin en loin se donne le plaisir de faire écrire expressément pour lui des opéras, la plupart médiocres, dont le peu de succès suspend au moins pendant huit jours l'éclat de ses magnifiques représentations. Certes il est noble et beau de soutenir les premiers efforts des jeunes gens encore ignorés, et d'offrir à leurs noms obscurs l'occasion de se produire à la lumière; personne plus que nous n'est disposé d'avance à louer cet empressement si rare chez les directeurs de théâtre. Cependant, avant de livrer à un compositeur la première scène lyrique de Paris, et de mettre à sa disposition des exécutans tels que Rubini, Tamburini et Giulia Grisi, il importerait assez d'éprouver son talent, et de voir si son œuvre, par le style ou la mélodie, est digne d'entrer en si haut lieu. Dans une administration où Rossini occupe une place éminente, rien n'est si facile qu'un pareil examen. D'ailleurs, telle ne me paraît pas devoir être la mission du Théâtre-Italien en France. Pendant le court espace de temps que les divins chanteurs habitent parmi nous, ils n'ont pas le loisir de s'occuper des compositions

d'un ordre inférieur; il n'y a de place au Théâtre-Italien que pour les maîtres. Que les imitateurs chantent dans leur pays, les théâtres de la Toscane et de Naples leur sont ouverts; qu'ils en profitent, et soient bien assurés que si dans tout le cours de leur carrière musicale, il leur arrive d'écrire un œuvre de quelque mérite, nous l'applaudirons tôt ou tard. Mozart, Cimarosa et Rossini, voilà les hôtes éternels de la salle Favart. Les compositions de ces grands maîtres, des deux premiers surtout, sont encore pleines de jeunesse et d'avenir; il est du devoir et de l'intérêt d'une administration habile de nous les faire entendre sans relâche et d'en varier l'exécution autant qu'il est en elle, en ne craignant pas de confier à des artistes du plus haut talent une partie inférieure et jusque-là négligée, afin qu'il nous soit donné de comprendre un jour ces œuvres dans leurs moindres détails, et de voir resplendir sa plus petite note enchâssée en cette musique divine. Que le Théâtre-Italien aide le Conservatoire et ne se lasse pas de couvrir de ses plus beaux ornemens les partitions des maîtres; qu'il force le public, attiré par les merveilles de l'exécution, à pénétrer dans le fonds de l'œuvre; qu'il se serve de ses voix comme d'une glu magique pour fixer son attention sur des beautés sévères; et tôt ou tard les saintes mélodies entreront triomphantes dans ces jeunes ames que le mauvais goût envahit. De telle sorte, le Théâtre-Italien a chez nous encore une carrière glorieuse et profonde à parcourir. Mais il n'a, je le répète, à s'occuper que des maîtres; qu'il laisse le soin de produire les jeunes talens à l'Opéra français, si largement doté par l'état, et qui s'acquitte si bien de sa noble tâche. En effet, depuis quatre ans, combien d'efforts ont été tentés pour la gloire de l'école nouvelle! Comme l'orchestre a sonné haut pour appeler les jeunes compositeurs, et, lorsqu'ils sont arrivés pâles, amaigris par les veilles, chargés du poids énorme de leurs partitions, comme les portes se sont ouvertes devant eux! En vérité, si l'époque ne s'est pas levée en France de Mozart, de Beethoven et de Weber, ce n'est pas la faute de cette administration, si prompte à semer l'or partout où germait le talent. Certes, quand elle n'aurait pas acquis des droits à notre éternelle reconnaissance par les sacrifices sans nombre qu'elle n'a pas hésité de faire toutes les fois qu'il s'est agi de l'intérêt de l'art, il suffirait à la gloire de cette administration d'avoir remis au jour les chefs-d'œuvre de Gluck et de Spontini, et rétabli, dans leur intégrité primitive, ceux de Rossini si indignement taillés en pièces. Ainsi donc, qu'elle poursuive jusqu'à la fin sa mission de dévoûment à l'art; et que le Théâtre-Italien laisse cette gloire sans partage à l'Opéra français, qui du reste en aura toujours bien assez d'autres à lui envier. — Je parlerai peu d'*Ernani*. Que dire en effet d'une musique sans caractère ni dessin, d'un orchestre monotone, vide et né-

gligé, faute de science, où, quand la mélodie n'est pas vulgaire, elle manque? Il est à remarquer que la médiocrité procède partout de la même façon.

Un musicien français croit avoir écrit un opéra lorsqu'il a com poé deux couplets bien communs pour la voix de M. Thénard. Aussitôt que la cavatine de Rubini s'est trouvée, un Italien a fait une œuvre. Tous les deux veulent un succès; l'un compte sur l'ignorance du public, l'autre sur la voix d'un chanteur admirable. Mais si dans de pareilles spéculations, peu dignes d'un artiste, il arrive quelquefois au Français de réussir, l'Italien échoue au contraire toujours; car le public a dès long-temps compris la ruse, et n'en peut être dupe. Aussi, pour empêcher le maître de s'attribuer une acclamation qu'il ne mérite pas, il s'abstient parfaitement d'applaudir. On m'a dit que l'auteur de la musique d'*Ernani* avait composé des nocturnes charmans, qu'il accompagne avec un goût exquis. Je l'exhorte beaucoup à persévérer dans ce genre gracieux.

L'administration du Théâtre-Italien me paraît surtout fort habile à composer son répertoire. Après s'être élevée, par une succession rapide d'opéras remarquables, jusqu'à la partition de *Mosè*, divin chef-d'œuvre exécuté d'une façon non pareille, elle a senti qu'il était impossible de produire immédiatement un effet aussi beau, et qu'il fallait descendre pour atteindre encore une fois à cette hauteur; elle est descendue en effet à *Ernani*, mais pour remonter plus vite par *Anna Bolena* jusqu'à la *Sèmiramide*. C'est là, je l'avoue, un calcul excellent, et rien ne me paraît plus propre à varier les plaisirs que ces harmonieuses ondulations.

Anna Bolena est sans contredit le meilleur ouvrage qui nous soit venu d'Italie depuis que Rossini habite en France. C'est là une partition simple et mélodieuse, sinon complétement originale; pleine de chants gracieux et purs et d'intentions heureuses. L'orchestre est écrit avec un soin, une délicatesse bien rares aujourd'hui. Certes, cette musique n'est pas inspirée et profonde; elle ne sait point vous ravir par des effets inattendus jusque dans le ciel de Mozart ou de Cimarosa, mais on en suit avec plaisir les développemens faciles de l'introduction; aux dernières mesures elle vous charme comme l'œuvre d'un homme de talent. En général, l'instrumentation en est habile et soutenue, la mélodie ingénieuse. On peut lui reprocher de manquer en certains endroits de franchise et d'entraînement, mais non de grâce et de distinction. Au premier acte, le duo entre Henri VIII et Jeanne est surtout bien conduit; j'aime cet accompagnement qui revient sans cesse durant toute la première partie, et ne disparaît de l'orchestre que vers la fin, lorsque le chant passe dans les voix. Ce morceau grave et calme fait un contraste heureux avec le duo si passionné du

second acte. Ici la situation est belle et dramatique : Jeanne, instruite de l'amour et des projets du roi, vient se jeter aux pieds d'Anna déjà répudiée, et lui demander pardon d'être sa rivale. Le jeune maître a noblement tiré parti de cette scène, et sa musique est ardente et passionnée, mélancolique et plaintive, selon que la colère d'Anne éclate avec transport aux premiers aveux de la jeune fille, ou qu'elle se résigne et se prend de compassion pour elle. Donnizetti triomphe surtout dans l'expression d'un sentiment tendre et mélancolique; le caractère de Percy lui appartient. Cette douce et blanche figure, placée à dessein dans le fond, est d'un effet charmant. Après les invectives brutales du roi, on n'écoute pas sans émotion cette voix qui répond à la plainte d'Anne et la console. Percy, en traversant la scène, répand comme un parfum certaines mélodies naïves et fraîches, qu'on oublierait peut-être si toutes ne revenaient dans la grande scène de la reine, tristes et sombres comme les pensées de bonheur dans la misère. Le trio s'ouvre par un chant d'une belle et simple expression. La strette finale, que Lablache enlève avec tant d'impétuosité, conclurait dignement ce morceau, si les imitateurs de Rossini n'avaient tant fait abus de cette manière de procéder. Toute la dernière scène est écrite et traitée avec un goût parfait. Les plus fraîches idées de l'ouvrage reparaissent sur un harmonieux tissu, et semblent nouvelles par l'instrumentation que l'artiste leur donne et les chants inouis qu'il a semés autour. Toute cette scène est belle et poétique pendant laquelle la reine en délire, tantôt pleurante au souvenir des amours de Percy, tantôt priant Dieu pour sa rivale couronnée, effeuille dans ses mains les plus charmantes mélodies de l'ouvrage, comme Orphélia sa couronne de fleurs. Giulia Grisi, dont les succès avaient été d'abord incertains lors de sa rentrée dans la *Gazza*, vient de se placer haut par la manière poétique dont elle a conçu et exécuté le rôle d'Anna. Durant tout le cours de l'ouvrage, elle a constamment été tragédienne grande et belle, et presque toujours sa voix a répondu aux appels de son ame. Elle chante sa première cavatine avec une exquise pureté. Rien n'est joli, délicat et fin, comme les petites notes cristallines dont elle brode sa mélodie. Dans la grande scène avec Jeanne, elle trouve des intonations admirables, de sublimes élans de tragédienne. Il faut voir ce visage pâlir, ces yeux s'enflammer de colère, ces bras, divins et purs comme le marbre antique, se lever et se tordre, pour comprendre combien sa beauté naturelle est un aide puissant au théâtre. C'est là que Giulia Grisi est surtout admirable, parce qu'elle s'abandonne toute entière à ses propres inspirations. Dans le finale, il me semble qu'elle imite un peu trop les gestes et la démarche de Mme Pasta, et puis son chant, qui est moins irréprochable que dans la première par-

tie de l'ouvrage. Sans doute que cette incertitude dans l'intonation provient de la fatigue. Elle est d'ailleurs si peu sensible, que jamais le public ne la remarque, et c'est lui rendre un mauvais service que de l'en instruire; car il doit penser avec raison qu'il vaut mieux se laisser enchaîner par ses sensations, que de les analyser, et que c'est une triste chose d'en être venu à ce point de scrupule, qu'un ut naturel donné pour un ut dièze, vous arrête au milieu d'une noble jouissance et glace toute votre admiration.

J'arrive enfin à *Sémiramis*, autre chef-d'œuvre d'un homme qui en a tant écrit.

Par la grandeur et l'élévation du style, *Sémiramis* appartient au genre épique, à la seconde manière de Rossini, et se place entre *Moïse* et *Guillaume Tell*. Certes, je suis bien loin de soutenir que *Sémiramis* soit une œuvre irréprochable et complète, comme le *Don Juan* de Mozart, par exemple, une musique arrêtée où chaque mélodie a son expression, chaque note son but; *Sémiramis* est une œuvre inégale, où de grandes beautés touchent bien souvent aux plus étranges négligences, et dont les développemens s'étendent plus d'une fois jusqu'à la diffusion. N'importe, malgré tous ses défauts, cette œuvre est destinée à vivre, parce qu'après tout, le sentiment en est profond et vrai. Parmi les partitions de Rossini, je sais qu'il en est de plus régulières, et dont la forme s'accorde mieux avec le goût et les habitudes d'un public français: dans ce nombre, on peut citer *Tancredi*, *Otello*, la *Gazza*; mais j'aime surtout *Sémiramis*, parce que là je retrouve Rossini tout entier avec les fraîches imaginations de la jeunesse, et la pensée austère et profonde de la maturité; et si de toutes ses partitions, ce qu'à Dieu ne plaise, il ne devait en rester qu'une seule, c'est celle-là que je voudrais choisir comme la plus capable de donner une idée, à l'avenir, du génie inégal de cet homme étonnant. Toute l'introduction est peinte avec les plus éclatantes couleurs. Rossini a fait preuve d'une habileté rare dans l'ordonnance de ce bel acte, qui s'ouvre par des chants de fête et se termine par les lamentations de l'ombre et toutes les terreurs religieuses du mystérieux Orient. On dirait que ces mélodies joyeuses et triomphales serpentent comme des rayons de lumière sur le fond obscur et ténébreux du finale. Quel chef-d'œuvre que ce finale! Comme le maître vous élève par ce chant grave et solennel! comme il prépare votre ame aux grandes émotions! La phrase qui précède le serment se développe avec grandeur et magnificence; la rentrée en est surtout admirable. La valeur d'une note semble bien chétive dans une partition comme *Sémiramis*, c'est un grain de sable perdu dans l'Océan; eh bien! il faut avoir entendu cette phrase dont je parle pour comprendre quelle perle divine peut

devenir ce grain de sable, lorsqu'il est taillé par un homme de génie. Je donnerais bien volontiers dix partitions italiennes et tous les opéras français pour cette simple note qui ramène le chant dans cette phrase, pour ce *la* bémol, diamant céleste qui rattache le tissu prêt à tomber de la sainte mélodie.

Tous jurent sur l'autel hommage et fidélité; la reine proclame son jeune époux, et, tandis que ses rivaux s'offensent de son choix, et que le grand-prêtre indigné se retire, du fond de l'orchestre s'élèvent tout à coup les plaintes et les gémissemens de Ninus. Dès que l'ombre a cessé de parler, la musique redevient impétueuse, elle éclate en même temps que les passions que l'épouvante avait fait taire, et la toile tombe sur une conclusion pleine de véhémence et d'entraînement. Tel est ce finale; composition sévère et grandiose, que nul motif parasite ne vient troubler en son développement simple et majestueux. Au second acte, l'*andante* du duo entre Assur et Sémiramis est un chef-d'œuvre d'expression dramatique; après l'immortel duo de l'*Olimpiade*, je ne sais rien de plus admirable dans ce genre. La grande scène d'Assur est d'un beau caractère; malheureusement elle se termine par un air de bravoure, et le public est ainsi fait, qu'il demeure insensible au chant large et pathétique, et ne commence à s'émouvoir que vers la fin, lorsque Tamburini se lève pour entonner la plus vulgaire cabalette qui se puisse imaginer. L'exécution de *Sémiramide* est digne en tout point du Théâtre Italien.

La voix de contralto devient de plus en plus rare; les compositeurs l'ont abandonnée sans renoncer toutefois à cette coutume italienne, de faire chanter des rôles d'hommes par des femmes : ils écrivent aujourd'hui la partie de Roméo pour le soprano, voix plus estimée, à juste titre, à cause de la sonorité de son timbre et de l'éclat de ses vibrations, mais qui ne peut nullement remplacer l'autre, dont les sons graves font un si grand effet dans les ensembles d'un finale. De cette sorte, plusieurs ouvrages importans, dans lesquels ce genre de voix est employé, sont maintenant d'une exécution très difficile. Depuis le départ de Mmes Pasta et Malibran, *Tancredi*, la *Donna del Lago* ont disparu du répertoire, et voilà deux ans que nous n'avions entendu *Sémiramis*, faute d'un Arsace. Mlle Brambilla nous rendait le chef-d'œuvre de Rossini, et cela seul suffisait pour la mettre en faveur auprès du public, qui l'a reçue avec un empressement bien rare au Théâtre-Italien, en l'applaudissant avant qu'elle eût chanté. Mlle Brambilla dit son premier récitatif avec assurance et largeur; elle est moins heureuse dans la cavatine qui le suit, ainsi que dans la strette du finale, où sa voix manque de vigueur et tend sans cesse à ralentir le mouvement. Le succès de Mlle Brambilla s'est affermi au

second acte, dans la grande scène où le prêtre lui remet la couronne et l'épée, et surtout dans le duo avec Sémiramis. Certes, Mlle Brambilla ne nous fera pas onblier Mme Malibran, je ne pense pas qu'elle ait jamais eu cette prétention; mais elle aidera puissamment le théâtre dans l'exécution de plusieurs ouvrages où son genre de voix est indispensable, et sera toujours entendue avec plaisir après Lablache, Rubini et Giulia Grisi, ce qui n'est pas un médiocre honneur pour une cantatrice. Tamburini chante la partie d'Assur avec un art merveilleux; cependant il me semble que ce rôle, par son importance dramatique et sa gravité solennelle, convient mieux au talent de Lablache. Tamburini cherche ses effets dans l'agilité miraculeuse de sa voix, et certes il en obtient d'inconcevables; mais il n'a pas, comme son rival, la force et la vertu tragique. Dans la dernière scène avec chœurs, Lablache, par l'élévation de son geste, la puissance de l'organe et sa démarche auguste et solennelle, laissait une impression de terreur plus profonde. Mlle Grisi chante l'*andante* de sa cavatine avec une finesse exquise. Tous les ornemens qu'elle y sème sont délicatement choisis. Dans le duo du second acte, sa voix jaillit et monte avec une force, une limpidité sans égale. Durant tout le cours de la représentation, elle s'est maintenue à la hauteur où l'avait placée *Anna Bolena*, c'est-à-dire qu'elle a grandi; car plus la musique est belle, plus il revient de gloire au chanteur qui l'exécute dignement. S'il arrive jamais à Giulia Grisi de chanter *Anna* de Mozart, comme elle a chanté *Sémiramis* de Rossini, elle aura pris sa place à côté de Mlle Sontag.

H. W.

M. THIERS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La réception de M. Thiers à l'Académie française avait attiré samedi dernier un concours inaccoutumé de spectateurs. Les cinq classes de l'Institut se pressaient autour du jeune ministre. Mais une figure surtout attirait l'attention; c'était M. de Talleyrand, réintégré par la révolution de 1830 dans la section des sciences morales, et qui venait assister au triomphe de son élève.

La position du récipiendaire était délicate, et ce n'était pas trop de l'habileté bien reconnue de l'orateur pour éluder toutes les difficultés de la séance. Avoir fait attendre si long-temps un discours de réception! avoir traité comme un intermède, comme un délassement, les honneurs académiques! avoir dit au premier corps littéraire de France : « Messieurs, je vous remercie de m'avoir nommé ; mais les affaires du conseil dévorent toutes mes journées. Trouvez bon qu'un ministre de sa majesté s'occupe d'abord du salut de l'état; dans quelques mois, si les factions s'apaisent ou sont terrassées par mon génie, quand le ciel plus serein nous permettra de respirer librement, je vous préviendrai, et vous donnerai mon heure. » Cela sentait terriblement le marquis de Mascarille. Mais le mal était fait, il n'était plus possible de revenir sur une première maladresse.

L'éloge d'Andrieux n'était pas un thème très abondant. M. Thiers l'a bien senti. *Le Meunier sans souci*, *Anaximandre*, *les Etourdis* et *le Manteau* pouvaient tout au plus défrayer quelques périodes. En homme consommé dans les ruses du métier, l'orateur a pris le parti de Simonide pour l'éloge de son hôte. Il a saisi la transition toute naturelle du tribunat d'Andrieux à l'histoire politique de la France. Il était là sur son terrain, il se retrouvait au milieu de ses idées de chaque jour. Le jugement qu'il a porté sur l'égoïsme de Napoléon, samedi dernier, n'est pas en tout conforme à ses opinions de 1828. Lorsqu'il racontait, avec une franchise poétique à force de vérité, les campagnes d'Italie et d'Egypte, il n'était pas si indulgent au génie. Sans rabaisser la volonté ambitieuse du guerrier, il mettait la gloire au service de la liberté, et n'amnistiait pas avec une si large clémence la dictature militaire. Cette remarque n'a pas échappé à l'auditoire; mais depuis quatre ans l'orateur n'en est plus à compter ses palinodies. De l'histoire de la constituante au gouvernement de la *résistance* il y a si loin, vraiment, que nous aurions mauvaise grace à chicaner le récipiendaire pour quelques pouces de terrain. — Quant aux malices inoffensives adressées par M. Thiers aux novateurs littéraires, nous n'en

dirons rien; nous lui rappellerons seulement *qu'il ne faut pas battre sa nourrice;* qu'il n'oublie pas que ses admirateurs les plus ardens ne sont pas dans la littérature impériale. La jeunesse, qui s'est animée à sa voix, et qui ne s'attendait pas à le voir si tôt faire halte dans les antichambres du château, ne lui a pas demandé, pour applaudir à ses débuts, s'il avait lu le traité de Lucien sur la manière d'écrire l'histoire, s'il avait consulté les Institutions oratoires de Quintilien. Elle s'est livrée sans réserve à son enthousiasme, tandis que les poètes voltairiens se consultaient inutilement pour rattacher l'annaliste de la révolution aux écoles historiques de l'antiquité.

Pourquoi M. Thiers s'est-il cru obligé de répéter à l'Académie sa profession de foi politique, si verbeusement exposée au Palais-Bourbon? Je ne sais. Est-ce que par hasard il se défiait de son mérite littéraire? Ce serait de sa part une modestie bien puérile. A-t-il voulu trancher du grand seigneur, et donner à ces messieurs une leçon de sagesse? S'il avait cette louable intention, il devait prendre un parti plus décisif et ne pas s'amuser aux niaiseries d'Athénée. Comme écrivain, il n'a pas été assez littéraire; comme grand seigneur, il a été bien modéré dans sa morgue aristocratique. Il a été applaudi, et il méritait de l'être; mais je l'eusse voulu plus nettement dessiné dans son allure.

Nous ne sommes pas assez heureux pour savoir quel jour et à quelle heure l'auteur de *l'Ambitieux* prononcera l'éloge de *Marius à Minturnes*; mais puisque la mort de M. Parceval met un nouveau fauteuil à la disposition de l'Académie, ce sera pour elle, nous l'espérons, une occasion de se réhabiliter. Qu'elle appelle dans son sein M. Ballanche ou M. Hugo; qu'elle rende une éclatante justice à l'auteur d'*Antigone*. Mais que M. Hugo se présente et qu'il ne recule pas devant les ennuis d'une candidature officielle; car, si chacun des membres de l'Académie peut aller jusqu'à proclamer individuellement la supériorité de l'auteur des *Orientales*, on ne peut pas exiger d'un corps tout entier la même humilité et la même abnégation. Une société littéraire qui peut nommer comme siens Chateaubriand, Lamartine, Lemercier, Cousin, est en droit de traiter avec le poète le plus illustre et le plus populaire, sur le pied d'une égalité parfaite. G. P.

— L'abondance des matières (notre livraison fait déjà neuf feuilles passées au lieu de huit) et le temps qui nous presse nous forcent de renvoyer à notre prochain numéro notre REVUE POLITIQUE de la quinzaine, qui deviendra ainsi une REVUE POLITIQUE DU MOIS.

— La Direction de la *Revue des Deux Mondes* a annoncé à ses abonnés, dans son dernier numéro, qu'elle se préparait à donner un nouveau développement à ses publications. La Direction de la *Revue* espérait faire connaître aujourd'hui le programme plus étendu qu'elle se propose de suivre à l'avenir. Le temps lui a manqué; mais elle le donnera dans une de ses prochaines livraisons, peut-être dans celle du 1er janvier. En attendant qu'elle puisse développer en détail les modifications qu'elle projette, la *Revue* donne ici une idée sommaire des sections nouvelles qu'elle ajoutera à son cadre, et à l'aide desquelles elle pense combler les lacunes qui ont pu exister jusqu'ici.

PREMIÈRE SECTION. — HISTOIRE LITTÉRAIRE DU MOIS.

Cette section comprendra tous les faits qui se rattachent à l'histoire littéraire contemporaine, et l'examen des livres français parus dans le mois.

DEUXIÈME SECTION. — REVUE LITTÉRAIRE DE L'ALLEMAGNE (1).

TROISIÈME SECTION. — REVUE LITTÉRAIRE DE L'ANGLETERRE.

QUATRIÈME SECTION. — HISTOIRE DES VOYAGES MODERNES (2).

CINQUIÈME SECTION. — REVUE DES SCIENCES, DE L'INDUSTRIE ET DES ARTS.

Ces quatre dernières sections reviendront plus ou moins fréquemment, selon que des publications importantes ou des faits nouveaux à consigner se présenteront. Pour remplir ces nouveaux engagemens que la *Revue* prend vis-à-vis de ses lecteurs, elle s'est adressée à des capacités littéraires ou scientifiques dont la plupart étaient restées étrangères jusqu'ici à sa rédaction, et qui lui ont promis une coopération active. Ainsi, la *Revue* ajoutera à sa collaboration ordinaire, qui a fait son succès et qui reste toujours la même et compacte, de nouveaux élémens qu'elle n'avait pu embrasser jusqu'ici, et cela sans affaiblir en rien ses élémens primitifs.

—

Il s'est publié peu de livres nouveaux importans cette quinzaine; les réimpressions pittoresques par livraisons ont prévalu. Parmi les premiers, nous devons signaler un volume de notre célèbre historien Augustin Thierry : *Dix ans d'Etudes historiques*, qui a paru chez Just Tessier.

— Les *Leçons d'astronomie* professées à l'Observatoire par M. Arago, et publiés par les libraires Rouvier et Lebouvier, rue de l'École de Médecine.

Nous nous contentons aujourd'hui d'annoncer ces deux ouvrages qui méritent un examen sérieux, et qu'on peut recommander d'avance à l'attention des lecteurs.

—On annonce pour paraître prochainement un *Dictionnaire de législation usuelle*, par M. de Chabrol-Chaméane, avocat à la cour royale. L'auteur s'occupait depuis long-temps de ce grand travail, qui permettra aux hommes du monde de s'initier facilement à la connaissance des lois de notre pays. L'ouvrage se composera de deux volumes.

(1) Nous commencerons probablement ces deux sections à partir de janvier.

(2) Cette section comprendra l'analyse des voyages nouveaux français et étrangers.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

(TROISIÈME SÉRIE.)

GUSTAVE PLANCHE. — *Jacques*, par George Sand. 5

POUJOULAT. — Gaza, lettre sur la Palestine. 25

FAURIEL. — Dante. 37

LOÈVE VEIMARS. — Souvenirs de la Normandie. — II. Fragment d'une simple histoire. 93

Chronique de la quinzaine. 126

GEORGE SAND. — Le Prince. 133

E. BARRAULT. — Une Noce à Constantinople. 152

UN PAIR DE FRANCE. — Statistique parlementaire. — III. La chambre des pairs. 174

PH. CHASLES. — L'Arétin, sa vie et ses œuvres, 1re partie. 197

HANS WERNER. — Ituriel, poème. 229

Chronique de la quinzaine. 235

STÉPHANE FLACHAT. — De la Réforme commerciale. 245

PH. CHASLES. — L'Arétin, sa vie et ses mœurs, 2e partie. 292

LÉON FAUCHER. — Statistique morale. La colonie des Savoyards à Paris. 315

H. FORTOUL. — Revue littéraire du mois. 329
Chronique de la quinzaine. 354

HENRI HEINE. — De l'Allemagne depuis Luther, 2e partie. 375
SAINT-SIMON. — Louis XIII et Richelieu, fragmens inédits. 409
GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — V. Du théâtre français, 1re partie. 428
C.-A. — Poètes et romanciers modernes de la France. — XVI. M. de Balzac. 440
UN PAIR DE FRANCE. — Histoire de la dernière crise ministérielle. 459
Chronique de la quinzaine. 476
H. W. — Adelaïde. 479
Revue musicale. 482

EMILE SOUVESTRE. — Des poésies populaires de la Basse-Bretagne. 489
GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — V. De la Réforme dramatique, 2e partie. 538
LORD FEELING. — Conversation de M. de Châteaubriand. 564
CH. MAGNIN. — Des Origines du théâtre en Europe. 578
UN PAIR DE FRANCE. — Histoire de la dernière crise ministérielle. 598
Chronique de la quinzaine. 617

HENRI HEINE. — De l'Allemagne depuis Luther, 3e partie. 635
ARMAND MORLAIX. — Sonnets de Shakspeare. 679
ALEX. DUMAS. — Impressions de voyages. — Les Bains de Louësche. — Le Pont du Diable. 698
PH. CHASLES. — L'Arétin, sa vie et ses œuvres, dernière partie. 751
Revue musicale. 769
Revue chronique. 776

FIN DE LA TABLE.